Mercantile Library,

Astor Place, New York.

No. M1 - 442014

THIS BOOK MAY BE KEPT

THREE WEEKS

☞ **A fine will be incurred if the book is kept beyond the time allowed.**

Books are delivered only to members or their written order.

Library opens at 8.30 A. M. and closes at 6 P. M.

Membership fee $5.00 per year.

Membership and delivery service $7.00 per year.

This payment entitles a member to one book at a time; also to the use of the reading Room. Any member may take two books at the same time, by paying $3.00 a year for duplicate privilege.

EXTRA BOOKS, 10c. PER WEEK EACH.

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 10.

MON MAÎTRE CHÉRI

(EFFENDIJIÎM)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CHEZ PLON-NOURRIT ET Cie :

Nadjié, la Petite Hanoum.

CHEZ SAUVAITRE :

Contes Amers. *(Épuisé.)*

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18438.

ÉMILE EDWARDS

Mon Maître chéri

(EFFENDIJIÎM)

MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.

M 2014

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Regarde mes mérites un à un, pardonne mes péchés par
[dizaine,
Pardonne tout péché passé, le compte en est à Dieu.

OMAR KHAYAM.

MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.

MON MAÎTRE CHÉRI

PREMIÈRE PARTIE

I

Fin avril 1911.

... Le quart de quatre heures est piqué à l'horloge du bord. Une brise, qui frôle le visage comme une caresse des lèvres, accourt de la terre. Les passagers, sur le pont arrière du *Sénégal*, regardent silencieusement, ou, assis par groupes, causent bruyamment.

— Ça, me dit le docteur Lyco, un médecin grec de Constantinople, retour de Vichy, ça, dit-il en tendant un doigt tantôt à droite,

tantôt à gauche, ce sont les îles des Princes. Vous avez là Oxia et Plati, inhabitées et inhabitables, car elles ont la nudité d'un dos de bouteille; puis Proti, où villégiaturent les Arméniens; Antigoni, l'île préférée des sages à la recherche du silence; Halki, un bouquet de pins, refuge dernier des malades aux bronches délicates; enfin Prinkipo, l'île la plus étendue du groupe, l'île illustre, qui servit de lieu d'exil à l'impératrice Irène, aujourd'hui rendez-vous, durant la saison chaude, du haut commerce grec; et les femmes et les filles de ces riches négociants pérotes n'aiment rien tant qu'à exhiber sur le débarcadère, le dimanche jusqu'à midi et, les jours de la semaine vers le soir, à l'heure qui ramène les messieurs de la métropole, des robes tapageuses et des chapeaux excentriques.

..... Et ceci, et cela, tous ces sites tragiques d'une très ancienne époque, représentent les débris, magnifiques encore, du magnifique Empire de Byzance, les dernières traces de l'histoire de nos ancêtres, dont nous sommes si fiers.....

Il fait un jour gris mais transparent. Au-dessus de nos têtes, des nuages superposés ont l'air de glisser et de vouloir fondre sur nous.

Les rives, dans l'éloignement, sont d'un vert intense; et je contemple de tous mes yeux les approches de cette cité, où, d'après les écrivains, l'existence s'offre plus douce et où la beauté des paysages est inexprimable.

Je voudrais, en cette minute, m'isoler et admirer en silence un cadre que je voyais déjà en imagination superbe et somptueux; le docteur Lyco — ce petit homme barbu, si barbu qu'il semble plus petit, aux yeux fureteurs, aux gestes vifs et répétés, amusante image du chrétien d'Orient — s'y oppose. Il me suit pas à pas, me harcèle d'explications qui, s'imagine-t-il, m'intéressent autant que la genèse de sa famille et la nomenclature des charmes de Marighoula, sa fille, qui joue du piano : « Ah! vous ne savez pas comment. »

..... Voici Moda, qu'illustra la mort si tragique de l'empereur Maurice Tibère et de ses cinq fils; Cadikeuy, l'antique Chalcédoine, Haidar-

Pacha, la ville allemande; voici Scutari... Regardez, peu d'endroits, de par le monde, ont des côtes plus plaisantes, des beautés plus radieuses, des lointains plus variés, nous fournissent d'illusions poétiques plus grandioses, et peu d'endroits ont subi, en politique, des catastrophes plus lamentables...

Ce que je perçois m'apparaît en réalité majestueusement beau.

Toute la côte d'Asie, éclairée par le soleil, déclinant en face, est d'un vert semé de reflets, un vert ici très sombre, là clair, formé par des jardins et des bouquets de cyprès. Au milieu de ce chatoiement se dressent des maisons dont les teintes offrent la gamme entière des nuances connues; et les vitres de ces habitations miroitent par à-coups comme des éclairs de chaleur.

Vers Stamboul on ne distingue rien: ce ne sont que des ombres ou plutôt une profusion de dômes, un fourmillement de minarets pointus, qui se détachent au milieu d'un bain d'or; au fond, perchés en amphithéâtre sur la colline,

Galata et Péra restent cachés derrière un nuage opaque de fumée, qui s'éclaircit au fur et à mesure que nous nous rapprochons; et cette opacité contraste violemment avec l'intense clarté de la côte d'Asie. C'est comme un coin de ville rentrant dans la nuit devant un formidable incendie; et à travers ce brouillard s'ébauche la structure fantomatique des vapeurs ancrés sur rade.

A notre droite, un remorqueur hale une file de chalands; des hommes, armés de pelles et de pioches, s'y démènent en grande hâte, lançant à la mer les détritus de la capitale. Une légion de mouettes, mises en joie par le festin prochain, escortent la péniche, remplissant l'air de leurs vagissements discordants.

Soudain notre navire décrit une courbe et c'est un nouvel émerveillement. Le soleil, énorme au-dessus de la Corne d'Or, fait ruisseler sur les quartiers, qui s'étagent au versant de la colline, sur les maisons, les mosquées et les pointes scintillantes des minarets, des rayons rougeâtres et violets piqués d'étincelles blondes;

dans un premier plan, noyé d'ombre, une fourmilière de mâts et un pont sur lequel s'agitent des silhouettes vagues, que le mouvement de la marche rend drôles.

Ce que je ne saurais restituer, c'est la folie des couleurs, le jeu des rayons, les arabesques, les dessins imprécis et curieux; c'est l'amas des demi-teintes, les tons nuancés, dégradés parfois et souvent vaporeux, qui font de ce tableau extraordinaire aux tonalités invraisemblables, un décor presque irréel mais que l'on a dû quelquefois voir en dormant, quand les rêves vous promènent à travers les cités fabuleuses.

Et, pour corser la scène, un furieux concert de sifflements, rauques, aigus, stridents; un mouvement incroyable de vapeurs, pilotés par des remorqueurs; de petits navires qui vont et viennent rapides; de barques, de mahonnes et de ces galéasses qui servaient à la grande navigation, quelques siècles auparavant, dans les ports de la vieille Afrique.

Tenace, le docteur Lyco parle inlassablement. Je m'efforce de ne prêter aucune attention à ses

paroles, mais j'entends : tour de Galata... génois... veilleurs... incendies... Ambassade d'Allemagne... Top Kapou, porte du canon... manteau du Prophète...

Et ces mots me reviendront un jour, plus tard, lorsque je connaîtrai Constantinople.

Le *Sénégal* vire lentement à l'embouchure du Bosphore. Je m'extasie. Je ne saurais toutefois, tant mon admiration est profonde, détailler davantage le caractère du paysage; de là, peut-être, la satisfaction complète que celui-ci m'a laissée.

Nous accostons. Je dis adieu au docteur Lyco et je me livre à un courrier d'hôtel.

A peine débarqué, quel cruel désenchantement! Il me le faut avouer de suite, Constantinople est pareille à une femme au très joli visage dont le corps, sous les robes, serait rongé par une maladie infâme.

Le quai est gluant; des passants, des voyageurs à mines singulières, des portefaix la poitrine découverte, jambes et pieds nus, qui transpirent et dégagent une odeur forte, vous frôlent,

vous heurtent. Des cris de tous côtés. Contre une cloison, des bœufs, d'une maigreur famélique, meuglent tragiquement; plus loin, assise à l'écart, sur une malle multicolore, une femme, en boléro semé de verroteries et de piécettes, berce, la tête penchée, un tout petit enfant; accroché à sa robe, un gamin observe apeuré et, un poing sur l'œil, geint et pleure...

La visite des bagages s'effectue au fond d'un local en bois, noir, étroit et sans fenêtres, où le coudoiement et le relent deviennent insupportables. Nous sommes ici quinze à vingt personnes. Nous représentons dix races différentes, depuis le *papas* russe du Mont-Athos, à longs cheveux, jusqu'au pèlerin mongol et à l'habitant des îles de la mer Egée, figuré par un garçon maigre et hâlé, au fez rejeté de côté, qui, appuyé contre le banc, mange placidement un énorme concombre, en attendant le bon plaisir du douanier.

Les formalités terminées, je me dirige vers la sortie. J'aperçois, devant la porte, deux pitoyables haridelles attelées à une guimbarde

au caisson incolore. Je cherche du regard un fiacre moins délabré et, l'ayant découvert, je me détourne, j'ébauche un signe d'appel; mais, aussitôt, un individu se précipite sur moi, brandissant un bâton et criant furieusement.

— Olmaz... neubet var... (C'est défendu, chacun son tour).

Je le repousse; il braille plus fort, menaçant.

Le guide de l'hôtel me rejoint. Il m'explique le maintien en Turquie, et particulièrement à Constantinople, des corporations et m'invite à chercher, hors de la station, un autre moyen de locomotion si je me refuse à grimper dans cette voiture dont le conducteur — un bonhomme dépenaillé, à la barbe hirsute — me fixe d'une façon déplaisante et murmure des choses dont je ne me soucie pas.

Je me décide à écouter ce conseil. Nous rencontrons bientôt un véhicule convenable; le guide s'installe sur le siège, près du cocher.

Les premiers tours de roues affirment ma déception première : Constantinople, la superbe

Byzance, est aujourd'hui une cité de guenilles et d'oripeaux.

Nous abandonnons le bord de la mer pour rejoindre une chaussée assez large et non pavée, grimpant poussiéreuse vers les quartiers de Péra. Le long des trottoirs, étroits et défoncés, s'allongent des couffes, débordant de fruits et de légumes, qu'entourent des hommes et des femmes de pauvre apparence. Un peu plus loin, au rez-de-chaussée de maisons délabrées et sinistres, des cabarets se suivent; des hommes en turbans de couleur ou en tarbouches, qui ressemblent aux hamals malpropres de la douane, y sont assis sur de minuscules tabourets.

Et tout à coup nous découvrons une ruelle en escalier, une ruelle laissant deviner des coins obscurs sous les balcons fermés par des grillages. A l'entrée d'une de ces impasses nous croisons une femme musulmane drapée en un tcharchaf de cotonnade bleue rayée de blanc; ce tcharchaf cache le front, les cheveux, la bouche; il découvre cependant des yeux sombres et graves.

La voie que nous suivons sans hâte — car la route escarpée monte davantage à mesure que l'on avance — prend l'aspect d'une rue quelconque, d'une rue sale, affreusement sale; des portes ouvertes s'échappent des effluves chauds et fétides, s'exhalent de sauvages odeurs.

Voici une épicerie. Sur le seuil, le propriétaire, en manches de chemise et en tablier graisseux, nous regarde passer. A son attitude, à sa tête sans fez, je devine qu'il n'est point musulman. Interrogé, le guide me dit : c'est un grec, c'est-à-dire un sujet turc de religion orthodoxe.

J'ai entendu raconter, en effet, qu'ici, un tel n'est plus hellène, français, allemand, anglais, ottoman; il est grec, catholique, protestant, juif, arménien ou musulman; car la mentalité indigène n'interprète pas comme nous autres l'idée de sol natal; pour elle, la patrie est représentée par un clocher d'église, une coupole de mosquée ou, encore, un parvis de synagogue.

Nous rencontrons maintenant des constructions à cinq et six étages, dont la vue étonne en cet Orient que l'on voudrait bâtir uniquement

d'immenses palais de marbres ou de pittoresques maisons de bois; et, la voie devenant plus tortueuse et plus étroite, ces caravansérails modernes rappellent, dans le soir descendant, les anciennes et insalubres rues de Naples; et cela sent triste sans soleil.

Des gamins et des gamines mal nippés courent et criaillent; et, persistante, l'odeur pénétrante d'égoûts et d'ordures surcharge l'atmosphère.

Le domestique dispose les bagages en un angle de la chambre, puis il ouvre toute grande la fenêtre et dit :

— Vous aurez de l'air, beaucoup je pense; ce que vous voyez d'ici, c'est Cassim-Pacha, la Corne d'Or et, au-delà, à gauche, le Phanar, séjour de notre Patriarche.

Lorsqu'il s'est retiré, je m'accoude à la croisée.

Je domine de hauts cyprès et un fouillis compact de maisonnettes noires, séparées, çà

et là, par des arbres, entre lesquels s'élancent les longues colonnettes des minarets.

Le jour s'en va, et, avec l'horizon où courent des nuages cendrés, pareils à des volutes de fumée éparpillées par le vent, toutes ces maisons inquiétantes, tout cet étrange quartier prend une apparence désolée.

La sensation d'isolement qui saisit, à l'heure crépusculaire, la créature éloignée de l'endroit où elle est habituée à vivre, m'étreint brusquement. La lumière baisse sans transition; je reste alors devant un abîme d'ombre et un silence qui ont quelque chose d'effrayant. Dans l'énorme espace à mes pieds, c'est à peine si, de loin en loin, une vacillante et petite lueur s'allume...

Un bruit de voix avinées monte de la rue et s'éloigne; au même instant un pianino joue une mélodie crispante; cela est suivi d'une clameur de chiens; puis de nouveau le silence, un silence immense et hallucinant.

Cette obscurité profonde et soudaine est si différente de la tombée du crépuscule en mon calme village de France, de l'exquis demi-jour

annonçant la nuit prochaine, que j'en frémis d'angoisse et presque de peur.

Où est-il, en cet instant, mon charmant hameau, situé le long d'une ligne de chemin de fer toujours trépidante; au sein duquel l'on entend, à la fin du jour, les coqs chanter le couvre-feu et des voix amies qui parlent.....

A cette heure, chez moi, tout s'éclaire aux alentours : des lumières émergent de l'obscurité pour veiller quelquefois très avant dans la nuit. Ici, le brusque plongeon au fond des ténèbres donne l'idée de la disparition des choses, l'impression d'un autre monde où, dit-on, vont les morts.

II

Péra, 16 mai.

Le matin, je m'assieds près de ma fenêtre.

Des milans décrivent des cercles dans les airs, accompagnant leur tournoiement de cris aigus et plaintifs.

Je distingue de petits sentiers, bornés par de petites maisons, qui sont comme des ruelles pour poupées; j'entrevois, à certaines heures matinales, circulant d'une porte à l'autre, des femmes coiffées de voiles de mousseline, des enfants qui, de loin, ont l'apparence de nabots avec leurs culottes bariolées, bouffantes et comiques; ceux-ci se poursuivent en agitant leurs petits bras, et mon attention est si intense que je m'imagine entendre leurs cris, malgré la grande distance.

Je voudrais pouvoir soulever le grillage des fenêtres, connaître l'intérieur des habitations confuses et pour moi mystérieuses de Cassim-Pacha. Je me figure des choses romanesques et étranges là où, probablement, il n'y a que de la simplicité et des existences de primitifs.

Sous ma fenêtre s'étend une route poudreuse continuellement ensoleillée. Cette route est barrée, en face, par un mur peu élevé et tout démantibulé qui donne sur un cimetière dévalant en précipice vers le faubourg de Cassim Pacha.

Mon regard a un facile accès dans ce vaste terrain où les vagabonds viennent dormir la nuit. J'en aperçois au lever du jour qui s'étirent, s'asseyent en bâillant, roulent une cigarette et échangent entre eux de brèves salutations.

Au milieu des tombes renversées, sous les cyprès tout gris de poussière, s'élève une cahute. Les murs en sont construits avec des bidons à pétrole découpés en des formes bizarres; il y a deux lucarnes qui ont des rideaux

rouges déteints. Parfois l'un d'eux se soulève, et un visage inquiétant de très vieille femme se montre et regarde. Ce visage ne sourit jamais!

La masure est habitée par le « bekdji » (1) du quartier, j'en ai la certitude car j'ai constaté qu'il sort à la nuit tombante, armé de l'énorme rotin ferré avec lequel il heurte les pavés et me réveille, la nuit, en sursaut. Il a tracé autour de sa propriété une imitation de jardinet; quelques fleurs et quelques légumes y poussent; l'accès en est interdit par des piquets de bois qu'une corde tendue relie entre eux.

Je vois souvent ce « bekdji » étendre en un coin de son jardin un chiffon de tapis et, après s'être déchaussé, s'y prosterner à l'heure de la prière. Une fillette joue tapageusement à peu de distance; peu importe, quand on prie, on s'absorbe par Dieu, en Dieu et pour Dieu.

Devant cette ferveur si simple, j'envie le frisson sacré qui secoue l'âme du musulman, j'envie la foi capable d'engendrer la soumission

(1) Gardien de nuit.

dans le cœur du plus faible : « Dis, Seigneur, le pouvoir est entre tes mains; tu le donnes à qui tu veux et tu l'ôtes à qui il te plaît; tu élèves qui tu veux et tu abaisses qui tu veux. Le bien est entre tes mains, car tu es tout-puissant. »

Alors que l'aube éclaire à peine, l'appel des muezzins lointains s'élève. Dans le calme matinal les voix s'aiguisent, et ces voix me réveillent et m'affligent.

Je suis de ces chrétiens qui ont perdu l'habitude de la prière; cependant ces voix font naître en moi le sourd désir des oraisons ardentes que mes lèvres ne savent plus formuler, car je cherche en vain à en ressaisir les mots oubliés...

Et très loin, au-delà de Cassim-Pacha, au-delà de la Corne d'Or, au-dessus d'Eyoub, s'étage un coin de Stamboul, un coin féerique, d'une séduction inouïe...

Je subis l'attraction de la ville merveilleuse où gîtent les croyants en de vieux quartiers paisibles et graves, aux pieds des mosquées imposantes, jamais vides!

Sous un ciel bleu turquoise les maisonnettes noires perdent leur aspect rébarbatif; en les voyant je songe à des retraites tranquilles et bienheureuses aux âmes humbles et tendres...

III

Péra, 25 mai.

La chaleur est pesante. Je réfléchis à ma vie passée, à l'incident qui m'a amené en ce pays que je rêvais visiter sans pourtant l'espérer.

Mes ressouvenances les plus lointaines me représentent une enfance abominable — entre une mère maladive et jalouse à l'excès et un père froid et égoïste. Ma mère mourut avant que j'eusse atteint ma dixième année. A la suite de cette mort, mon père — fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères — obtint d'être envoyé en Extrême-Orient gérer un Consulat. Il mourut à son poste sans qu'il m'eût été donné de le revoir, laissant pour toute fortune de quoi payer mes frais de fins d'études.

J'ai donc très peu connu les tristes « auteurs

de mes jours ». Lorsque mon père s'expatria, on m'enferma dans un lycée, à Passy, et je ne vis personne en dehors de parents éloignés, presque des étrangers, qui me reçurent chez eux, froidement, de loin en loin. Une fois bachelier, un professeur, qui écrivait des livres, m'employa à des copies à cause de ma belle calligraphie; plus tard il me procura un modeste travail de rédacteur auprès d'une Société financière. J'occupai ce poste cinq années durant. A cette époque M. de la Sizerelle — un des administrateurs et, paraît-il, un ancien collègue de mon père — se souvint de mon existence. Il me repêcha et, croyant m'enrichir, m'envoya en Orient.

Enfant, plus tard adolescent, je traversai des heures affreuses. Ce dont je pâtis davantage, ce fut du manque de tendresses. Aujourd'hui mon caractère se ressent encore de n'avoir pas vécu dans l'atmosphère d'amour qui entoure d'ordinaire le jeune âge et le préserve de précoces chagrins. Je garde le regret de l'amour maternel que je n'ai pas eu. La pensée d'un baiser

chaste me révolutionne; j'ai soif de caresses; je souffre d'une mélancolie morbide qui assombrit très vite mes pensées et mes sensations les plus joyeuses.

Au lycée je frayai peu avec mes camarades; à Paris, je n'eus point d'amis. En un mot je ne fréquentais personne. J'étais pauvre et j'avais la fierté de certains pauvres. D'être l'objet d'une prévenance, de recevoir un service que je savais ne pouvoir rendre, m'a toujours profondément humilié.

A l'heure actuelle je ne pleure rien du passé, en dehors du modeste village des environs de Paris où j'habitais par économie et passion du plein air. Je n'y fus pas pleinement heureux et, cependant, je regrette ce coin de terre; probablement parce qu'un arbre, une prairie suffisent à développer en nous l'amour passionné du sol natal.

Le soleil s'abaisse à l'horizon: il disparaît au loin derrière une mosquée, qu'il enveloppe de

lueurs dorées ; et la mosquée se détache énorme ; elle deviendra une masse d'une sombre majesté à mesure que tout s'abîmera dans la nuit mystérieuse.

Le cimetière s'anime. Des femmes turques remontant du ravin accourent chercher, sous le couvert ombreux des cyprès, un peu de fraîcheur. Elles s'asseyent en files et, se supposant loin du regard des hommes, entr'ouvrent leurs tcharchafs et se découvrent le visage.

Je les trouve toutes délicieuses sous leurs voiles de couleurs, qui font d'elles, lorsqu'elles s'en drapent et marchent en bandes, des fantômes d'un pittoresque exceptionnel, tant les nuances des étoffes se différencient. La note amusante est donnée par quelques-unes tenant gravement, ouvertes alors qu'il n'y a plus de soleil, des ombrelles bleues, roses, rouges, jaunes, vertes...

Un grand nombre de ces femmes, qui appartiennent à la classe pauvre, ont de jolis traits. Et mon cœur palpite devant de très beaux yeux qui se lèvent dans la direction de mon observa-

toire — sans m'accorder d'attention, j'en ai la conviction cruelle: — devant de troublants visages auxquels le mystère donne une auréole exagérée. Toutes semblent silencieuses. Elles sont nombreuses, mais le son de leurs voix ne s'élève pas jusqu'à moi. Elles causent, cependant; on le comprend à leurs gestes, aux rares sourires qui découvrent, chez plusieurs, des dents très blanches entre des lèvres très rouges.

La vue d'une de ces jeunes femmes m'obsède particulièrement. Celle-là se tient à l'écart. Je ne la vois point causer. Sa toilette — un tcharchaf de soie grise — est de coupe moins rigoureuse. Elle est assise les jambes tombantes et je distingue ses pieds fort petits, chaussés d'escarpins vernis. Elle a des joues fraîches, des traits adorables, des yeux très larges qui regardent fixement, je ne sais quoi!

Qu'attend-t-elle?

Et — oh! fous que sont les hommes — mon cerveau invente tout de suite une idylle et je rêve à l'amour et je frissonne à ce rêve...

Mais la nuit commence. Une à une les femmes

fantômes se redressent et s'en vont. Celle qui a fait subitement tressaillir mon cœur avide d'étreintes, s'éloigne également et je ne la reverrai jamais!

Les attardées se pressent, vite, vite, car le jour s'achève.

Là-bas, en effet, sur les minarets, des ombres tournent et clament le rappel à la foi et à la prière.

Et mon rêve d'un instant, sans recommencement possible, s'envole comme un désir de pauvre, abandonnant en mon âme une amertume qui me hante longuement, douloureusement.

IV

Péra, 4 juin.

Je n'ai rencontré qu'une seule fois le Président du Conseil d'Administration, M. Louis Bernard. Ce dernier a dépassé la soixantaine. C'est un méridional qui a quitté la France, où il occupait une grosse situation, pour venir en Orient « faire de l'argent », ce sont ses propres termes.

Il m'a frappé familièrement sur l'épaule :

— Vous voici donc, jeune homme! Vous m'êtes fortement recommandé par ce vieux bougre de Sizerelle, et je tiens à m'occuper sérieusement de vous. Cependant, et pour que l'on ne m'accuse pas de passe-droits, vous débuterez par un stage dans les bureaux.

Il suppose des objections car il s'empresse d'ajouter :

— Oui, je le sais, vous sortez d'un établissement financier qui vaut le nôtre et nous n'avons rien à vous enseigner; mais ce prudent début s'impose si vous voulez éviter de sourdes inimitiés. Vous apprendrez à connaître vos nouveaux chefs, vos nouveaux collègues et, à de rares exceptions près, ni les uns, ni les autres ne ressemblent aux gens et aux caractères de France.

Je l'observe surpris et il s'explique :

— Eh! oui, en France c'est autre chose. Ici, c'est tellement différent; tous les descendants des races du globe, directs ou indirects, s'y sont donné rendez-vous, et ces races... ces races... Enfin, un effet du climat et du milieu, peut-être, que sais-je? Notre administration est une Babel; vous vous trouverez en compagnie d'Anglais, d'Allemands, de Russes, d'Espagnols, d'Italiens, de Grecs, de levantins catholiques et de Turcs. Une vraie salade, une salade, par exemple, sans apprêts, dès lors d'une digestion difficile. Allons, bonne chance, bon courage, je ne vous oublierai pas.

..... On m'a installé près d'un jeune Turc, un certain Ruchdi bey.

Et me voici remplissant, depuis tantôt un mois, l'ingrat métier de rond-de-cuir. J'arrive à Galata, le matin, sur le coup de dix heures et je repars, le soir, entre cinq et six.

Je n'entretiens de relations avec personne en dehors de mon voisin. Une soudaine sympathie est née entre ce musulman et moi. Nous prenons notre repas de midi au même restaurant et souvent, à la sortie, nous regagnons ensemble Péra et ma chambre. Je lui offre une tasse de thé et nous bavardons. Je lui découvre mes sensations sur l'Orient, mes admirations pour le paysage, mes sympathies naissantes pour sa nation, son pays et sa religion. Mes aveux l'étonnent; il comprend malaisément mes emballements.

Ruchdi bey est le fils de Hamdi Pacha, qui fut, sous le règne du sultan Abdul-Hamid, un haut dignitaire du Palais. Il a été élevé au Collège Faure, le seul collège digne de ce nom à Constantinople; il y a appris notre langue, nos

usages et il y a reçu nos idées. Il a conservé, malgré tout, une bonne partie de la mentalité turque, et cela est, à mon point de vue, un de ses plus grands charmes. Ruchdi bey a vingt-quatre ans. Il est de taille svelte, brun de cheveux et de chair; ses yeux châtains ont une expression fort douce et intelligente. Une légère moustache ombre ses lèvres; ses mains ont des attaches fines et aristocratiques. Sa mère est d'origine circassienne, et fort belle, m'assure-t-il.

M'étonnant un jour de lui voir faire un métier auquel m'astreint seule ma pauvreté, il m'avoue être affilié au Comité Union et Progrès et s'initier à notre manière de travailler, avant d'aller occuper le poste qui l'attend au Ministère des Finances.

Nous parlons rarement de nos collègues. Il admet avec moi que la majorité des êtres hybrides qui nous entourent, du matin au soir, tout le long de la semaine, sont antipathiques. On sent, chez presque tous ces jeunes gens et ces hommes mûrs, un fond d'envie qu'ils ne

savent dissimuler; un manque de franchise d'autant plus écœurant que leurs manières sont onctueuses et habituellement basses. On devine que, même entre créatures d'un même culte, il n'y a pas échange de sympathie; on reconnaît surtout chez tous la haine de l'étranger, une haine auprès de laquelle le mépris du musulman croyant pour le chrétien se réduit à peu de chose.

— Les Grecs, qu'il faut distinguer des Hellènes, me dit ce soir Ruchdi bey, sont demeurés au point de vue moral très près de ce qu'étaient, au douzième siècle, leurs ancêtres, les Byzantins. Ils sont ingrats, perfides, de mauvaise foi, sans scrupule aucun, dès qu'il s'agit pour eux de satisfaire une ambition, dépourvus, en un mot, de préjugés.

Malgré notre soi-disant barbarie nous sommes restés honnêtes, car l'amitié nous est sacrée. Notre grandeur, notre prospérité passées, ont été édifiées par notre seul courage et n'ont jamais représenté la récompense de la trahison. Dès que le Grec atteint à une situation qui lui

confère tant soit peu d'autorité, sa morgue, son égoïsme, son ingratitude s'avèrent. Il ignore le bienfaiteur de la veille, il est impitoyable pour le faible et le pauvre, pour ceux de la classe misérable à laquelle il appartenait hier encore. Ses aumônes, s'il en fait, prendront la forme de dons à l'église; de la sorte, son influence grandira et les journaux en parleront.

Vous ne rencontrez pas, ou bien rarement, ce genre de caractère chez le musulman. Du reste, notre religion est empreinte de la charité la plus pure, puisqu'une de ses obligations fondamentales est l'aumône.

On écrit longuement contre nous, mais quel est l'écrivain qui a vécu *avec nous?* On nous reproche notre fanatisme, et nous protégeons les religions ennemies de la nôtre avec une tolérance qui serait de la naïveté, si elle n'était simplement de l'héroïsme. Notre justice se montre un peu dure pour nos sujets chrétiens, mais si l'on savait combien ces sujets abusent de notre indolence pour nous pressurer et nous desservir! Ils se refusent à nous considérer

comme des concitoyens, à joindre leurs efforts aux nôtres, aujourd'hui où nous prêchons l'union, la concorde entre les multiples races de notre magnifique Empire, parce que nous différons de religion, et c'est nous qui les enrichissons et construisons leurs églises! Puis, pourquoi ces gens restent-ils en Turquie, si nous les maltraitons autant qu'ils l'assurent? Les Grecs se réclament de la Grèce; qu'ils y retournent, ils y crèveront de faim.

Remarquez une chose, je ne mentionne ni les catholiques, ni les israélites ottomans; ceux-ci ne nous ont jamais créé d'ennuis. Je ne mentionne pas davantage l'arménien grégorien. L'arménien grégorien doit ses défauts à la terreur que notre Gouvernement fit peser sur lui au temps de l'ancien régime, aux massacres impardonnables dont ce régime se rendit coupable; car l'arménien grégorien est le seul élément non musulman réellement attaché à l'Empire, à ce sol qui a été et sera toujours sa seule et naturelle patrie.

La haine du Grec contre le conquérant est

effrayante. Examinez nos collègues et vous constaterez qu'ils recherchent avec une joie malicieuse, dans les gazettes d'Europe, tout ce qui s'y écrit pour nous humilier. Et, pourtant, ces antipathies se seraient atténuées, j'en reste persuadé, si l'Europe ne surgissait pas pour exciter, avide de discorde, nos moindres querelles intérieures.

La colline, vis-à-vis, semble se rapprocher et se préciser. La couleur du firmament, qui change perpétuellement comme change un cœur de femme, est rose, d'un rose irréel, sur un fond bleu très clair. Sur les maisons, masures ou palais, ces teintes se reflètent incomparables. Les minarets dardent leur croissant luisant vers un ciel pâle, presque laiteux, admirable et inoubliable...

Avant de se retirer, Ruchdi bey murmure d'une voix triste :

— Pauvre cher pays, malheureuse victime d'injustes convoitises, où te mène donc la chrétienté barbare?

V

Péra, juin.

Ce matin l'Administration n'ouvre pas ses portes; c'est une importante fête arménienne, celle de Saint-Grégoire l'Illuminateur.

J'en profite pour me diriger vers Stamboul. Afin d'éviter Galata, où la foule bigarrée et dense rappelle de nombreux carrefours parisiens, je descends par une route cabossée, à travers ce qui reste du petit champ des morts. On y retrouve quelques tombes, contre lesquelles les habitants du voisinage s'adossent, sur le tard, pour s'égayer et s'illusionner en admirant, entre les arbres, un coin bleu de la Corne d'Or. Ensuite, par le vieux pont peu fréquenté, où je ne croise qu'un berger albanais en pittoresque costume et son troupeau bêlant, je gagne des ruelles qui me deviennent chaque

jour plus chères. Ici aucun bruit. Un chien — il y en a encore à Stamboul — me regarde passer avec, au fond de ses yeux mouillés, comme de la tendresse humaine. Je l'appelle. Il remue la queue, jappe et me fait escorte jusqu'à la rue suivante, frontière de son domaine.

Une femme sort d'une porte très basse. En m'apercevant, elle baisse vivement sa voilette, mais j'ai entrevu un jeune et pur visage et de grands yeux curieux.

Et je rencontre des coins de verdure et d'ombre, des placettes plantées d'immenses platanes, avec, parfois, une élégante fontaine qu'entourent des porteurs d'eau et, particulièrement, des enfants que la chaleur assoiffe. Et, toujours, en ces endroits délicieux, le petit café et les tabourets de paille occupés par de vieux Turcs, graves et dignes.

La paix et le silence des cloîtres règnent ici.

Je passe, abandonnant à leurs rêveries les silencieux effendis aux belles attitudes, sans doute de simples serviteurs d'influents Pachas.

O prestigieux, ô admirable Orient!

VI

Péra, juin.

L'existence s'écoule pour moi monotone, privée de joie et dépourvue de souffrance. Je traîne de mornes et misérables jours sans y prendre garde.

Cette terre d'Orient souffle dans les veines une langueur lourde qui enlève à l'homme sa volonté. Nul n'y résiste. Je tends à devenir indolent et fataliste, et je vis en une quasi-somnolence qui ne m'est point pénible...

Je me découvre excellent employé; malheureusement, Ruchdi bey, villégiaturant en un village d'Asie, n'apparaît qu'irrégulièrement au bureau. Je regrette l'absence de cet ami. Il y a en lui une aimable élégance, une sensibilité qui filtre à travers ses moindres paroles, un quel-

que chose d'introuvable chez l'européen égoïste et poseur, chez l'indigène chrétien qui ne cherche dans l'amitié qu'un moyen de parvenir ou un profit à établir.

Pourtant la solitude ne me pèse pas; le climat, ennemi des efforts, semble inviter à l'isolement et à la brièveté des paroles.

Lorsque les journées sont trop chaudes, je prends, à midi, mes repas chez le restaurateur de l'établissement. Grâce à l'incessant bavardage de mes voisins, j'arrive à connaître quelques-uns des personnages qui sont comme les sous-secrétaires d'État de notre Administration.

En leur présence les employés se font humbles; ils approuvent tous leurs dires et applaudissent de la sorte aux plus grossières inepties. Rarement ai-je entendu un de mes collègues oser émettre une opinion différente de la leur. La plupart de ces misérables n'ont qu'un objectif : celui de plaire. A cet objectif ils sacri-

fient sans pudeur leurs sentiments, leurs convictions, leur personnalité; ils deviennent des choses...

Au bout de ma table, un certain Pandia Pappadopoulos — épais de formes, au teint safrané, au verbe nasillard — s'érige quotidiennement en farouche contempteur des Turcs.

Je l'entends développer ses cruels aphorismes : — Le musulman le mieux instruit est inapte à profiter entièrement de la culture européenne parce que sa mentalité se révolte contre cette culture; il ne livre jamais sa pensée au chrétien, quelle que soit l'amitié qu'il ait pour lui; à peine du reste entr'ouvre-t-il la porte de ses opinions à ses coreligionnaires d'égal rang; sa maxime est la méfiance, la méfiance à outrance, une méfiance frisant la sournoiserie.

On définit l'âme française, l'âme anglaise, l'âme russe. On ne définira jamais l'âme turque : elle n'existe pas, ou, si elle existe, elle s'ignore. Les Turcs n'ont ni aspirations intellectuelles, ni amour patriotique. Ils sont dépourvus d'ambition. Ils ont conservé, assure la légende, le cou-

rage militaire, le Coran réservant les plus grandes jouissances célestes au croyant mort en combattant.

Les Jeunes-Turcs ont fomenté une révolution pour tuer un tyran; aujourd'hui, ils se sont transformés en tyrans pour essayer de turquiser des ennemis héréditaires. Ils dédaignent l'exemple des nations civilisées, aux Indes, en Afrique, en Tunisie, et, aveugles, ne s'aperçoivent pas qu'ils démolissent les derniers fondements que le sultan Abdul-Hamid, en profond diplomate, laissait subsister pour arrêter l'écroulement définitif de son empire.

Quand le Turc est cynique, son cynisme prend une allure sinistre, dépasse en horreur, en immoralité le cynisme le plus obscène, témoin Madjid bey, le fils du grand vizir. Amiral à vingt-huit ans, sans avoir jamais navigué, il a l'abord d'un gentleman. Il parle l'anglais comme un insulaire, le français comme un parisien; il fréquente les ambassades, baise la main aux dames; mais l'on trouverait difficilement, dans la liste des crimes possibles, un seul qu'il n'ait

commis. Il ruinerait son pays si cette ruine l'enrichissait.

Le peuple, illettré, est amorphe. Un verset du Coran, qu'il ne comprend pas et qui lui est traduit suivant les nécessités du moment, en fait un passif, une victime, un pillard ou un massacreur.

Le Coran promet le paradis et des houris magnifiques, et l'homme du peuple attend l'heure de la volupté. Le musulman, instruit dans les sciences, craint, cependant, comme nous, la mort et son mystère...

Et les tirades de Pandia Pappadopoulos ne renferment point d'indulgence, de cette ironie française qui enlèverait aux critiques l'odeur cruelle du fanatique qui se venge... sans danger.

Je l'observe et je lui en veux. Je réprouve en mon for intérieur la véracité de son portrait du Turc que je chéris. Je conserve aux disciples de Mahomet l'admiration inexplicable du chrétien pour certains dogmes religieux qu'il ne comprendra jamais!

VII

Sans date.

Il m'est arrivé à la fin d'une après-midi, passée au milieu d'indifférents, d'essayer un effort pour animer mon existence et d'aller me promener à travers les rares allées du jardin payant des Petits-Champs.

Autour des tables rondes, pareilles à celles de nos cafés, des familles sont attablées. Chacun, les petits comme les grands, s'exclame et s'échauffe, car au Levant rien ne se dit, rien ne se comprend, sans gestes exagérés.

Les garçons s'élancent, affairés, d'un client à l'autre, essuyant, au passage, les tables abandonnées par les consommateurs, avec la serviette qui sert à éponger leur front en sueur.

Sur les tables rondes s'alignent de minus-

cules assiettes remplies de radis, d'olives, de fromage coupé en languettes, de laitues blondes et des verres au fond desquels blanchit le raki, fleurant l'anisette.

Des bonnes d'enfants, de la marmaille criarde et pleurnichante, et des couples de jeunes gens, tournent inlassablement autour du kiosque abritant la fanfare, tels des chevaux de bois autour d'un manège.

L'orchestre joue des airs langoureux, activant les rêves et la gaieté qu'engendre, au fond des cerveaux fatigués, le mastic opalescent.

On voit quelques Turcs, peu d'officiers. On ne croise point de femmes appartenant à la douce religion. L'entrée des endroits publics leur est interdite, puisqu'il leur est défendu de se mêler aux hommes. Et ne doivent-elles pas, mes amantes inconnues, rester invisibles derrière le grillage des fenêtres avant que tonne le canon qui annonce l'agonie du bienfaisant soleil.

J'ai pénétré plusieurs fois en ce jardin qui, vers le tard, s'emplit d'une odeur d'humidité et d'alcool, puis je m'en suis lassé. Cela ressemble

terriblement à un jardin public quelconque, et la foule y est sœur de la foule endimanchée et tapageuse de n'importe quelle ville. Cette foule bouleverse mon idéal oriental en me rappelant l'invasion criminelle de la horde occidentale.

Je préfère la halte à ma fenêtre, alors que les bouffées chaudes du sud me donnent le vertige; je préfère la vue des maisons éparses sur le versant d'en face, la contemplation grisante des nuances et des mirages du soleil à travers les fumées qui se déploient dans l'air avant de s'immobiliser et d'envelopper la ville entière sous un voile que la nuit, une brise, dissipera par magie. Je préfère le perpétuel émerveillement de cette région, les maisonnettes grisaille ou rougeâtres qu'écrase le voisinage d'imposantes mosquées, les maisonnettes basses sous les minarets blancs, l'horizon lointain vers San-Stéfano où une raie bleue, qui s'étend et s'élargit, invite à songer à l'immensité de la mer...

Et je suis alors envahi de désirs puérils, du désir d'être chéri d'un de ces fantômes que je remarque souvent glissant sous les cyprès. Je

l'aimerais, ce fantôme, éperdument, j'en suis certain.

Ah! tendre fille de Mahomet, abaisse-toi jusqu'à moi et laisse-moi t'étreindre! J'ignore ta langue harmonieuse et les mots d'amour qui t'intimident, mais, écoute-moi, mes regards et mes caresses se feront si tendres qu'ils suppléeront à la parole qui me manque et sauront apprivoiser et conquérir celle qui, pareille à toi, a des yeux si larges et si profonds qu'ils évoquent, dans ma pensée troublée, de la volupté mélancolique et un paradis de passion.

Et ma démence est telle que j'envie le hodja, en longue lévite noire, qui chemine à travers les arbres, traînant avec effort un bélier monstrueux; celui-ci s'arc-boute tous les dix pas sur ses pattes de derrière refusant d'avancer. Il va, ce hodja bienheureux, rejoindre, j'imagine, une enfant fort jeune qui a attendu impatiemment le retour du maître et l'apport de ses complaisances!

..... Et pareillement à hier, pareillement à demain et aux jours qui suivront, le globe de

sang pâli s'enfonce dans la distance, et la nuit s'annonce tout de suite.

Un bruit de voix traîne au fond de la rue; quelques lumières falotes tremblent au sein de la masse sombre et lointaine; un chien se lamente et le « bekdji » inaugure sa ronde :

Pan... pan... pan...

VIII

Péra, 27 juin.

Il est survenu aujourd'hui deux événements auxquels rien ne me préparait.

Ce matin, alors que je me disposais à quitter l'hôtel, le directeur m'a annoncé qu'il se voyait forcé d'élever le prix de ma pension. J'ai souri en répondant :

— Vos exigences ne me convenant point, j'abandonnerai mon logement à la fin du mois.

Cette décision m'a été pénible à prendre, mes ressources très restreintes m'y obligent, car j'aime mon gîte actuel; j'aime le point de vue qu'il m'offre et j'ai peur — une peur d'enfant seul — des lieux nouveaux. Et n'est-ce point sous ce toit que je me suis refait une sorte d'âme nouvelle, une âme soumise, qui ne se

plaint jamais et n'espère rien! Je me suis donc éloigné sans que s'élève en moi un de ces mouvements de révolte qui, à Paris, me poussaient à maudire le destin et à envier les favorisés du sort.

J'ai suivi le chemin de tous les jours, un bout de rue noire occupé par des tavernes, une ruelle bordée d'échoppes au seuil desquelles sont exposés, debout, de fragiles cercueils en bois. Quelques-uns sont recouverts de simili-velours noir, d'autres de drap blanc; sur tous on a cloué de pitoyables larmes et d'informes crucifiés en métal brillant.

O les pauvres morts, abandonnés sous la terre, ici toujours humide, entre ces planchettes minces et mal jointes!

J'ai franchi la place du Tekké, un rond-point de dimensions ridiculement modestes, pour rejoindre la rue qui conduit vers le populeux et mal odorant faubourg de Galata; une rue tortueuse et zigzaguée, se terminant vers le bas en escaliers qui font ressouvenir, une fois de plus, des très vieux quartiers du vieux Naples. Il y a

contre les murs et les trottoirs des bouquinistes qui, ne sachant pas lire, vendent au poids d'anciens ouvrages imprimés en différentes langues; des fruiteries en plein air; des boutiques où l'on trouve des chromos fantastiques et des images obcènes; des fontaines assiégées par des gens en perpétuels combats; des couteliers, des magasins de nouveautés à bas prix; des hôtels borgnes dont les stores verts ballottent en loques hors des croisées; des restaurants de pauvres, d'où s'échappent d'insupportables odeurs d'oignons roussis, de poissons frits, de mauvaises graisses et d'huiles pourries; des camelots qui vocifèrent sous le nez de provinciaux, aux accoutrements et aux attitudes baroques, en qui ils devînent de crédules chalands. Et ces provinciaux en vérité s'arrêtent, palpent les articles offerts, osent proposer un prix, dédaigneusement ou brutalement refusé, s'éloignent, reviennent, refont une station, repalpent, craignant de se prononcer car ils n'ignorent pas qu'ils finiront toujours par être conquis et dupés. Ils se décideront pourtant à

la fin, le plus tard possible, le temps n'ayant point de valeur pour eux. Le mercanti, d'ordinaire un juif, le sait par expérience et il se montre de plus en plus insinuant, pressant et aimable...

Il y a des culs-de-sac avec des maisons jaunes d'où partent d'étourdissants bruits d'orgue, de « daoul » et de clarinettes. Ces demeures ont généralement les fenêtres closes avec des planches, par ordre de la police : ce sont les maisons Tellier des gens de très basse classe.

... On échange un bonjour banal, et chacun s'installe à son pupitre. Je ne dédaigne pas ma besogne; elle est simple et permet à ma pensée de vagabonder fort loin. Je n'ai qu'à baisser les paupières pour qu'aussitôt mon imagination fasse des rêves innocents, fragiles comme des souffles, mais combien charmants.

Voici l'heure du courrier. Le facteur de l'administration s'avance et me présente un feuillet

bleu. Il m'explique : c'est le récépissé d'une lettre recommandée qui m'attend à la poste française; si je veux bien signer, il me l'apportera tout à l'heure.

Je ne me souviens pas d'avoir laissé en ma belle patrie des parents, des amis ou des créanciers. Qui se souvient dès lors de moi, l'exilé?

Et alors qu'anxieux je m'interroge, le facteur revient.

J'ouvre la lettre, et ma surprise se change en stupéfaction.

Un cousin, un cousin vaguement connu, est mort, et j'hérite de la moitié de sa fortune : des centaines de mille francs.

L'avouerai-je et me croira-t-on? Ce legs ne me cause pas, tout d'abord, une joie immodérée. Mes aspirations jusqu'ici ont été principalement des appétits d'amour. Néanmoins, à la réflexion, je m'égaie : la fortune, c'est peut-être aussi de l'amour.

Je ne livre mon secret à personne, mais — ai-je l'inguérissable tempérament d'un rond-de-

cuir? — jusqu'au soir j'aligne des chiffres et je résous des additions.

... Les yeux fixés dans la direction de Stamboul, je songe à ce qui m'arrive et me semble incroyable, lorsque s'annonce Ruchdi bey.

Je l'entretiens des prétentions de l'hôtelier. De cette voix calme que rien n'altère, ni colère, ni rire brusque, il me conseille de changer de logement. Je lui donne ensuite à lire la lettre du notaire parisien. Il n'en comprend pas le sens tout de suite, mais lorsqu'il l'a saisi, il me félicite. Pour un oriental, la fortune, c'est la puissance.

— Vous quitterez l'administration, me demande-t-il, vous retournerez en France?

— Je ne ferai ni l'un, ni l'autre. D'abord, les formalités, pour entrer en possession de l'héritage, seront longues, ensuite je ne compte pas quitter de si tôt votre pays. Il me plaît grandement, je dirai davantage, tout m'y plaît, même

ces vilains quartiers, même sa chaleur humide et déprimante, même ses chrétiens avides de lucre qui rendent plus admirable votre nation simple et hospitalière.

Ruchdi bey s'exclame :

— Stafr' oullah (1) !

Il m'annonce, à son tour, qu'il entrera bientôt au ministère et qu'il se mariera probablement. Il m'engage ensuite à m'éloigner de la cité, à aller finir la saison d'été dans une campagne, et il m'indique le coin de ses préférences, le village de Yénikeuy, sur le haut Bosphore. Il offre de m'y piloter pour y trouver une installation convenable.

..... Le jour achève de s'éteindre. Une sonnerie de clairon, chantante et prolongée, parvient de la caserne élevée en face, sur le penchant de la colline. Ainsi que chaque soir, tout se remplit, aux alentours, d'une indicible mélancolie.

Et je souffre de ne savoir rendre avec des

(1) Exclamation répondant à « Grand merci ! »

mots, avec nos pauvres mots si mièvres, la surprenante pureté de l'espace. Comment dépeindre les effets de cette limpidité sur l'éclairage des lointains, sur les colorations des maisons qui flamboient, sur les fonds d'arbres qui reverdissent et sur les temples de la prière qui s'assombrissent gigantesques; sur tout cet ensemble qui se détaille très clair, coloré de rose, avant de sombrer dans l'obscurité, brusquement, comme une lampe qui s'éteint.

L'habitant de la cahute — le gardien de nuit — déroule son tapis; il y pose ses pieds nus et commence ses oraisons. Il se passe les mains sur les joues, le front et les yeux d'un geste imitant un geste de caresse, et rassemble sa barbe dans sa main droite; il s'incline vers le sol, se redresse, s'agenouille, se prosterne pour baiser la terre, se relève et, impassible, les bras croisés, murmure des choses pareilles à des prières. Dans cette pose il reste immobile, longtemps...

Le vent du sud se lève, subitement, m'apportant les paroles du muezzin qui, par trois

fois, accomplit le tour du minaret pour lancer son appel, jeter sa pieuse invocation :

Allah hou ekber
Lâ illahâ ill' allah
Mohammed reçoul oullah
Hay alèl fèlah
Hay alèl sèlah (1) !

Et le dernier cri, frère d'un gémissement, se prolonge émouvant. Ce cri contient un tel élément de foi, une évocation si puissante de croyance religieuse que la pensée se retourne respectueuse vers ce peuple qui subordonne tout, dans sa vie, au Créateur et à sa volonté.

(1) Dieu est grand. — Il n'existe qu'un Dieu unique. — Mahomet est son Prophète. — O vivants, venez au salut. — O vivants, venez à la prière qui console !

IX

Yénikeuy, 6 juillet.

J'habite, sur le versant ouest de Yénikeuy, à la pointe de la colline, un ancien quartier selon mes rêves. Il est peuplé de Grecs. Son aspect, cependant, évoque les venelles fantastiques et les maisons informes et sombres de Stamboul.

Ma demeure, une extravagante bâtisse en bois, avec un balcon incliné sur la rue, supporté entre ciel et terre par deux poutrelles tordues, fait face à une propriété entourée de hauts murs, au-dessus desquels émergent des peupliers et des noyers sauvages.

Cette demeure, que l'on a eu des velléités de peindre, tranche par son aspect bizarre sur ses voisines qui restent grises ou brun foncé. Elle jouit de deux entrées; par la première on pénètre de plain-pied chez ma propriétaire, Kyria

Erini; celle-ci occupe le rez-de-chaussée. La seconde entrée, celle à mon usage, s'ouvre sur une impasse tellement étroite que les toits, penchés très bas, se rejoignent formant voûte. Pour gagner l'étage supérieur, je dois, avant d'atteindre un escalier branlant et bruyant sous les pas, traverser un carré pavé réunissant, par deux portes basses, la cuisine au logement de Kyria Erini.

Mon domaine se compose de deux vastes pièces placées vis-à-vis l'une de l'autre et d'un cabinet de toilette. Ces pièces ont accès sur un couloir, en un angle duquel, sur une étagère vaste comme une table, brûle, sans qu'on la laisse jamais s'éteindre, au pied d'une Icone entourée de fleurs, une veilleuse qui clignote dans les ténèbres comme une étoile lointaine dans le firmament obscur.

Ma chambre à coucher a vue sur le chemin planté de mûriers, entre lesquels mon regard plonge au fond du parc que des murailles défendent contre la curiosité des passants. Mon salon sert également de salle à manger; comme

ici se perçoivent continuellement les cris des villageois et des enfants en dispute, je préfère la première pièce.

Kyria Erini prépare mes repas et m'initie à la savoureuse cuisine levantine : aubergines farcies, feuilles de vignes gonflées de riz, d'épices parfumées et de raisins de Corinthe, tomates gratinées, sont les plats qu'elle préfère.

Sa fille — car Kyria Erini, veuve depuis de nombreuses années, a une fille — soigne mon ménage et me sert à table. Elle a de seize à dix-huit ans. On lui a donné à son baptême un nom fort tendre : elle se nomme Elénitza, c'est-à-dire petite Hélène. Elle est en réalité courte de taille, quoique extrêmement jolie. Elle a un teint de créole, qui, si je la fixe, se colore de taches rouges, brûlantes; des yeux où les prunelles sont d'un noir invraisemblable. Ses cheveux s'avancent très avant sur le front, étroit et harmonieux de coupe.

Lorsqu'elle sourit, elle découvre des dents blanches; ses mains de plébéienne sont toujours propres, ses ongles soignés; les travaux du

ménage ont simplement laissé, à la pointe des doigts effilés, des marques rousses.

Elle se promène à travers la maison sans chaussures, nu-pieds ou en bas noirs; sa robe de cotonnade bleue laisse entrevoir la naissance de ses jambes graciles, et l'étoffe légère moule son corps, dessine ses flancs gracieux et sa jeune poitrine.

Elénitza a un grave défaut : elle se meut silencieusement, et, quand le soir s'annonce et qu'elle surgit brusquement dans la pénombre de la chambre, je sursaute effrayé et j'entends mon cœur battre. Elle aime l'odeur du musc, qui me serre les tempes; partout où elle passe, l'air en est imprégné. Lorsque nous sommes ensemble et qu'elle se figure n'être pas observée, elle me regarde curieusement. Le moindre de mes gestes semble l'étonner. Je ne comprends point le grec, elle n'entend pas ma langue; le matin elle me dit :

— Cali méra (bonjour),

le soir :

— Calispéra (bonsoir),

et je lui réponds en employant ses termes. Ma prononciation l'amuse, car un sourire espiègle creuse des fossettes dans ses joues, près des yeux.

La mère est un grand corps maigre, dépourvu des formes dont nous aimons à voir parée la femme, toujours vêtue de couleurs sombres. Je la rencontre rarement et, si pareille chose m'advient, je la salue et je passe rapidement.

Les jours ordinaires, en semaine, le quartier dort. Les enfants fréquentent l'école, les hommes sont à leur besogne, les femmes au travail, derrière leurs fenêtres. Elles exercent un bizarre métier, ces femmes, aperçues au passage, penchées sur leur ouvrage : elles enluminent de nuances sempiternellement pareilles — violette, jaune, ocre — le tour des voiles en mousseline que les hanoums du peuple emploient pour se cacher les cheveux dans leur intérieur et en se rendant au hammam. De temps à autre, une ouvrière s'avance sur le chemin et étend les voiles apprêtés au soleil, contre les murs ou encore sur le sol, avec des

pierres dessus pour les défendre contre le vent, ce vent qui souffle toujours, sur les hauteurs, en ouragan!

Le dimanche est un jour de grand tapage. Des victorias, « des talikés (1) » roulent bruyantes; les enfants criaillent, les hommes s'enivrent et hurlent; les femmes, ne sachant comment tuer le temps, s'interpellent d'une croisée à l'autre.

Elénitza, le dimanche, soigne sa toilette. Elle met un corset, une jupe claire, qui descend pudiquement jusqu'aux talons, une blouse voyante — elle a une préférence marquée pour le rouge — un ruban dans les cheveux, parfois une fleur, et elle se promène d'un bout à l'autre de la rue avec une voisine qu'elle tient par le bras. Elles vont, elles viennent durant des heures, et durant des heures elles bavardent, tout en grignotant des pépins de melons, salés puis séchés au four; une passion encore, ces pépins; elle en sème partout et, l'autre nuit, j'en ai découvert entre mes draps.

(1) Char à bancs rustiques.

Si des gars les croisent, ils échangent des plaisanteries, rient et passent.

Aussitôt que le soleil décline à l'horizon, un peu avant l'obscurité, j'entends Kyria Erini appeler :

— Elénitza, ftani, ella. (Cela suffit, viens.)

Et Elénitza accourt s'asseoir sur le pas de la porte, aux côtés de sa mère.

Elles causent et parfois lèvent les yeux du côté de ma fenêtre. Je devine le mouvement avant qu'il ne se précise et j'ai juste le temps de paraître absorbé par ma lecture.

J'ai l'intuition de représenter pour ces deux femmes tout un amusant mystère.

X

Yénikeuy, juillet.

La beauté du Bosphore, de ses collines, de ses maisons, de ses palais, de ses minarets, de ses pieux édifices : un mirage.

Lorsque le ciel est couvert, on réalise cruellement le paysage car alors tout s'assombrit; toute la côte prend un air de grande misère; tout paraît triste, triste; tout met en vous une angoisse infinie et, pour peu que l'on soit d'une nature inquiète, on est envahi de sensations complexes, de désirs troublés et du besoin d'aimer.

Alors les campagnes avoisinantes semblent humides, froides et hostiles. Les bois ne sont plus qu'un assemblage d'arbres pelés et vilains; les cimetières, des pierres capricieusement

réunies pour rappeler la fragilité humaine; les rares palais, aux peintures effritées, de larges bâtisses banales, dépourvues d'originalité; les maisons noires, suspendues sur pilotis, au-dessus de l'eau clapotante, des abris misérables; et, si votre vapeur s'approche très près de la rive, vous remarquez des chambres presque vides, pitoyables...

Où sont les innombrables palais blancs; où sont les coupoles dorées, les yalis charmants, les coins féeriques des bords de ce fleuve, les contrastes émouvants dont parle le poète?

Dès qu'il fait gris, le Bosphore est simplement lugubre et ses paysages sont torturants.

Mais, ô magie, il suffit d'un simple rayon de soleil pour embellir des scènes tout à l'heure moroses et quelconques, pour créer au panorama un décor éblouissant, unique en illusions.

Les deux rives s'animent, pittoresques avec leurs villages presque pareils qui se détachent dans une buée rose ou violette; avec les côteaux subitement éclairés, les quais minuscules et défoncés, les masures éparpillées au milieu

de riches villas; avec les petits tunnels qui, sous les yalis, au ras de la mer, abritent un caïque ou, vides, laissent entrevoir un trou noir que les vagues, au passage des vapeurs, envahissent en grondant.

On remarque davantage les minarets réduits, les mosquées étroites dont les dômes modestes se confondent avec les dômes des hammams. Puis, les cimetières et leurs éternels cyprès ont l'amusante apparence de jardins publics, car des femmes en tcharchafs clairs sont assises, ombrelles ouvertes, sur les pierres funéraires et les enfants courent entre les stèles, qu'ils se figurent être des rochers au milieu d'une forêt. Et c'est le prodigieux soleil d'Orient sur un semblable spectacle qui a trompé les poètes et les romanciers. Ceux-ci ont séjourné en cette contrée alors que le Bosphore étalait sa parure des beaux jours. Et leur regard s'est reposé sur des coins privilégiés, généreusement dotés par la nature d'une végétation luxuriante : sur Béicos, Tchiboukli, Canlidja, Belgrade, les Eaux Douces d'Asie; des oasis d'autant plus admi-

rées et admirables qu'elles sont plus rares.

Mais le Bosphore, pareillement à Constantinople, n'a réellement de charme que dans son ensemble. Ses paysages ne sont admirables que de loin, et cela, encore, à certains jours, à certaines heures, sous une lumière donnée, quand le ciel est bleu et que brille ce soleil aux rayons particuliers qui enlumine les environs des multiples couleurs de l'arc-en-ciel.

Cependant, quel que soit le temps, quelle que soit la saison, l'Orient exerce une influence fascinante; il met tout de suite son emprise sur les rêveurs et les contemplatifs. Et on ne saurait expliquer d'où lui vient sa séduction; l'existence y est en effet insipide, la foule cosmopolite repoussante, et les paysages pris isolément, morceau par morceau, sont très pauvres, par comparaison aux sites les moins réputés d'Europe.

Quoi qu'il en soit, le pays m'attire; l'impression qu'il me produit est troublante; elle rappelle la puissance de certaines femmes peu jolies, et dont pourtant les hommes ne peuvent s'approcher sans être ensorcelés par elles.

J'ai voué à cette contrée une sympathie qui confine à la tendresse; et un coin de ciel bleu entre deux cyprès m'émeut au plus profond de mon être.

Le musulman est bien l'enfant d'un tel pays. On ressent pour sa race, qui a tout mis en son Dieu et que son Dieu abandonne, une immense pitié! Où va-t-elle de la sorte, cette race si ardente aux temps passés? Où vont-elles, ces âmes fières et ne conserveront-elles bientôt plus que la saveur amère de se nourrir de souvenirs?

Aujourd'hui, lorsque je monte à bord du n° 46 (1), le ciel a une teinte de fumée grise et sale; le vent souffle en tourmente de la mer Noire; on dirait une après-midi de fin d'automne. Il fait froid sur le pont, peu importe, j'aime mieux ce froid qui, par instants, me fait claquer des dents, que la chaleur du salon et que la foule de gens qui y fument, toutes vitres closes.

(1) Sur les itinéraires, les bateaux sont indiqués par un numéro.

J'arpente le pont, craignant d'arrêter mon regard sur le sombre tableau qu'offrent les alentours. J'ai peur parce que ce temps, en ébranlant mes nerfs, risque de chavirer mes pensées endolories par le réchauffant soleil d'hier — ces pensées d'européen que je m'habitue à ne plus disséquer, — et de réveiller en moi l'épouvante de vivre seul, sans famille, sans affection! Oh! l'intolérable amertume de cet isolement moral; et combien, en cette solitude avec soi-même, on voudrait être croyant : la créature qui sait prier n'est jamais seule!

Le courant nous force à côtoyer la rive d'Asie. Notre vapeur siffle, siffle désespérément et nous frôlons, rapides, une mahonne, toutes voiles déployées. L'homme qui s'est tendu, couché en un puissant effort, sur le gouvernail de la barcasse, se redresse, une fois l'abordage évité, et tend les poings dans notre direction; il ouvre et ferme ses mâchoires, il crie inutilement, les rafales furieuses emportent ses paroles : des blasphèmes et des imprécations.

Nous doublons Scutari, dont les placettes

plantées d'arbres, où la foule grouille aux beaux jours, sont actuellement désertes. Les platanes battus par la tempête se tordent; et la mer lance des gerbes d'écume argentée sur un semblant de plage. Nous dépassons ensuite Couscoundjouk, Beylerbey, Tchenguelkeuy, et avant d'atteindre Candilli, nous nous engageons au milieu de la rivière et bifurquons lentement à gauche, pour accoster, dix minutes plus tard, à l'échelle de Yénikeuy.

Le débarquement s'effectue dans une poussée sauvage. Chacun veut être le premier à toucher la terre ferme, et les hommes n'ont aucun égard pour les femmes, les enfants, les vieillards.

Je piétine sur la passerelle, qui réunit le bateau au ponton du débarcadère, me laissant aller au flot brutal, lorsqu'une voix harmonieuse, inoubliable, s'exclame :

— Aman! on va m'étouffer.

Je tourne la tête et je remarque deux élégantes personnes, étroitement drapées dans des tcharchafs de soie noire. Est-ce l'une de ces

ombres, dont la voilette en tulle épais me cache les traits, qui a jeté le cri d'appel ou d'effroi?

Je pousse à mon tour, avec rage, et mon intervention est appréciée; j'entends les fantômes derrière moi rire doucement, amusés.

Après avoir franchi la grille, où se démène le préposé aux billets, je m'efface. Une légère inclination m'indique que l'on a apprécié mes efforts; et les gracieuses hanoums s'éloignent pour s'arrêter quelques pas plus loin près d'un riche attelage. Je dépasse la voiture, qui me rejoint et, au passage, l'une des hanoums lève sa voilette pour me dévisager...

Et je continue ma route, plus triste que jamais, car je ne saurais oublier la vision délicieuse qu'un voile, un instant soulevé, m'a permis de contempler.

XI

Yénikeuy, 8 juillet.

Ai-je été imprudent en m'aventurant l'autre jour, par un temps de tempête, sur le pont du Chirket?

Le lendemain matin je me sens si las, j'ai des sensations physiques si pénibles que je reste paresseusement allongé au fond de mon lit. Elénitza, habituée à me trouver debout à l'heure du déjeuner, entre dans ma chambre sans frapper. En me voyant couché, elle passe les cils baissés, les joues avivées d'un brusque carmin, et se retire après avoir déposé le plateau chargé sur la table. Sa surprise est si réelle qu'elle en oublie le traditionnel « Cali méra ».

Un sommeil lourd et fatigant s'empare de

moi. Une main qui me tâte le pouls me réveille. Penchée, Kyria Erini m'examine, cherchant à voir si j'ai de la fièvre. Je souris misérablement. Elle murmure des paroles incompréhensibles et s'en va.

Plus tard je tente un effort et me voilà sur pieds. Mais tout vacille sous mes pas. Je m'installe alors sur le sopha, devant les fenêtres. Elénitza revient timidement; sa mine s'éclaire et, rapidement, elle met de l'ordre en la pièce.

A midi il m'est impossible de manger. La propriétaire, aussitôt prévenue, apparaît de nouveau pour m'obliger à avaler une tisane, quelque chose d'effroyablement amer.

Le vent, dehors, souffle toujours avec violence. Le ciel, cependant, a repris cette coloration bleu cobalt qu'il conserve généralement, en Orient, durant l'été. Par moment un nuage, dont les lignes simulent une feuille bizarre, arrive du nord au galop pour s'envoler derrière la colline comme un énorme oiseau. Le vent chantonne à travers les planches, les portes et les vitres mal closes. Il siffle et gronde même

ce vent de tempête; et ce bruit qui emplit toute la maison de vacarme n'a rien de déplaisant. La route est déserte. Contre le mur de la propriété voisine, deux chats, les poils hérissés, la queue dressée, se font face, crachent et miaulent piteusement. Au fond du parc, deux formes féminines s'avancent. Je les observe sans arrière-pensée, indifféremment. Elles ont des cache-poussière gris et, sur la tête, des voiles de dentelles. Elles se rapprochent, s'abritent sous un platane isolé. Je les vois alors distinctement. Et serais-je déjà si malade? l'émotion m'étouffe. L'une de ces femmes ressemble à l'adorable vision entrevue la veille. C'est bien le profil que je me suis efforcé en vain de retrouver au fond de ma mémoire malade; et ces traits, qu'une ébauche à la plume ne rendra jamais, me produisent un effet saisissant.

Je crains qu'elle ne m'aperçoive; je baisse le store vert, laissant, entre le cadre de la fenêtre et le store un intervalle où je colle un œil avide.

Mon cœur s'agite tel le balancier de la très ancienne pendule que Kyria Erini remonte

pieusement le samedi. Je me reconnais faible, faible; et je m'abîme en un grand désespoir, car aimer, d'un jour à l'autre, aussi éperdument une inconnue et une musulmane, c'est rechercher l'insaisissable.

Et je m'avoue que de toutes choses, en cette minute, la mort seule ne serait pas triste.

Les hanoums reprennent le chemin qui les éloigne, elles se retirent vers de grands arbres mystérieux où elles deviendront invisibles. Je ne réfléchis plus, je frappe le ressort du store qui remonte brusquement et je me penche hors de la croisée afin d'admirer une fois encore la tête charmante.

Un grand vide se troue dans mon cerveau, je chancelle et je tombe en arrière, tout de mon long, sur le plancher.

Elénitza accourt, pousse des cris, appelle :

— Mitéra... Mitéra... (mère... mère...)

Et j'ai été malade, très malade. Durant d'interminables jours j'ai rempli d'effroi mes mal-

heureuses hôtesses. Kyria Erini m'aurait fait transporter à l'hôpital français du Taxim si Ruchdi bey, venu par hasard le lundi matin, ne s'était empressé de requérir un médecin, qui assura à la vieille dame que ma maladie n'offrait rien de contagieux.

Pendant des jours et des nuits j'ai vogué en des pays extraordinaires. Je distinguais les voix dans la chambre, celle des passants dans la rue, sans m'expliquer ce qu'elles disaient. Je parlais continuellement, je m'entendais parler, mais je ne comprenais pas mes propres paroles. A certains instants la fièvre s'apaisait et je recouvrais ma lucidité. Je remarquais alors la contenance sereine du docteur et l'allure effrayée de la villageoise et de sa fille. J'en riais bruyamment, et ce rire augmentait l'effroi des deux femmes.

Une pénétrante odeur d'encens engendrait en moi des pensées d'églises et de choses lugubres, et je m'enfonçais très vite en de nouveaux cauchemars. Un de ces cauchemars m'obsédait. J'étais précipité dans un puits dont

le fond s'éloignait au fur et à mesure que je m'en approchais; je descendais avec une vitesse vertigineuse et tous mes efforts, pour me raccrocher à des parois invisibles, demeuraient vains. Je roulais, le souffle me manquait et je délirais sous l'empire du supplice qui me guettait, le fond atteint; mais ce fond reculait toujours.

Une fois, il faisait obscur lorsque je me réveillai. J'eus aussitôt le sentiment d'une joue fraîche appuyée contre ma joue brûlante, et cette joue fleurait le musc. Je voulus m'assurer par le toucher que je ne rêvais plus; ma main se trouva emprisonnée dans une main étrangère. C'était petite Hélène, terrassée sans doute par la fatigue, qui s'était endormie la tête sur mon oreiller. Mais pourquoi me tenait-elle la main?

J'ai tendu les lèvres; la caresse, quand on souffre, d'un être mignon et tendre c'est si bon!

Mes tempes battent la chamade, c'est de nouveau la fièvre et son cortège de choses ter-

ribles, car tout dans l'imagination surexcitée dépasse la réalité.....

Puis est venue la première convalescence, celle que l'on passe au lit, le dos appuyé à des coussins, les fenêtres ouvertes et l'âme inapaisée. Il suffit d'un gazouillis d'oiseau, d'un chant éloigné, d'un pleur d'enfant, d'un bruit familier, de la moindre circonstance pour vous égayer ou vous mouiller les yeux. Tantôt on a des idées de fuites, de voyages et d'amour, des envies de choses impossibles; tantôt on se sent faible et humble, plein de pitié et de tendresse pour la nature entière; et, quand le jour s'achève, la disparition de la lumière vous tourmente, un malaise vous gagne, la sensibilité s'émeut, on a des visions tristes et douloureuses. Et mon imagination affaiblie erre parmi les songes vagues qui se disputent entre eux; elle se représente celle que j'aime telle que je l'exigerais : tendre et voluptueuse avec de grands yeux sombres et des mains caressantes. Cette femme, cette jeune fille, c'est peut-être celle à laquelle j'ai rêvé dans l'inconscience du

sommeil, la femme qui n'est pas comme les autres femmes, la femme espérée sans espoir!

Elénitza me distrait de mon amour comme un jouet distrait le chagrin d'un enfant. Nous conversons par gestes et elle m'entoure de soins touchants. Si je ris trop fort, elle simule un rapide signe de croix et pose ensuite sa menotte brune sur mon front, persuadée que cette gaieté c'est la fièvre qui recommence.

Ruchdi bey de son côté ne m'abandonne pas. Sa complaisance est infatigable. Elénitza l'amuse comme elle m'amuse, et il applaudit à l'idée de lui offrir une montre avec une chaîne en or. Il demande cependant à être présent lors de l'offrande; il tient à assister à l'étonnement de la petite fille.

Un jour il me dit :

— Vous avez Enisse Pacha pour voisin, l'ancien ambassadeur à Paris, un homme d'énorme valeur qui se refuse malheureusement à joindre notre Comité.

— Enisse Pacha a des enfants?

— Non pas des enfants, mais une seule fille; il eût probablement préféré un fils, car — je vous cite le Coran — « les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci ».

J'avoue avoir aperçu deux jeunes femmes traverser le parc.

— C'étaient probablement la fille dont nous parlons, Nébilé hanoum, et ma sœur, son amie de tous les instants.

Et maintenant je sens que, si je n'obtiens pas de détails, deux idées me tourmenteront : suis-je amoureux de sa sœur ou de l'autre, et l'autre ne serait-elle pas la femme qu'il se propose d'épouser?

J'aventure une demande :

— A propos, quand donc vous marierez-vous?

Il rit :

— N'allons pas si vite; ma fiancée, une inconnue — moquez-vous de moi, européen — habite Trébizonde et le mariage est renvoyé à l'hiver prochain.

Je manque de hardiesse et ne cherche pas à élucider la seconde question.

Je suis étendu sur le divan. Ruchdi bey ne viendra pas aujourd'hui et j'ai promis de retarder jusqu'à sa prochaine visite la remise de la montre. Mais je m'ennuie et je suis avide de la sensation de joie que je donnerai à Elénitza, sur l'affection de laquelle se rejette mon cœur sevré d'amour.

J'appelle :

— Mademoiselle Elénitza!

Elle arrive en courant pour s'arrêter brusquement au milieu de la chambre. Au moyen de multiples signes je l'invite à s'approcher :

A chaque nouveau pas elle répète :

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

Je lui offre la chaîne et la montre ; elle n'ose s'en saisir. J'insiste, elle se décide puis elle plie la taille et cherche à m'embrasser la main. Je me défends, mais je vois poindre des larmes au bord de ses yeux. Alors j'abandonne l'objet du

litige et en même temps je baisse la tête; de la sorte, lorsque la fillette se relève, mes lèvres rencontrent les siennes.

Elle pousse un petit cri de honte, de mécontentement ou de plaisir, et elle se sauve.

L'avouerai-je? Mon acte me surprend; je m'en sens humilié; de plus, j'ai peur d'avoir offensé ma tendre garde-malade, qui — je le conjecture à sa contenance, à maints de ses gestes — nourrit à mon égard un sentiment candide, composé d'étonnement et d'un grain d'amour.

La maman se présente rayonnante; elle débite un long discours, j'en retiens les mots de :

— Calosinisass, Théos, prika... (votre bonté, Dieu, trousseau).

Je lui tends la main, elle y dépose un baiser. Son geste est si drôle que j'en oublie ma petite lâcheté de tout à l'heure...

Au dehors le soleil tombe d'aplomb. De l'école, en contre-bas, des voix d'enfants, perçantes,

ânonnent les lettres de l'alphabet grec; un glas tinte au clocher de l'église lointaine; un marchand de glaces passe :

— Dondourma, caïmakli dondourma...

Je m'endors pour me réveiller en sursaut. Une rumeur et un chant étranges m'attirent à la fenêtre. Les portes des maisons, les balcons, sont encombrés de monde.

Un cortège s'avance. En tête marche un enfant de chœur, pieds nus, vêtu d'un surplis noir à bordures d'argent. Il porte une croix, et cette croix doit peser lourd, lourd comme un péché impardonnable, car il plie les jarrets tous les cinq pas, le front luisant de sueur. Derrière lui se pressent d'autres enfants; l'un est chargé du bénitier et du goupillon; le second, de l'encensoir; ceux qui suivent, de cierges ceinturés de blanc; puis succèdent des prêtres aux longs cheveux, coiffés de chapeaux noirs, ressemblant à des hauts de forme renversés; ils psalmodient en chœur une complainte lugubre. Voici, à présent,une bière toute blanche, portée par quatre croque-morts en tricornes et, dans le cercueil dé-

couvert, l'image saisissante d'une jeune femme en robe de mariée ou de première communiante. Autour des cheveux blonds tremble une couronne de fleurs; le visage est pâle, presque jaune; les joues sont creuses, les pommettes saillantes; les lèvres bleuies ont un rictus sinistre, on dirait un rire. Dans les narines pincées on a glissé des flocons de coton d'un effet sauvage; les mains jointes, dont les doigts sont entre-croisés dans un geste de prière, ont l'air irréelles, en cire.

O l'horrible vision, l'horrible coutume de promener ainsi, comme des masques, ceux qui ne sont plus!

Le cortège s'éloigne, accompagné des parents et des amis. Il y en a qui pleurent, il y en a qui titubent ainsi que des gens ivres, il y en a qui causent, il y en a qui sourient...

Ce spectacle m'a bouleversé. Je lève mon regard vers les arbres. En face, une figure émerge du mur et observe, avec une épouvante égale à la mienne, l'affreux convoi. Cette figure, c'est celle de Nébilé hanoum,

de la beauté que je rêve de conquérir; comment, par quel miracle? Je me refuse à y songer.

Elle m'aperçoit, prend une mine effarouchée et disparaît.

Combien je l'aime! Je pleure doucement de ne savoir le lui dire...

J'entends parler Elénitza; le souvenir du baiser donné m'accable alors, ainsi qu'un sacrilège.

XII

Yénikeuy, juillet.

Les jours se suivent, fuyant terriblement pareils; nous attendons le lendemain, le lendemain arrive dépourvu de ce que nous espérions qu'il nous accorderait.

Mes forces reviennent lentement. J'ai quelquefois désiré faire quelques pas au grand soleil, sur la route, le promenoir d'Elénitza. J'ai dû y renoncer après une première tentative. Dès que je me montrais, les ouvrières du voisinage abandonnaient leurs peinturlurages pour m'examiner. Je suis un objet de curiosité, le « frangos » (européen) qui a failli mourir, le riche dément dépeint par Kyria Erini à l'aide de son imagination orientale, et cette imagination est méridionale en diable.

Si Ruchdi bey ne me rend pas visite, je révasse. D'ordinaire je surveille les allées du parc d'Enisse Pacha.

Je saurais dire le nombre de fois où j'eus l'émotionnant bonheur de l'apercevoir, elle! Je me souviens de ses gestes, du moindre de ses actes. Ainsi un matin, elle s'est assise sur un banc pour broder; je suivais le mouvement de ses doigts qui maniaient l'aiguille et je me sentais un ardent besoin de les lui baiser, follement. L'idée seule d'un pareil délice m'irritait, voluptueuse. Une autre fois elle a apporté avec elle un livre à couverture jaune et s'est mise à lire. Ce jour-là elle a ri à différentes reprises; elle a eu de tels accès d'hilarité qu'à la fin elle en pleurait; une autre fois encore elle s'est promenée longuement, pensive; et sa détresse m'a été pénible. Elle aime peut-être, me disais-je, et je ne puis envisager cette éventualité sans déchirements. Avant-hier, elle était accompagnée d'une jeune fille: j'ai présumé en elle la sœur de mon ami, car elles causaient vivement ensemble et regardaient ensuite dans la direction

de mon ermitage. Je me suis caché comme un indiscret qui admirerait une femme dévêtue et qui serait honteux de son indiscrétion.

Je crains qu'en me voyant elle ne me découvre laid, ridicule, je ne sais plus quoi, et je l'aime passionnément! Son image entre en moi chaque jour davantage pour y crucifier mes pensées. Je l'aime de la façon dont j'adorerais Dieu, si j'étais croyant, aveuglément!

Tout en elle m'attire : sa taille mince et élancée, les traits de son visage rose et troublant. Mais plus troublants que ce visage sont les yeux extraordinaires qui l'éclairent; des yeux larges de gazelle, de cette couleur presque verte que la mer recueille, près des côtes, de l'ombre des arbres penchés sur elle.

Non, vraiment, ma situation morale est intolérable. N'ayant jamais aimé, je me refuse à admettre ma passion privée de récompense. Je ne veux plus de révoltes solitaires où le découragement contre la vie confine à la détresse. Pour gagner le paradis, que mon cœur réclame, je suis disposé à tous les sacrifices. J'abandon-

nerais, s'il le fallait, ma fortune, je renierais ma religion.

La nuit, pendant les longues heures d'insomnie, produites par les fortes doses de quinine, je songe à cette éventualité.

J'ai parlé ailleurs de mon indifférence en matières religieuses, mon éducation ayant été toute laïque. Je ne sais même pas si je suis chrétien. Je crois en un Être Suprême, qui est le Dieu de toutes les religions, parce qu'il ne peut exister qu'une seule Nature, et que cet Être Suprême c'est la Nature elle-même. Je m'oppose à considérer sérieusement les Prophètes. Ils furent des hommes semblables à nous. Leur mérite, à une date où les hommes manquaient de culture, où les intelligences se distinguaient rarement, a été d'utiliser leurs facultés supérieures à moraliser des peuples que l'immoralité, le goût des plaisirs et la méconnaissance de l'hygiène condamnaient à périr. N'auraient-ils pas existé ces Prophètes, que le monde, le vaste monde, continuerait à subsister, car la terre, pareille aux plantes, se renouvel-

lera par elle-même, se recréera perpétuellement et recréera éternellement des créatures humaines de la façon dont cela s'est fait dans les millions de siècles qui ont précédé le nôtre et dont l'histoire nous reste inconnue!

J'ai lu la Bible, j'ai lu le Coran!

Si je croyais, je me retournerais de préférence vers Mahomet. Les musulmans ont réalisé une religion de pardon et de voluptés, et les services de leurs prêtres ne sont pas tarifés. A peine si le Coran s'étend sur l'enfer, et, si cela lui arrive, il ajoute immédiatement : Dieu est miséricordieux!

Mahomet pressentait que l'homme, son semblable, serait faible devant les passions, et son cœur en était gonflé de pitié. Au nom de son Maître il parle d'indulgence, de pardon et d'oubli!...

C'est avec de tels sophismes que je m'évertue à justifier mon apostasie de demain.

Tout à l'heure, le Coran ouvert sur mes genoux, je lisais le verset : « Pieux est celui qui

pour l'amour de Dieu donne de son avoir à ses proches, aux pauvres, aux voyageurs et à ceux qui demandent; qui rachète les captifs; qui observe la prière ; qui fait l'aumône; remplit les engagements qu'il contracte; qui est patient dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence; ceux-ci sont pieux et craignent le Seigneur » quand Ruchdi bey a envahi ma chambre.

— Que lisez-vous de si intéressant? me demande-t-il.

Je lui désigne le livre, il reprend :

— Il est drôle de constater combien la plupart des Européens connaissent mieux que la majorité des musulmans nos lois religieuses. La traduction du Coran, vous ne l'ignorez pas, est interdite par nos prêtres. Les Turcs, ceux du peuple surtout, en récitent des versets sans comprendre, la plupart du temps, la signification des invocations qu'ils adressent au Très-Haut.

J'interromps :

— Leur ferveur en est probablement plus grande.

Il secoue la tête et répond :

— Kim bilir! (Qui le sait!)

Je demande alors :

— Quelles sont les formalités à remplir pour devenir musulman?

Mon ami me regarde, surpris :

— Songeriez-vous à vous joindre à nous?

— Pourquoi pas!

— Nous attendrons donc, pour en reparler, que vous y soyez décidé. Aujourd'hui, je préfère ne pas répondre; d'abord, parce que je vous renseignerais mal; ensuite, au cas où vous parleriez sérieusement, je vous conseillerais de réfléchir. Il est facile d'entrer dans la communion musulmane, il est impossible d'en sortir. Ne vous méprenez pas à mes paroles. Si vos intentions sont sérieuses, je m'en réjouirai, car quel plus bel hommage à notre religion que de voir un esprit instruit venir spontanément à elle parce qu'il a discerné son essence de pureté, de vérité et d'amour?

(Je rougis en écrivant ceci. Ah! mon ami, si vous connaissiez les abîmes de mon cœur, si

vous deviniez mes pensées, quelle misérable impression vous recevriez d'une âme formée comme la mienne!)

Tandis que nous devisons de la sorte, le bruit d'une voiture secoue la rue. D'un mouvement machinal nous nous inclinons ensemble pour regarder. C'est la victoria aux grands chevaux noirs — que je reconnaîtrais partout — qui descend la route. L'intérieur est occupé par deux hanoums. Je devine, sous l'un des tcharchafs, celui de gauche, Nébilé hanoum et je tressaille.

Arrivée sous nos fenêtres, la dame assise à droite relève un coin de sa voilette, exposant une frimousse blonde, souriante et malicieuse. Puis le masque retombe. Ruchdi bey se renfonce dans son fauteuil en s'exclamant :

— Ma sœur, une incorrigible gamine!

XIII

Yénikeuy, août.

A la suite d'un misérable petit accès de fièvre, venu me secouer le matin même où je comptais me rendre à Péra, me voici de nouveau relégué pour une semaine en ma chambre.

Et comme si cette fièvre ne suffisait pas à ma peine, le jardin voisin demeure désert. Ma divinité a vraisemblablement émigré chez des amies et avec elle le soleil s'en est allé; l'entrevoir m'inondait de joie. Maintenant, la pensée qu'elle est loin, en butte probablement à des tentations d'amour, me trouble infiniment. Ma passion ne raisonne pas. Elle se complait en des enfantillages d'imagination romanesques tout comme si elle était partagée.

Elénitza, dont les sentiments devinés me

pèsent, a parfois des gestes niais, haïssables; à d'autres moments ses attitudes me remplissent d'attendrissement.

Lorsqu'elle m'a vu cloîtré derechef, elle en a manifesté de la satisfaction. Elle s'est hypocritement écriée :

— Caïméno! (Pauvre!)

Mais ses fossettes, qui se creusent près des yeux, exprimaient un sourire démentant son exclamation.

Le docteur, appelé au premier frisson, a ordonné deux jours de lit.

Qui n'a connu l'effroi des convalescents devant une rechute possible? On s'imagine que l'on ne guérira plus jamais!

Qui n'a connu la sensiblerie morbide des fins de maladie! La vilaine bête!

Rien ne vous tente alors; les moindres choses vous soulèvent de colère et de désespoir; rien ne vous égaie, mais avec quelle volupté on pleurerait!

Elénitza embellit de jour en jour, comme si en vérité l'amour transfigurait la femme.

Lorsqu'elle remplit son rôle de garde-malade, elle porte un petit tablier blanc entouré de broderies. Ses manches sont relevées très en haut de ses bras potelés et roses. Le col de son corsage est fortement échancré; aussi, chaque fois qu'elle se plie pour arranger mes couvertures ou m'offrir une tisane, j'ai envie de crier :

— Casse-cou, éloignez-vous, ne soyez pas téméraire!

C'est qu'elle embaume le musc et que l'échancrure de sa robe est impudiquement indiscrète : j'aperçois, dans l'intervalle de ses deux seins, une chaînette d'argent.

Il n'est pas besoin de chérir une femme pour désirer l'étreindre; aussi j'ai des vertiges, ma respiration devient plus forte et, de peur de souiller mon grand amour par un geste, je clos les paupières.

Kyria Erini prétend que l'on m'a jeté un sort; pour le conjurer, elle transporte en un coin de ma chambre l'Icone, la veilleuse et les vases de

fleurs naturelles; et, afin de mettre les mauvais esprits plus sûrement en fuite, elle brûle de l'encens.

Je profite de mon emprisonnement pour rédiger ma lettre de démission dont l'envoi me rend tout joyeux. Je serais difficilement parvenu à me créer des amis parmi les gens de l'Administration, surtout si leur caractère est tel que le dépeint Ruchdi bey. Je suppose qu'il a exagéré le tableau par haine atavique; je préfère n'en pas subir l'épreuve et concéder toutes les vertus à mes collègues d'hier.

Les bruits d'en bas traversent les cloisons. J'entends la mère gronder la fille, j'entends la fille fredonner en grec des cantilènes harmonieuses.

Ce soir elle chante une romance sentimentale :

Dis-moi, mon amour, qu'as-tu?
Ta mère t'a-t-elle grondée,
Pour être si chagrinée?
Que tu es, lumière de ma vie, toute en larmes.

La mélodie accompagnant ces paroles ne m'est point inconnue. Elle évoque d'anciens souvenirs, un coin de la France, un site en un village où un vieillard arrivait, d'ordinaire à la tombée du jour, moudre, sur un orgue de Barbarie, un air semblable. Je revois le mendiant s'approcher des groupes rassemblés aux portes, je me revois lui jetant mon obole, une pièce de deux sous qui a un trou au milieu.

Ce chant, en ressuscitant des choses passées, m'affecte. Il m'inonde de regrets, d'une sorte de nostalgie de la terre natale, des paysages journaliers qui se sont ancrés en mon esprit afin que je m'en nourrisse le souvenir, plus tard, quand sonnera pour moi l'heure où chacun n'a plus, pour égayer sa vie, qu'à repasser ses souvenirs....

La voix grêle d'Elénitza, de cette âme de pinson, que seul le présent préoccupe, attriste ou enchante, s'élève de nouveau :

Ris comme tu riais auparavant,
Ne te fais pas de peine amère, mon oiselet,
Car, lorsque je te vois ainsi,
Mon âme se déchire!

XIV

Yénikeuy, fin août.

Pour éprouver mes forces, Ruchdi bey m'a emmené chez son père.

Le bateau *Ziz-zag,* un des rares vapeurs du Chirket touchant alternativement aux échelles de la côte d'Europe et à celles d'Asie, nous a transportés sur la rive asiatique.

Le ciel était d'un bleu décomposé, très pâle, et le vent du nord-est, sans lequel nos étés seraient suffocants, soufflait par larges brises rafraîchissantes. Les arbres, les jardins, le long de la mer, sur les collines, colorés ou brûlés par les rayons ardents de l'astre, s'empourpraient ou se teignaient de jaune. Sur l'eau, agitée de rides ondoyantes, point de ces caïques de coupe élégante que les écrivains aiment à nous repré-

senter fendant le Bosphore de leur six paires de rames. Ces vestiges des anciennes coutumes ont été progressivement remplacés par des barques à voiles, prises à l'Occident, et qui ressemblent, dans l'éloignement, à des mouettes phénoménales. Des cargos remontaient et descendaient lentement le fleuve, dessinant, dans l'onde bleue, des routes blanches et mousseuses.

Le débarcadère de Pacha-Bagtché est le débarcadère connu : petite plateforme; petit kiosque avec deux petites salles d'attente dont l'une, servant à abriter les femmes, possède une lucarne grillagée; petits guichets pareils aux guichets d'un confessionnal, car on n'aperçoit pas l'employé, on entrevoit à peine deux mains qui se démènent pour récolter l'argent et offrir les billets; petite porte sous laquelle on passe un à un, en monôme.

Nous gravissons une large voie montante, bordée de platanes, aboutissant à un carrefour planté d'acacias et de marronniers. Autour d'une fontaine en pierres grises, ornée d'ins-

criptions dorées, des enfants pittoresques et débraillés taquinent des canards qui barbotent au milieu des flaques. Des boutiques noires se succèdent, sentant les latrines. Plus loin, un café, c'est-à-dire une caisse sur laquelle un bonhomme à turban a établi un samovar, un brasero, des verres, des tasses et des narghilés. Installés sur des escabeaux, des musulmans vénérables, en frocs de couleur, aspirent aux longs tuyaux à bouts d'ambre la fumée par fumée, qui fait glouglouter l'eau, alors que des effendis imberbes, accoutrés à l'européenne, jouent au tric-trac. Mais les uns et les autres sont silencieux; on perçoit seulement les exclamations des enfants et les coin-coin des palmipèdes.

Le carrefour abandonné, nous contournons une route qui dégringole en rampe, tourne de ci, tourne de là, bifurque continuellement, pour nous amener brusquement en face d'une longue muraille qui grimpe la colline, en se pliant aux ondulations du terrain, et redescend vers la mer. Par une porte basse, laissée ouverte, nous

pénétrons en un jardin, où les allées se croisent sous une forêt d'arbres touffus. La sente où nous nous engageons aboutit au pied d'un conak de forme carrée, peint de blanc, et à une pelouse avec une échappée de vue sur un ravissant panorama.

Nous traversons un vestibule immense, dallé de marbre; mon ami ouvre une porte et nous voici au milieu d'une chambre sobrement meublée : un bureau, une table ronde, recouverte d'un tapis, de petites tables de Damas, des fauteuils, un large divan, des rideaux blancs aux fenêtres; contre le mur, des tableaux grossièrements peints à l'huile, une bibliothèque. Je m'approche, désireux de connaître les livres préférés de Hamdi Pacha, quand celui-ci se présente.

Il me tend une main largement ouverte avec une bonhomie pleine de dignité.

J'ai, devant moi, un homme de cinquante-cinq ans environ, grand, vigoureux, aux traits prononcés. La barbe est toute blanche; les sourcils, demeurés noirs, saillent drus au-dessus de

deux yeux clairs, verdâtres, qui ont une expression de calme douceur. Ayant fait ses premières études à Louis-le-Grand, il s'exprime facilement en français. Il n'est cependant pas retourné en France depuis 1868, et il m'interroge sur les changements apportés dans Paris comme si Paris était Constantinople. Je m'efforce de satisfaire sa curiosité et je l'entretiens du métropolitain, des automobiles et des courses d'aéroplanes.

Ruchdi bey se mêle à peine à la conversation. Il sourit, approuve d'un mot, conserve un maintien de garçonnet respectueux et sage, et, s'il s'adresse à son père, il l'appelle « effendim ».

Un domestique en « stambouline » (1) noire, bien boutonnée, nous présente des cigarettes, des cafés et des rafraîchissements. Ensuite Hamdi Pacha s'enquiert de mes projets. J'avoue le désir qui me hante de m'établir en Orient; et comme il s'écrie :

— Pas possible!

(1) Redingote à col droit et à une seule rangée de boutons.

Je lui confie vouloir devenir musulman.

Il se lève, va à la croisée, regarde dehors, revient, regarde son fils, me regarde et, planté en face de moi, me questionne, je dirai presque brutalement :

— Pourquoi voulez-vous vous convertir? Est-ce par conviction ou pour imiter ce comte de... que personne n'a jamais vu et qui s'est construit, aux îles des Princes, trois, quatre maisons, closes de murs, dans chacune desquelles il entretient une femme qui se croit son épouse, car elle l'est religieusement pour nous, et qui n'est pour lui qu'une concubine puisqu'il a gardé sa nationalité étrangère? Une conversion de ce genre est une insulte à notre religion et, si j'étais Gouvernement, je n'admettrais la conversion d'un étranger qu'autant que celui-ci adopterait en même temps la sujétion ottomane...

Je l'arrête :

— Excellence, vous êtes sévère, les exceptions ne représentent pas la règle, et le monsieur donné par vous en exemple me semble une

exception. Ma situation est simple. Je n'ai jamais pratiqué la religion de mes pères. Je suis tombé en Orient et la vie m'y a été bienfaisante. J'ai étudié le Coran et admiré la sincérité des adeptes de Mahomet. J'ai besoin de croire et je me figure que, devenu musulman, cela me sera facile.

Hamdi Pacha se rassied :

— Excusez mon intempérance de langage, je vous prie. Je n'étais pas en droit de m'y livrer; je ne suis ni un juge, ni un religieux, et chacun doit suivre la voie qu'il suppose la meilleure. Vous conserverez sans doute votre nationalité et vous vous marierez?

— Je resterai Français, mais si, un jour, je me marie, ce sera avec une unique femme, comme c'est l'usage, je crois du reste, chez les Turcs modernistes.

Un silence. Le pacha ne me quitte pas des yeux, semblant suivre le travail qui se poursuit en moi. Tout à coup il rit doucement, adresse à son fils des paroles en turc et m'invite à parcourir son jardin.....

A l'instant de nous quitter, il prononce en signe d'adieu :

— Que Dieu soit avec vous !

Je conserve de cette visite une impression étrange, celle de ce palais où ne s'entrevoit aucune jupe de femme ; cela donne à l'immense maison l'aspect morne, impersonnel, d'un séminaire.

XV

Yénikeuy, 1er septembre.

Les journées s'écourtent terriblement. A six heures la nuit commence. Rien ne rendra la mélancolie de ces fins de journées. Ce sont les angoissantes ténèbres d'un souterrain, ce serait le silence absolu sans les aboiements et les hurlements des chiens. Dans le firmament, d'un bleu d'encre, de rares étoiles; on y cherche en vain le scintillement des astres que l'on voudrait voir illuminer les ciels d'Orient.

Je songe à abandonner la campagne et à retourner à Péra. Nébilé hanoum, m'a laissé entendre Ruchdi bey, attendra la fin de l'été chez une parente, son père étant parti pour l'Europe en mission secrète. Où? Nul ne le sait. Pour quelles raisons? Chacun l'ignore.

Je me console de ne plus apercevoir ma voisine tant aimée, car je me forge l'illusion que ma conversion n'est qu'une question de semaines et mon mariage également.

Il y a quelques jours, Elénitza s'est approchée de moi, la mine courroucée, les paupières rouges, et m'a dit en grec :

— Vous êtes un méchant homme!

Je lui ai saisi les mains et j'ai tenté de la retenir afin d'obtenir une explication. Elle m'a repoussé, s'est esquivée et, depuis lors, n'a plus reparu. La maman me sert à présent à table et s'occupe de mon ménage. Je lui ai demandé :

— Où est Elénitza?

— Partie, malade, m'a-t-elle répondu.

Sa seconde affirmation est fausse, je le devine. Je n'aimais pas d'amour la gamine, sa fille; à peine si elle me délassait et, cependant, la pensée que je suis cause de son chagrin, m'obsède, et me voilà recherchant en quoi je l'ai mortifiée.

Mon ami Ruchdi, à qui je rapporte la déser-

tion d'Elénitza, se démasque; c'est lui l'impardonnable coupable; à lui je dois l'éloignement de ma naïve garde-malade. Il l'a mise au courant de mon projet de conversion. Pourquoi? Afin de s'amuser de sa colère, affirme-t-il, car il n'ignore pas la haine du chrétien d'Orient à l'endroit du musulman et particulièrement du converti.

Pauvre mignonne Elénitza! Je ne te plains pas. Tu aurais pu m'aimer sérieusement et souffrir! Je trouve plus équitable d'être seul à regretter un jour, peut-être, d'avoir dédaigné l'offrande de tes sentiments.

XVI

Yénikeuy, septembre.

Nous allons de compagnie, Ruchdi et moi, chez un docte Uléma (docteur en théologie) nommé Fehmi effendi. Celui-ci habite à Stamboul, au fond d'une de ces petites rues bizarres et charmantes où les habitations silencieuses se donnent des accolades, au fond d'une de ces ruelles adorables qui, d'ici dix ans, ne subsisteront plus que sous forme de légendes.

La demeure de Fehmi effendi est une maison en bois de la couleur des vieux pins. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de barreaux; celles du premier et du dernier étage, de kafèss. On ne remarque aucun rideau, peut-être parce que les vitres sont ternies et poussiéreuses comme les vitres des bâtisses abandonnées depuis longtemps.

Nous frappons à une porte basse. Le battant s'entre-bâille, et un visage de femme, perdu sous un voile blanc, se présente dans l'ouverture.

Ruchdi bey parlemente. La servante repousse la porte. Nous attendons. Enfin elle revient, et nous parcourons derrière elle une courette où un tilleul penche ses branches au-dessus d'un puits ouvert, aux alentours duquel se prélassent un coq arrogant et des poules gloussantes. Elle porte une chemise de couleur, dont un coin relevé découvre *l'itch donou* (1) de toile blanche et ses pieds nus, qu'elle maintient par une sorte de prodige dans des socques turques (2). Ces socques, qui allongent sa taille, claquent en mesure sur le sol battu de la cour. Elle ne se retourne pas une fois.

Le religieux nous accueille à l'entrée d'une spacieuse pièce. Les murs en sont nus, crépis à la chaux; par terre une natte et, dessus, un

(1) Culotte très large qui a la forme d'un caleçon d'homme.

(2) Semelles en bois, soutenues par des tasseaux également en bois, sur lesquelles on retient les pieds au moyen d'une simple bande de cuir.

mangal en cuivre, des chaises, des minders; l'humble ameublement d'un grand nombre de sélamliks à Stamboul.

Une fois assis, et ainsi que le commande l'urbanité orientale, nous nous saluons à tour de rôle.

Mon ami explique notre visite : nous désirerions qu'il nous enseigne les conditions requises à l'admission dans la confession musulmane.

L'Uléma, de petite taille, d'aspect souffreteux, a une barbe coupée ronde, noir de charbon; un gros nez, des yeux anormaux, car la pupille en est tellement élargie que le blanc de l'iris est invisible. Ses mains, fines, ont la teinte de son visage, une teinte pâle, couleur de très vieille cire.

Autour de lui, sur le sopha, traînent un godet d'encre de Chine, des plumes en bambou, des feuillets blancs et un gros livre à reliure de cuir vert.

A mesure que Ruchdi bey s'explique, la figure triste du religieux s'éclaire d'un sourire extraordinaire, ses joues s'empourprent vers les

pommettes, et il murmure des choses où revient surtout le nom d'Allah.

Il parle à son tour en jouant nerveusement avec les grains brillants de son « tesbih » (chapelet).

— L'Uléma effendi, traduit mon ami, se réjouit de vos intentions; il ne doute pas qu'elles se réaliseront. Quant aux formalités, elles se résument en peu de choses. Vous vous présenterez à la Direction des Cultes et y déclarerez vos desseins. Plus tard vous serez admis à faire devant témoins et, puisque vous êtes étranger, devant un drogman de votre Consulat — dont la présence cependant n'est point indispensable — votre acte d'abjuration. Cet acte consiste à prononcer la formule symbolique contenant la confession de notre foi, après avoir, bien entendu, choisi un ou plusieurs noms.

— Ne dois-je point faire preuve d'une connaissance plus ou moins approfondie des dogmes islamiques, tout au moins des pratiques rituelles?

— Non, non. On n'exige rien; vous vous

initierez plus tard. Il y a pourtant des obligations qui sont imposées à tout croyant. Celles-ci sont au nombre de cinq : la confession de la foi, l'aumône, la prière, le jeûne, le pèlerinage.

— Et la circoncision?

Là-dessus une longue discussion s'élève entre les deux hommes, et j'en recueille que la circoncision, sans être obligatoire, est recommandée.

Malicieusement Ruchdi ajoute :

— Vous savez, par ce temps de massacres, je vous conseille de ne pas reculer devant une opération de si mince importance. Du reste, elle est, chez nous, comme la tonsure de vos prêtres, un signe de reconnaissance.

Je ris, nous rions, l'Uléma effendi rit. A-t-il compris?

La servante survient pour offrir l'inévitable café. Elle a toujours la face couverte, seulement elle s'est débarrassée de ses socques et elle marche déchaussée.

Et nous voilà muets. Il en sera éternellement ainsi en ce pauvre pays où, malgré le Parlement et l'ère constitutionnelle, fleurissent l'intrigue,

l'espionnage, la méfiance et l'ignorance. On doit éviter de hasarder une question par peur de se fourvoyer ou de consterner l'interlocuteur. Si l'on touche à un sujet, il faut simplement l'effleurer, et encore si délicatement! En cela tous les Turcs sont diplomates; ils excellent à arrêter une conversation qu'ils jugent oiseuse ou dangereuse au moyen d'un oui, d'un non, d'un hochement de tête ou du silence.

Et nous voilà muets! En Occident, chez les chrétiens, les visiteurs s'inquiéteraient de la santé de « Madame » et, se fréquentant les uns les autres, deviseraient les uns sur les autres. Ici, c'est défendu. La conversation se trouve arrêtée par deux infranchissables barrières : la prudence, les usages religieux. C'est là, peut-être, le secret de ce mutisme observé chez mes frères de demain et que nous nommons insouciance, fatalisme!

..... Chacun de nous suit les volutes de fumée de sa cigarette. Nous fermons à demi les paupières, imitant les chats qui sommeillent, et nous nous épions, machinalement, mutuellement.

XVII

Péra, fin septembre.

Je me suis éloigné de Yénikeuy sans revoir Elénitza. Je suis parti un matin. Au dernier moment, Kyria Erini s'est présentée sur le seuil de sa porte pour m'offrir ses adieux. Elle avait le visage bouleversé et les yeux pleins de larmes.

Au Consulat où je demande qu'un drogman assiste à la très simple formalité de mon apostasie, les gens auxquels je m'adresse me dévisagent d'un air ahuri. Il me faut insister pour obtenir que l'on s'intéresse à ma requête.

La décision que je suis à la veille de réaliser semble émotionner beaucoup plus les autres que moi-même.

En quittant le Consulat, je pénètre dans un magasin de la grand'rue de Péra. Il y a là des dames chrétiennes et musulmanes. Mais — cela paraîtra invraisemblable — je distingue tout de suite une hanoum dont je n'entrevois que la silhouette. Elle est courbée sur un coupon d'étoffe qu'elle examine. Je m'en approche. Elle se retourne, ouvre, me semble-t-il, de grands yeux étonnés et reprend le « tripotage » de l'étoffe qui froufroute.

Oh ces yeux divins, cette carnation rose, ce regard inoubliable!

Pour être aimé de cette jeune fille, à quoi ne consentirais-je pas! Peu m'intéressent, dès lors, les sourires de pitié, les mines de réprobation et de dégoût de mes tristes semblables, les hommes!

Je rôde autour d'elle, de rayon en rayon. Je marche dans ses pas jusqu'à sa voiture, tel un fou qui suit une idée fixe, oubliant qu'elle ne me connaît point, que je l'aime et qu'elle aime peut-être ailleurs.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ortakeuy, décembre.

Trois jours durant, le vent du sud n'a cessé de souffler. Le ciel rayonnait d'un bleu tendre; la température rappelait les chaudes journées d'été. Brusquement, cette nuit, le vent a tourné au nord-ouest, et ça a été la neige, une neige d'abord si fine qu'on aurait cru de la pluie; puis des flocons légers qui, progressivement, sont devenus plus drus. Et me voici devant un paysage métamorphosé, qui me reporte vers l'Occident et ses impressionnants tableaux d'hiver...

En ces deux derniers mois, mon existence, bourrée d'incidents, a été anormale comme la saison.

J'ai abjuré la religion chrétienne, et cette abjuration s'est faite avec si peu d'apparat que je n'en ai ressenti aucune émotion. En prononçant la phrase rituelle : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète, » je n'éprouvai ni enthousiasme, ni remords. Une seule chose m'incommoda, le fez coiffé depuis le matin et qui me chauffait affreusement le crâne; une seule chose me parut étrange, le nouveau nom sous lequel j'étais destiné à être connu désormais : Cadri Osman.

Dans la semaine qui suivit, je me remis entre les mains d'un chirurgien qui me circoncit. La chose eut lieu en présence d'un imam; il récita des prières et s'en alla, dans la cour de la mosquée toute proche, immoler des moutons à la gloire du Tout-Puissant.

Je n'oubliai pas de distribuer de l'argent aux pauvres du quartier, comme c'est aussi l'usage, lors des grands baptêmes, chez les chrétiens.

Redevenu ingambe, je me présentai chez Hamdi Pacha habitant actuellement un Conak sans style, derrière la mosquée de Sainte-Sophie, non loin du ministère de la Justice. J'y retourne régulièrement à présent et m'assieds souvent à sa table. J'y rencontre des personnages marquants et d'humbles fonctionnaires : beaucoup ne comprennent pas ma langue. Ils m'accueillent cependant avec une simplicité pleine d'affabilité.

Autour de la table on s'entretient de choses superficielles. On discute la combinaison ministérielle du jour et, avec elle, celle des plats qui passent, le mystère des dépenses ménagères, le produit des récoltes; quelques-uns parlent de leurs voyages en province et de la vie administrative, et si, par hasard, le nom du sultan est prononcé, chacun ajoute : « Que Dieu lui accorde une longue vie! » Parfois deux voisins chuchotent entre eux, et personne n'ignore qu'ils discourent sur cette politique qui, aujourd'hui, envahit tout : l'armée, le peuple, le monde religieux.

Un hodja ventru, Hadji Mehmet effendi, rapporte les aventures croustillantes de Nasr'eddin hodja, qu'il interrompt, de temps à autre, pour éructer bruyamment.

Je dois l'achat de la maison que j'occupe à l'obligeance de ce hodja. Les ouvriers se démènent actuellement pour aménager mon nouvel intérieur suivant mes goûts et — si Dieu veut — en prévision de mon mariage.

Hadji Mehmet effendi baragouine quelques mots de français et il s'est offert à m'enseigner le turc. J'ai accepté. Il arrive chez moi trois fois la semaine moyennant une modique rétribution qu'il a fixée lui-même. Quand je me suis débattu une heure durant sur l'alphabet turc, si difficile, et les phrases usuelles, nous nous essayons à converser. J'ai su, de la sorte, qu'il possède deux femmes, l'une très vieille et l'autre très jeune; deux enfants, dont l'aîné a seize ans et suit les cours de l'école militaire de Pancaldi. Hadji Mehmet effendi se connaît d'influents amis au Palais Impérial, il compte donc voir son rejeton atteindre très vite le grade de

lieutenant. C'est, je crois, la seule pensée touchant à l'avenir qui le préoccupe.

Pour lui, et pour la généralité des musulmans, la vie n'a point de frissons extrêmes. Les impressions passent sur lui fugaces, donc jamais cruelles. Il ne possède ni le sens de la joie aiguë, ni celui de la douleur profonde. Il subit la joie et la douleur sans s'y arrêter pour les étudier ou essayer d'en approfondir les raisons. Il est fataliste par atavisme, rien dès lors ne le trouble réellement.

Lorsque je le promenai pour la première fois à travers ma demeure, il admira comme un enfant, avec des « mach allah (1) » répétés, le mobilier et l'agencement des diverses pièces. Dans mon cabinet de travail, les rayons de livres reliés lui furent une source d'étonnements et de questions, sa pensée n'ayant jamais dépassé l'enseignement du Coran...

La leçon terminée, il se déchausse et s'installe, les jambes repliées sous lui, sur le divan.

(1) Exclamation admirative.

Il fume, regarde par la baie vitrée, et reste, de la sorte, de longs instants avant de se décider à rompre notre silence. Aux environs de midi, peu avant l'appel du muezzin, il se lève, me salue, sans me tendre la main, et se retire en souriant.

Il neige et cela fait la nature sévère et morne. Vis-à-vis, Coskoundjouk, Beylerbey et les arbres nombreux, garnissant les collines au-dessus de ces villages, disparaissent derrière les flocons blancs qui tourbillonnent, descendent, vont de côté, remontent, volent de ci, volent de là, ressemblant à des papillons blancs qui butineraient de fleur en fleur. Les vitres de mes fenêtres se ternissent, estompant la vue de mon jardin. Celui-ci, qui descend jusqu'à la mer, n'offre plus que des arbustes dépouillés de leurs feuilles; et ce large terrain inculte, sous la lumière grise, a un air de suprême désolation.

Je me sens l'âme oppressée, torturée par la solitude et l'incertitude. Si, en l'instant ac-

tuel, un orchestre faisait entendre une symphonie triste, je sangloterais avec jouissance.

Je n'ai encore avoué ma passion à personne. Je manque de hardiesse pour me confier à Ruchdi, quoique lui seul puisse m'aider à savoir si mon rêve est réalisable...

Il neige... Le jour s'assombrit et, pour la première fois, je m'interroge : Qu'adviendra-t-il si le mariage que je complote est impossible? J'ai l'effroi du néant; je crains les milieux inconnus! Alors?...

Mais pourquoi songer à une échéance chagrine, pourquoi ne pas considérer mon bonheur comme certain, m'imaginer que, tout à l'heure, une porte s'ouvrira, que l'aimée s'avancera à pas feutrés et qu'alors tout l'affreux passé, tout l'avenir inconnu s'aboliront dans le présent délicieux.

Il neige... La mer couleur d'ardoise est sinistre. Dans les courants, des lames épaisses écument et les crêtes argentées imitent des éclats de rayons de lune qui se joueraient, la nuit, sur les flots.

Des corbeaux nombreux volent en lignes brisées. Ils vont, ces gloutons des pourritures, vers les cimetières, dormir entre les cyprès blanchis, près des morts.

J'ai peur de mourir sans avoir atteint le bonheur!

II

Ortakeuy, quelques jours plus tard.

Ruchdi bey ne connaît pas mon domaine; nous le visitons ensemble.

Il remarque les croisées garnies de moucharabiehs et s'étonne. Après avoir parcouru, au premier étage, deux salons, un boudoir, les chambres à coucher et une salle de bain, agencés avec un luxe et un soin particuliers, il exprime ouvertement sa surprise :

— Par Dieu, on dirait que vous songez au mariage!

Alors, tout doucement, je confesse mon amour, je parle de mes heures tristes et de mes espoirs. Je m'écrie :

— Je ne sais comment agir, comment procéder pour obtenir la main de Nébilé hanoum.

J'ai besoin de vous, aidez-moi, je vous en prie.

Ruchdi me sourit; il est ému, je le devine, car il allume une cigarette, en précipitant son geste comme toutes les fois qu'une question le préoccupe.

— Ça, me répondit-il, c'est une affaire qui, chez nous, se traite par l'entremise des femmes. Si vous m'y autorisez, j'en entretiendrai ma mère et lui demanderai de sonder les intentions des parents. De votre côté, confiez-vous à mon père. C'est un grand ami d'Enisse Pacha et il plaidera votre cause mieux que tout autre.

J'accepte son offre, je le remercie et, tout à coup, il part d'un éclat de rire :

— Vous êtes étonnant! Vous achetez une maison, vous en soignez l'installation avec un art méticuleux, n'y oubliant rien de ce qui charmera une femme, tout en ignorant si la personne avec laquelle vous projetez de vous marier est libre et, si elle est libre, si elle acceptera vos prétentions.

Je le regarde effrayé et je demande :

— Quoi? Vous la soupçonnez d'être fiancée?

— Ne vous alarmez pas. Nébilé hanoum n'est point promise, mais ne vous leurrez point d'espoirs exagérés. Sa famille peut vous accepter pour gendre et la fille ne pas vouloir de vous comme époux. Au temps présent, la musulmane n'est plus telle qu'on se la figure en Europe, une machine docile et passive. Souvent nos jeunes filles refusent de se soumettre aux exigences de leurs parents lorsqu'il s'agit de mariage. J'en ai connu une qui s'est laissée mourir plutôt que d'obéir.....

Ruchdi s'éloigne et le désespoir m'accable.

III

Ortakeuy.

En traversant Galata je rencontre d'anciens collègues. Ils me dévisagent et détournent ensuite ostensiblement la tête. J'éprouve un léger serrement de cœur. Je me le reproche ensuite. On doit savoir s'élever au-dessus des préjugés de la foule, toujours méchante et cruelle.

IV

Ortakeuy, 17 décembre.

La joie m'est plus difficile à supporter que le chagrin, tant la douleur est naturelle à l'homme.

Les événements, dont je craignais la réalisation, se déroulent, se concluent si simplement, si aisément, que je m'effarouche de la facilité avec laquelle le bonheur m'arrive.

Hamdi Pacha a accepté de s'entremettre entre Enisse Pacha et moi. Ses premières démarches ayant réussi, nous sommes allés voir le père de Nébilé hanoum.

Enisse Pacha a soixante ans, l'air réservé et sévère, des yeux au fond desquels rayonne pourtant de la bonté, des cheveux blancs, et

une barbe grise dans les touffes de laquelle il passe, de temps à autre, un doigt nerveux.

Il aborde tout de suite le sujet qui m'amène :

— En principe je reçois votre demande, mais, sachez-le, je n'accorderai mon consentement qu'à une condition : vous vous engagerez à ne jamais quitter définitivement la Turquie.

Je souscris de grand cœur à cette condition. Je m'offre à dresser un engagement écrit et je propose d'en faire une des clauses du contrat de mariage. Le Pacha refuse. Ma parole, donnée en présence d'un témoin, lui paraît suffisante. Brusquement il me demande :

— Comment avez-vous songé à choisir ma fille pour femme?

Alors je raconte ce que j'ai déjà raconté à Ruchdi bey. Je narre, sans y rien cacher, l'histoire de ma rencontre sur le ponton de Yénikeuy, mon séjour à la campagne et comment l'amour entra en moi.

Mes auditeurs échangent des coups d'œil;

c'est, qui sait, un peu de leur jeunesse que mon histoire fait repasser devant leurs yeux.

Ma confidence terminée, Hamdi Pacha m'entreprend :

— Vous êtes donc devenu musulman dans le but de contracter ce mariage?

— Certes non; cependant, je ne vous le dissimulerai pas, cet amour a hâté l'heure de ma conversion.

Enisse Pacha approuve et prononce :

— Dieu est grand, ses voies sont impénétrables et glorieux demeure son Prophète.

Nous bavardons ensuite de cent choses n'ayant aucun rapport à ma visite.....

Nous repoussons nos chaises et, aussitôt, j'entends, derrière la porte qui tremble, des chuchotements puis des rires étouffés et, une fois la porte ouverte, le tapage assourdi d'une course : un claquement de talons, un bruissement de jupes.

En regagnant, à la suite de Hamdi Pacha, la voiture stationnée contre le trottoir, je dirige mes regards vers les fenêtres et j'entrevois,

sous un treillage à demi levé, un divin visage déjà vu, inoubliable, qui sourit.

J'ai confié mon portrait à Ruchdi, et celui-ci l'a porté à sa mère pour le transmettre à la famille de Nébilé hanoum. Cet envoi constitue ma demande en mariage. Si la jeune fille la reçoit favorablement, jeudi prochain, 29 décembre, je recevrai la visite de son père, sinon...

V

Ortakeuy, 25 décembre.
(Jour de Noël chez les chrétiens.)

Il ne neige plus; il bruine et il fait sale. Je ne sors pas et je n'attends personne.

Noël... Là-bas, très loin, dans les cités chrétiennes, les carillons sonnent. Les gens s'en vont endimanchés, les uns à l'église, pour y glorifier une superstition; les autres chez des parents, pour manger copieusement, rire et jouir de la vie; et les uns et les autres oublient, ce jour-là, leurs soucis. Les enfants sont gais, les grands et les vieillards s'amusent de cette gaieté.

Pour moi, la fête de Noël n'a jamais été une journée joyeuse. Gamin, je la passais entre les murs du collège, sans cadeaux, ni tendresses; jeune homme, je m'asseyais seul en face d'un

menu que, pour la circonstance, mon hôtesse enrichissait d'une crême ou d'une friandise auxquelles je faisais généralement mauvaise figure!

Pourtant, à l'époque, je m'affirmais : c'est aujourd'hui fête, et le mot me semblait heureux et la vie, malgré tout, me semblait bonne.

Noël!... Douce légende aimée des chrétiens, touchant récit qui encourage les enfants à rêver dans leur petit lit blanc, je pense à toi sans remords, ainsi que l'on pense à un attendrissant conte d'Andersen.....

De puissants cargos, qui, avec leurs ponts déserts, ont l'air de ces bateaux tragiques, accostant dans les ports lointains, l'équipage disparu, ravagé en cours de voyage par une horrible épidémie, glissent sur le Bosphore; et je perçois l'hélice secouer bruyamment l'onde, comme un moulin l'eau d'une paisible rivière.

Quels genres d'hommes, quelles mentalités, quelles souffrances, quelles joies, quels mystères, dissimulent et emportent ces navires?... Qui le saura jamais, qui tracera l'histoire de ces

humbles douleurs et de ces joies bruyantes, si loin de nous?...

Un coup de sifflet rauque et prolongé fend l'espace, pareil à une clameur d'abandonné... Les vaisseaux s'éloignent, l'un suivant l'autre, comme des songes!

VI

Ortakeuy, 29 décembre.

Je me lève à l'aube. Je suis agité par les impatiences des gamins et des gamines un premier de l'an.

Hadji Mehmet effendi, apparaissant à son heure habituelle, remarque mon exaltation et m'en plaisante :

— Vous êtes un enfant, dit-il; à quoi sert de vous troubler de la sorte; la volonté de Dieu est écrite, patientez et soumettez-vous.

Me voyant hocher la tête, il reprend :

— Les femmes ne méritent guère, croyez-moi, que l'on s'émeuve pour elles. Je suis le prétendu maître de deux épouses, il m'est donc permis de parler du sexe en connaissance de cause. L'homme est quelquefois ivrogne, rare-

ment brutal, parfois joueur et paresseux, mais la femme, la femme de tous les mondes et de toutes les religions, on n'établira jamais ce qu'elle vaut et ce qu'elle coûte!

La généralité des femmes, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, ont autant de défauts, que ma barbe a de poils. Les femmes sont les bourreaux naturels de l'homme, et Mahomet — que son saint nom soit glorifié! — le comprit si bien qu'il s'en accorda neuf, afin que, se querellant entre elles, elles le laissassent en repos. Les femmes, même intelligentes, sont astucieuses et têtues; elles adorent opprimer et, leur perception des choses étant étroite, leur tyrannie est effroyable; leur dévouement n'est qu'une des formes de l'égoïsme. Parmi elles, quelques-unes subissent des crises de sentiment, capables de les changer en héroïnes, mais, d'ordinaire, elles sont, après le mariage, très terre à terre. Dieu en a ainsi décidé.

— Sachant tout ceci, pourquoi vous êtes-vous marié deux fois?

— Pour la raison qui engagea notre Pro-

phète à établir la polygamie; seulement, voilà, c'est comme certaines médecines qui aggravent le mal, deux femmes s'accordent entre elles et le mari écoppe double.

Je ris.

— Riez, riez, fait-il, l'avenir me vengera peut-être!

..... Hadji Mehmet effendi consent à partager mon repas. Il tient cependant à se rendre auparavant à la mosquée voisine; c'est en réalité l'heure du deuxième namaz (1). Je l'accompagne.

Au seuil de la mosquée, derrière un des battants de la porte, nous abandonnons nos galoches en élastique.

Sur le sol de la vaste salle, des officiers charmarrés, des hamals pieds nus, des effendis en paletots, des misérables en guenilles, sont agenouillés, ou assis sur leurs talons, en un coudoiement égalitaire.

En présence de Dieu, chacun, semblable à

(1) Prière.

son prochain, perd son rang social, car le Tout-Puissant aime la simplicité des gestes. Plus qu'aucune autre, la religion islamique dédaigne la richesse; et l'iman, qui prie du haut de sa chaire, n'attache aucune valeur à la situation de ses ouailles.

Je me penche en des gestes rituels. Ainsi que le « bekdji » du cimetière, ainsi que les hommes qui m'entourent, je simule le baisement de la terre; ensuite, je me redresse et, plaçant la paume de mes mains sur les genoux, je m'incline et je prie...

A mes lèvres monte un balbutiement que je me figurais ignorer : « Notre père qui êtes aux cieux... »

O la douceur mystique de cette invocation, sous cette coupole où, du plus orgueilleux au plus modeste, on sent que les fidèles implorent de toute leur âme l'être invisible qu'un affamé d'idéal a inventé et créé, on ne sait quand!

« Ce n'est point un crime de demander des faveurs à votre Seigneur. » « Implorez le pardon de Dieu, car il est indulgent et miséricordieux »

dit Mahomet; et je redis : « Notre père qui êtes aux cieux... » comme l'enfant qui, étonné de savoir s'exprimer, recommence à satiété son premier balbutiement...

« Notre père qui êtes aux cieux... ». Dieu acceptera sûrement la juvénile prière à l'égal d'un de ces versets du Coran que m'a enseignés ma nouvelle religion : Dieu est miséricordieux à ceux qui s'appuient sur sa magnanimité.

Après-midi. — Deux heures et demie, trois heures sonnent. Hadji Mehmet effendi s'en va; les journées s'écourtent en ce mois de décembre et la route qu'il a à parcourir est longue, car il habite entre Tophané et Ayas Pacha et il tient à rentrer avant la nuit. J'en induis que ses épouses le bousculent quand il tarde et j'offre de le faire reconduire en voiture. Il refuse, ayant, assure-t-il, un ami à voir sur son chemin. Il accepte, par contre, une boîte de bonbons : les femmes sont gourmandes.

Trois heures et demie... Quatre heures...

L'angoisse de l'attente me dévore. J'allume une cigarette, puis une autre, puis d'autres encore. La pièce se remplit de fumée; j'ouvre la croisée, une bouffée froide s'engouffre. Je grelotte. Dehors, les ténèbres; on ne distingue rien, rien! Nul bruit; c'est comme toujours l'énorme silence funèbre, infiniment triste!

Je me promets de patienter vingt minutes; ensuite je m'en irai dîner à Péra; peut-être y rencontrerai-je Ruchdi. Ce soir, je ne saurais supporter la solitude.

Tout à l'heure les aiguilles de la pendule paraissaient s'être immobilisées; maintenant où je nombre les secondes, elles tournent vite, vite. C'est intolérable. Je compte... quinze... dix-huit... dix-neuf... La porte s'ouvre. Je fais « Ah » et je me précipite au-devant d'Enisse Pacha. Mes mains tremblent. Il remarque mon émotion et il se hâte de me tendre la bienheureuse réponse : ma photographie. Il me donne ensuite l'accolade et me nomme « son fils ».

Le domestique entrant à ce moment pour allumer les lampes, Enisse Pacha se tait. Dès

que nous nous retrouvons seuls, il me dit avec une gravité solennelle :

— Si le prétendant à la main de ma fille appartenait à notre race, si nos coutumes et notre genre de vie ne lui étaient pas inconnus, je n'ajouterais rien à ce titre de fils que je viens de vous donner. Mais vous ignorez tout de nos mœurs. Je vous dois donc quelques éclaircissements. Je n'étais rien, aujourd'hui je suis riche. Cependant notre existence familiale est restée simple, presque patriarcale. Ma fille a grandi dans ce milieu et, quoiqu'elle ait reçu l'instruction que recevrait une jeune fille européenne du meilleur monde, elle n'a cessé de considérer nos usages naturels et agréables et n'a jamais manifesté des velléités d'émancipation. Elle a entendu affirmer, depuis sa plus tendre enfance, que la femme a été crée en vue du foyer, uniquement — les amusements de la rue étant interdits aux honnêtes femmes —; que sa beauté et ses vertus sont destinées à enrichir le gynécée et qu'elle a pour obligation de déployer ses charmes afin de retenir à ses côtés l'époux qui la choi-

sira et non pas pour exciter les hommes et rechercher des adorateurs étrangers.

Ma fille sait tout cela, et les exemples autour d'elle lui ont conservé une âme naïve de petite fille. Ne craignez-vous donc pas, en l'épousant, de vous réserver des désillusions? Nébilé, je vous le répète, ne ressemble pas aux demoiselles chrétiennes. Songez combien profonds seraient mes remords, si, vos illusions parties, vous la rendiez malheureuse et la faisiez pleurer!

Je veux protester, il m'en empêche et ajoute :

— Vous êtes jeune et vous venez d'un pays où l'homme accorde à la femme une liberté excessive, si excessive même que, demain, cette femme, oubliant la nature de ses devoirs, se retournera contre le mâle, mettra tout en œuvre pour usurper ses fonctions et son autorité. Vous ne sauriez dès lors concevoir combien est judicieuse notre façon de traiter la femme; combien nous sommes sages en éloignant d'elle les tentations, en la maintenant dans son rôle effacé de compagne et de ménagère. Descendant d'une nation qui se vante de

masculiniser le sexe faible, vous tâcherez, peut-être, d'européaniser les mœurs de votre épouse en lui octroyant, par exemple, des latitudes que nous réprouvons. Si telle chose s'accomplissait, il me serait défendu d'intervenir, mais — je m'en voudrais de le dissimuler — j'en ressentirais une énorme peine...

Je m'efforce de tranquilliser Enisse Pacha. Je lui dévoile l'histoire navrante de ma navrante enfance, de mon adolescence isolée, de mes journées solitaires. En choisissant une musulmane, c'est effectivement la simplicité de mœurs que je recherche chez la jeune fille, destinée à parcourir sous mon égide le chemin souvent mélancolique de la vie.

Je conclus :

— Je suis de tempérament jaloux, pourquoi voudriez-vous que je préconise les usages en faveur chez les chrétiennes? Je cacherai le trésor que vous me confierez à tous les yeux!

— N'exagérez pas, s'exclame Enisse Pacha, une jalousie outrée est aussi néfaste à l'amour que de la tiédeur.

VII

Ortakeuy, janvier 1912.

..... Je réfléchis à mon bonheur tout proche. Je me persuade qu'il me suffira de serrer ma bien-aimée contre moi, là, tout contre ma poitrine; d'abandonner ma tête sur son épaule et de sentir les battements de son cœur suivre les battements du mien pour jouir de toutes les béatitudes. Je ne ressens pas — c'est étrange — de désirs voluptueux. Je ne songe point aux lignes pures d'un corps de jeune fille, ni aux caresses qu'apprennent à donner les doigts d'une amante. Ma passion est dépourvue de pensées malsaines. J'adore follement un minois dont les larges yeux m'ont charmé, et je ne considère que la profonde douceur qu'auront, pour moi, près d'elle, les jours qui s'écouleront...

VIII

Ortakeuy, le surlendemain.

Ces temps derniers j'entretenais souvent Ruchdi de mon prochain mariage pour me répandre en doléances sur l'impossibilité de rencontrer une seule fois, seul à seul, celle qui sera ma femme. Je me voyais mal pour la première fois le soir de notre union en face l'un de l'autre, nous dévisageant curieusement comme des inconnus qui se croiseraient, par hasard, au bord d'une route. Une pareille scène m'apparaissait odieuse. Une situation de ce genre, disais-je, semble naturelle à un Turc, elle me semble à moi inhumaine, indélicate, blessante et si terriblement froide!

Lorsque j'étalais ainsi mes sentiments, Ruchdi secouait la tête, mais n'émettait aucune opi-

nion. Je lui gardais rancune de cette réserve. Combien j'avais tort!

Ce matin il arrive en coup de vent :

— Je m'invite à déjeuner, s'écrie-t-il, et, aussitôt le café bu, nous filons ensemble à Kiat-Hané. (Eaux Douces d'Europe.)

Je rétorque :

— Pour le déjeuner, parfait; quant à la promenade, je la refuse, ami. Qu'irons-nous chercher aux Eaux Douces? Il fait glacial par ce vent du nord et sous ce ciel couleur de suie qui charrie, ce dont j'ai la plus grande peur, de la mélancolie. Restons ici, en la tiédeur égayante de cette pièce, nous y bavarderons.

— Non pas. J'insiste pour la promenade. Je vous confierai en chemin les raisons de celle-ci, et ces raisons vous captiveront, croyez-moi.

... Mon cocher, Moustapha, a perdu, sur son siège, son air habituel d'homme satisfait. La bise est coupante. Il a relevé le col en fourrure de sa houppelande et ne bronche pas quand

Eumer, le gardien albanais, s'élance pour nous ouvrir la portière.

Notre voiture roule...

Oh, la lamentable désolation du décor, sous la lumière pâle d'un ciel voilé, pareille à la tombée du jour.

La voie est tantôt étroite, garnie de ténébreuses boutiques qu'on croirait abandonnées avec leurs portes closes et les carreaux poussiéreux de leurs devantures; tantôt large, bordée de platanes, de vieilles et muettes maisons turques. Quelques indigènes, emmaillotés jusqu'aux oreilles, les mains perdues entre les plis de larges ceintures, fuient l'âpre brise qui balaie la cité; un enfant tzigane, loqueteux, une hotte brimbalante au dos, galope en claquant des dents, qui sait vers quel gîte de misère et de tragédie.

Les affreux tramways jaunes se meuvent lentement; les chevaux maigres se penchent en avant, en un mouvement de bêtes qui broutent, tellement lourds leur sont les véhicules, tellement énormes se font leurs efforts; et, vues

ainsi, ces bêtes me remettent en mémoire des dessins de Callot, où des haridelles fantastiques remplissaient mon cerveau d'enfant de visions macabres.

Soudain, près de moi, Ruchdi s'exclame :

— Ne désirez-vous point savoir pourquoi je vous entraîne loin de vos paisibles pénates?

— Si fait, je ne vous pardonnerai du reste le pénible tableau de cette promenade que si vos raisons pour me l'imposer sont sérieuses et, ces raisons sérieuses, ma foi, je ne les vois point!

— Ah! vous me jugez léger, je suis tenté de vous punir de cette méchante opinion en ordonnant au cocher de retourner d'où nous venons; je serai cependant bon prince, je n'en ferai rien; seulement, je diffère ma confidence.

Nous avons, entre temps, dépassé Chichli, et les chevaux, irrités par le froid, trottent bon train le long de la route de Kiat-Hané, qui dévale en lacets rapides entre des collines incultes, sans arbres, dévastées, d'où la ville est invisible. Nous atteignons la plaine, tour-

nons à gauche et, lorsque nous approchons du Kiosque Impérial, Ruchdi signale au cocher de s'arrêter.

— Suivez-moi, me dit-il, et j'obéis, subitement curieux.

Un frêle pont de bois relie les deux rives de la rivière. Nous nous y engageons. Je découvre alors, s'avançant au-devant de nous, deux hanoums presque pareilles, aussi minces, aussi hautes l'une que l'autre, en tcharchafs de soie noire.

— Voici ma sœur, s'écrie mon ami.

— Et la seconde? Qui est-elle?

Il ne la nomme pas; je devine pourtant, et mon cœur palpite jusqu'à la souffrance.

Elles s'avancent, la voilette baissée, pareilles à des pénitentes, et quand nous nous rapprochons, deux voix musicales nous souhaitent la bienvenue.

De ces deux fantômes laquelle est Nébilé?

Un rire derrière un voile, un mouvement de Ruchdi au-devant de la rieuse me renseignent. Jamais Ruchdi n'oserait plaisanter avec une

femme qui ne ferait pas partie de sa famille. Et puis il crie :

— Fitnet, aman, soyez sérieuse!

Une main menue s'offre à moi; je la presse et, dédaigneux de la rigueur orientale, ignorant les cochers tout près de nous, j'y dépose un long baiser. La mignonne main s'abandonne entre la mienne...

Oh! Nébilé, Nébilé, je vous aimerai jusqu'à mon heure dernière, je passerai à vos côtés, probablement, des moments de bonheur exquis, mais jamais plus je ne ressentirai la sensation d'angoisse délicieuse qui m'étreignit au premier contact de vos doigts.

— Haut les masques, proclame Fitnet hanoum en rejetant son voile en arrière.

Nébilé l'imite. Elle se découvre lentement, comme si elle jouissait de l'enchantement où me plongera la contemplation de son ravissant visage. Je souffre presque de ne point me trouver seul à la voir et à l'admirer. J'éprouve l'envie brutale de la saisir, de l'enlever et de lui crier :

« Cachez ces traits, ô enfant qui m'affolez; cachez-les, ils sont pour mes seuls regards, car j'en suis déjà jaloux. »

Nous cheminons dans la direction de la prairie où un pâtre albanais, enveloppé dans une peau de brebis, promène des moutons crottés.

Ruchdi et sa sœur nous précèdent. J'accompagne Nébilé le long de la rivière, sur laquelle surnagent les dernières feuilles mortes qui s'évadent très vite, avec le courant.

Tout d'abord je ne trouve rien à lui dire. Je crains de détruire mon extase en prononçant une parole qui ne serait pas une parole d'amour. Et puis elle me regarde avec comme un effarement de se trouver tout près de moi, un homme. Ses yeux énigmatiques m'émeuvent et je ne sais le lui exprimer. Enfin je balbutie. Je confesse rêver depuis longtemps, longtemps, à l'ineffable bonheur d'une semblable rencontre.

Elle se baisse, ramasse la tige d'une fleurette et, timide, parle d'autres choses :

— L'exquise journée, n'est-ce pas? J'aime ce ciel maussade, cette solitude, ces feuilles jaunes

farandolant autour de nous, promenées par la brise, de ci, de là, tels nos rêves par le destin.

— Oui, la journée est exquise, mais répondez-moi : désiriez-vous notre rencontre?

Elle réplique hésitante :

— Oui, je voulais vous mieux connaître car... je vous connais déjà, très peu et de loin...

Si elle était chrétienne, je passerais mon bras sous le sien et j'aurais un avant-goût de la possession; je me courberais près de son oreille rose et je murmurerais de ces tendres aveux qui sont, aux amants, plus doux que de la volupté. Avec Nébilé je crains de passer pour un vilain. J'ose cependant lui confier :

— Je vous aime ardemment, et mon cœur serait satisfait si, en retour, vous consentiez à avoir pitié de mon amour et promettiez d'essayer de m'aimer, un jour!

Elle me regarde, et ce regard m'apprend que mes paroles l'ont touchée.

Dieu, qu'elle est jolie et combien je l'aime!

Nous passons à présent sous l'ombre d'arbres géants, tendant leurs énormes et maigres

branches, en des gestes d'invocations surnaturels, vers les cieux tourmentés.

Je parle de nouveau :

— Vous me connaissiez avant de venir ici, disiez-vous tout à l'heure, pourtant vous ne m'avez jamais vu.

— Oh! si.

Alors je veux tout savoir. Et j'écoute, troublé par les inflexions de sa voix, les courtes phrases qu'elle débite sur un ton de confidence.

— Lorsque vous étiez malade, dans la vilaine maison de Yénikeuy, Ruchdi bey parlait de vous à Fitnet et Fitnet me divulguait, à son tour, ce que lui racontait son frère. Nous suivions avec inquiétude les phases de votre maladie. Puis Ruchdi bey a rapporté que vous songiez à devenir musulman, ensuite que vous aimiez une femme de notre religion...

Elle se tait. Je supplie en vain, rien ne la décide à se livrer davantage.

Le jour se meurt; il faut songer à nous séparer.

Avant de regagner le coin de la vallée où

attendent les voitures, Nébilé hanoum baisse sa voilette. Les nerfs vibrants je murmure :

— Permettez-moi, je vous en prie, d'admirer encore une fois vos traits et de prolonger mon rêve durant une minute, qui sera pour moi une éternité.

Elle soulève la mousseline de ce masque qui la défigure et, les lèvres entr'ouvertes, ses yeux me caressent...

Oh! le tumulte de mon âme! Oh, la chérir si vivement et devoir m'éloigner, redevenir des étrangers pour des jours et des jours encore!

Au retour, je laisse Ruchdi bavarder sur la chose drôle dont nous nous sommes rendus coupables. Je ne lui apprends pas ma tristesse, il la comprendrait difficilement, car, malgré la sympathie de nos cœurs, nos mentalités ne sauraient s'allier. Nous sommes loin, loin, l'un de l'autre.

Me revoici seul... Souffle, vent des tempêtes, berce ma mélancolie, endors mes désirs. Souffle

et passe près de ma demeure comme tu passeras sur ton parcours auprès d'autres demeures qui abriteront de la joie, des peines et de la douleur!

Ce soir, tu ne m'émeus pas, ô vent gémisseur et inanimé, effroi des tout petits, dans la nuit noire!

IX

Ortakeuy, février.

La première fois que je me trouvai en face de Dilara hanoum, — la femme d'Enisse Pacha, — je fus saisi par sa ressemblance avec sa fille.

Dilara hanoum était assise au fond du salon, entre deux fenêtres; mais les kaféss et des rideaux épais tamisaient la lumière terne du dehors, la rejetant dans une pénombre qui adoucissait le contour de ses traits; aussi, au premier regard, son visage ressortait très jeune. Lorsque l'œil s'habituait à l'obscurité de la pièce, on discernait les rides commençantes aux coins des yeux, des lèvres et sur le front, partiellement caché par le voile de mousseline jeté sur les cheveux.

Elle portait une robe grise, garnie, près du cou, de dentelles claires.

Elle me reçut avec un bon sourire et des paroles de bienvenue, au son desquelles je tressaillis : c'était, à s'y méprendre, le timbre harmonieux de la voix de Nébilé.

Nous causâmes. Elle interrompait fréquemment ses phrases pour se tourner vers son mari et demander :

— N'en est-il point ainsi, qu'en pensez-vous, effendim?

Quoique Dilara hanoum n'ait jamais quitté l'Orient, elle parle assez correctement le français avec un léger accent exotique auquel l'oreille s'habitue très vite et se plait. Elle saute d'un sujet à un autre dès que la question a reçu, juge-t-elle, une réponse satisfaisante.

Elle me questionna sur mes parents et s'apitoya, à propos de leur mort, en des termes si simples mais si humains que j'en fus mal à mon aise et ressentis une espèce de remords de ne pas les avoir pleurés. Elle réclama ensuite une description de la demeure future de sa fille

et s'offrit à me procurer, au moment nécessaire, de la domesticité féminine.

J'appris ainsi que Nébilé serait suivie de deux halaïks, grandies dans la maison de son père, qu'elle a manifesté la volonté de prendre avec elle. Je fis même connaissance avec une de ces servantes, si l'on peut appeler faire connaissance voir une gamine brune, en jupe et veste roses, se présenter, à deux reprises devant vous, avec des rafraîchissements.

— Celle-ci se nomme Bulbul (rossignol), m'annonça Dilara hanoum.

Ma future belle-mère émit sur la vie des femmes en Europe, ces femmes qu'elle qualifie de dévergondées, des idées si absurdes que je crus de mon devoir de rompre une lance en faveur de mes sœurs de France.

J'eus du mal à lui démontrer que les mères et les filles de ma patrie ont des pudeurs et des préjugés tout comme la musulmane; qu'elles ne sont point, la majeure partie du moins, coupables des légèretés qui rendent attrayantes la plupart des héroïnes des romans à la mode.

— Il serait injuste, lui dis-je, de juger la Française d'après les « expatriées » rencontrées à Péra; ces dernières recherchent l'attention, j'en conviens; excusez-les pourtant : les adulations, dont on les entoure, les égarent, en font des poupées aux allures indépendantes et compromettantes. Ces expatriées vivaient en leur province au milieu d'un cercle restreint, ignorées généralement du grand nombre. Ici, chacun s'incline en leur présence; elles se figurent aussitôt symboliser l'élégance parisienne, la richesse, le savoir-vivre, le grand monde, alors qu'elles ne sont que des échappées de quelque médiocre sous-préfecture.

Ces belles madames, persuadées qu'elles sont irrésistibles, se croient tout permis. Ceci ne les empêchera pas d'être de délicieuses épouses, d'excellentes mères de famille. Une fois de retour en France, elles reprendront l'ancien train-train, souvent effacé. Leur folie passagère ne serait point blâmable, si elle ne donnait à l'étranger une fausse image de la véritable Française!

— Bravo! me cria Enisse Pacha, vous seriez un parfait avocat. Malheureusement vous convaincrez difficilement ma femme; elle se refuse à oublier le groupe photographique d'une représentation de tableaux vivants où se pavanaient, en larges décolletés, les plus jolies femmes des ambassades.

X

Ortakeuy, fin février.

Et des semaines interminablement longues s'écoulent...

La saison se gâte tout à fait. Ce sont des bourrasques, des averses, de la neige. Si le soleil perce entre des nuages, il est sans éclat; au lieu d'égayer la nature, il l'endeuille davantage, et les horizons sont douloureux à voir. Dans les rues c'est de la boue immonde, et les maisons, les mosquées, les au-delà lointains, le panorama entier du vieil Orient, s'harmonisant aux tons sombres du ciel noir, impressionne par son apparence d'indicible misère.

Cette déchéance des choses m'affecte singulièrement à l'heure où la lumière agonisante me retrouve dans l'abandonnement d'un logis

vide. J'ai alors, à la pensée des lendemains inconnus, de vagues nostalgies, qui me reportent vers ma lointaine contrée et raniment en mon cerveau les voix muettes du passé.

Je flâne par l'immense maison, m'arrêtant dans les couloirs, ne m'intéressant à rien, ne me complaisant qu'en des songeries qui errent délicieusement vers l'imprévu de ma passion.

Dans le courant des jours je visite les bijouteries de la grand'rue de Péra, celles du bazar de Stamboul. Chez les uns comme chez les autres j'achète des perles fines, des turquoises, des émeraudes. Je veux me persuader qu'en les recevant Nébilé poussera des cris d'admiration et, de sa voix inoubliable, s'exclamera :

— Aman, né guzel! (Dieu, combien joli!)

En amoureux, qui ignore le raisonnement, j'imagine forcer avec ces brillants cadeaux les sentiments de la bien-aimée et aider sa marche encore hésitante à travers l'allée embaumée au bout de laquelle l'attend l'initiation à l'amour.

Et maintenant que je touche au port — car demain ma silencieuse demeure sera peuplée,

mon abandon finira et je pourrai espérer apaiser la soif de tendresse qui me ronge, dans mon âme et dans ma chair, depuis si longtemps! — maintenant, la pénible cérémonie du « nikiah », qui serait celle du mariage effectif sans l'usage exigeant une seconde cérémonie pour consacrer la première, ressurgit devant mes yeux.

Cela se passa au sein de la maison d'Enisse Pacha, située au centre d'une rue défendue aux voitures, où s'enchevêtrent des constructions déjetées, où s'espacent de rares passants, des silhouettes voilées, qui s'avancent d'une allure timide et effacée de béguines, traversant la rue morte comme on traverse une rue tapissée de paille où agonise un malade. Il y a aussi des chiens, des chiens miraculeusement sauvés lors de l'édit qui décida de leur transport et de leur massacre à l'île d'Oxia, et il arrive des moments, où, croirait-on, ceux-ci s'effarent du silence, car l'un, puis l'autre, puis tous ensemble, dressent leurs museaux pointus vers le ciel bleu et hurlent, hurlent lamentablement la détresse qui les trouble.

..... Nous, les hommes, nous étions réunis dans les pièces de l'entresol. En haut, dans les salons réservés au haremlik, se tenaient les femmes : la famille, les parentes et les amies. Autour de moi les convives causaient bruyamment, mais ma pensée émue flottait ailleurs, allait rejoindre celle qui prononçait, loin de moi, le « oui » la liant à mon sort; le « oui » recueilli par l'iman du quartier et les témoins retranchés, invisibles, derrière une porte entrebâillée : Ruchdi bey et le hodja Hadji Mehmet effendi.

J'aurais sacrifié un bonheur offert pour apprendre les impressions qui agitèrent ma chaste Nébilé lorsqu'elle engagea sa foi par un mot plus bref qu'un soupir!

Fut-elle attendrie comme je le fus moi-même, ou bien la scène rapide et sans faste lui parut-elle drôle par sa ressemblance à un de ces jeux de cache-cache qui l'amusaient enfant?...

On se mit à table.

Malgré l'épaisseur des plafonds, on surprenait, par intervalles, l'écho assourdi de voix

féminines, le bruit sourd de chaises déplacées, le piétinement léger, quoique multiple, des invitées.

J'étais placé à la droite d'Enisse Pacha et d'un général à moustaches blanches, érudit en notre langue.

Les échanges d'idées, entre convives, composés de vieux et de jeunes Turcs, étaient embarrassés; les premiers s'effaçaient, leurs rares propos tournaient autour de bagatelles; les seconds, truculents, glorifiaient le régime actuel, déclamaient sur la puissance militaire de la Turquie, savourant l'idée utopique d'un vaste Empire Musulman qui régirait le monde, parlaient de mœurs civilisatrices, de concorde entre les races.

Les anciens hochaient la tête et on n'aurait su dire si c'était pour approuver ou par ironie.

Un uléma, dont le « sarik (1) » blanc tranchait sur le rouge des bonnets voisins, éleva la voix. Il fit un parallèle entre la façon moderne

(1) Turban.

de fêter la cérémonie du « nikiah » et les réjouissances qui accompagnaient d'antan ces préliminaires du mariage. Et un invité ayant attribué les modifications apportées aux anciennes coutumes, au désir d'imiter les occidentaux, un grand froid tomba sur l'assemblée.

Vers la fin du repas on apporta des cigarettes.

Le vieux général m'entreprit. Il a été à Saint-Cyr. En France il a fréquenté l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple. Ce dernier retient toute son admiration. Il a, ce peuple, une âme, étrange c'est vrai, mais il a une âme, une volonté, des aspirations vers le mieux, alors qu'en Turquie le peuple, qu'est-ce que c'est? Rien. Le vénérable hodja, d'apparence rêveuse et correcte, qui égrène son chapelet; le hamal à l'allure vigoureuse qui, accroupi contre un mur ou sur un escabeau, fume, les yeux mi-clos, en dégustant une minuscule tasse de café, pensent-ils? — Non! Ressent-il, ce hamal, des regrets de n'être qu'un infirme portefaix? — Non. A-t-il des désirs de liberté, d'aisance, d'amour? Non! Non! Non! L'âme du Turc n'est pas morte; elle

est encore à naître. Le Turc du peuple est presque une bête, son fanatisme est irraisonné. Il défend sa religion comme le chien la ruelle où il tourne, s'agite, jusqu'à la mort, en aboyant.

Enisse Pacha, assis non loin de nous, ayant entendu la fin de la phrase, intervint :

— Ce Turc sans volonté n'en devient pas moins un fier et courageux soldat et, par là, représente le véritable soutien de notre glorieux Empire.

— Heu! heu! oui, peut-être, et cela grâce à son fanatisme ignorant. Que le progrès s'insinue parmi notre peuple, que ce dernier apprenne à lire et à discuter le Coran, et ce que nous appelons chez lui patriotisme, s'effilochera. Le Gouvernement a rendu l'agriculture impossible au peuple, nous serons punis par là...

Plus tard Enisse Pacha me dit :

— Il a probablement raison, mais il bavarde trop; il lui en cuira un jour ou l'autre, car nos gouvernants actuels, pas plus que le sultan Hamid, ne supportent les critiques. On l'expédiera au Yémen, notre Nouvelle Calédonie.

XI

Ortakeuy, mars.

A quoi servirait-il de m'appesantir sur la célébration de mon mariage — mariage turc dont les phases ont été tant et tant de fois racontées par d'autres — à quoi servirait-il de décrire les réjouissances de cette journée qui, pour moi, se changèrent en supplices. Il me serait du reste impossible de relater la comédie qui se joua en mon honneur de neuf heures du matin à huit heures du soir.

Cependant, je me revois, le front appuyé à une vitre, guettant l'apparition du cortège : une longue théorie de voitures que précède un coupé — le mien — les stores baissés. Ainsi, défendue contre la curiosité de la rue, tel un bijou très précieux, Nébilé est conduite à sa

nouvelle demeure pour y commencer une existence nouvelle et accomplir sa destinée.

Je conserve de ces instants mouvementés une impression angoissante de tumulte, d'impatiences et d'inquiétudes.

Les divertissements, qui ravirent les autres, me laissèrent froid, et je me fis l'effet d'un étranger assistant à une fête qui ne le concernerait pas.....

Lorsque je me présente à Ortakeuy, après avoir pris part à Stamboul, chez mon beau-père, à une réunion suivie d'un interminable dîner d'hommes, c'est la nuit. La famille, les invités, les intruses ont disparu. Pourtant la maison m'apparaît différente de celle que je connus et que je quittai le matin non pas tant à cause de la profusion de lumières que parce que des ombres furtives — celles des servantes — y rôdent, glissant silencieusement d'une marche étouffée de gardes-malades, à travers les couloirs. Et de rencontrer, chez moi, autre chose que des hommes m'est inconcevable.

Je tourne le bouton de la porte et pénètre, tremblant, dans le vaste salon du premier étage. Tout d'abord je ne remarque personne. Je m'avance et j'aperçois, debout, au fond de la pièce, Nébilé qui m'attend et me regarde venir.

Elle est vêtue d'une robe de satin blanc à longue traîne. Les pierreries étincellent autour de son visage, à l'heure présente tout pâle; et le cerne des paupières donne à cette figure un air douloureux que je ne lui ai jamais vu, un air qui m'inquiète, m'effare et m'affole. Elle ressemble à une de ces vierges blanches, immobilisées aux creux des nefs d'églises, aux pieds desquelles, à l'heure crépusculaire, les chrétiennes aiment à s'attarder en prières.

Une pitié immense m'étreint le cœur. Je pense que, lorsqu'elle consentit à m'épouser, Nébilé ne réalisait pas qu'elle devrait se séparer de ses parents pour s'en aller, en un quartier et une demeure inconnus, cohabiter auprès d'un homme qu'elle ne savait si elle parviendrait à aimer, qu'en réalité elle ne connaissait point et qui n'appartenait même pas à sa race.

Je m'approche, m'incline et demande, bouleversé au point que ma voix chevrote :

— Vous ferais-je peur, que je vous trouve si désolée?

Elle sourit, d'un sourire misérable, pour répondre :

— Vous, m'effrayer? Oh, non, seulement tout ici est si nouveau pour moi!

Je la prie de s'asseoir et, lorsqu'elle s'est assise, je vois dans ses yeux lumineux des larmes qui tremblent au bord des cils comme une goutte d'eau, après la pluie, sur un pétale de fleur.

Je ne veux pas qu'elle pleure au moment, principalement, où la joie de mon amour est si pure, si immatérielle, que je n'ose frôler, de mes lèvres avides de baisers, son visage admirable.

Je m'établis à ses genoux, sur un coussin brodé, et, attirant entre mes mains ses mains gantées de blanc, je murmure :

— Ma femme!... Vous êtes enfin ma femme! vous, dont le souvenir m'a obsédé durant des

mois et des mois; vous, qui me sembliez impossible à atteindre et à conquérir!... Quittez, je vous en supplie, admirable Nébilé, cette moue chagrine. Ayez compassion de mon amour, car je vous aime ardemment, comme jamais homme, je vous le jure, n'a encore aimé une femme! Pour vous j'ai renoncé à ma patrie, j'ai abandonné ma religion, je détruirais, s'il le fallait, ce cœur sur lequel vous régnez en unique maîtresse!... Votre tristesse me désespère. Donnez-moi, aujourd'hui où vous n'avez pas encore appris à me connaître, un sourire; demain je vous forcerai à me chérir, enfant de mes songes passés, délicieuse image tant attendue, enfin venue à moi!

Je la regarde longuement; je m'extasie devant la couleur indéfinissable de ses prunelles.

Je demande :

— Me permettez-vous de vous enlever ces gants qui glacent et me dérobent vos mains mignonnes?

Et je me mets à l'œuvre sans attendre sa réponse.

Mes gestes l'intéressent. Ses joues se colorent, elle dit timidement :

— Effendim, vous n'attendez pas mon autorisation, préférant, je le vois, abuser de votre titre de mari.

— Oh! si peu, avouez-le.

Voici la petite main à nu. La tiédeur des doigts fragiles me procure une jouissance aiguë; j'en frissonne et je jette des baisers pressés sur la chair rose et parfumée. Je balbutie :

— Si vous m'aimez un peu, un jour, ma vie sera merveilleuse, ô Nébilé, et vous aurez en moi un tendre et docile esclave, car toute ma triste existence se sera écoulée dans l'attente de ce moment!

Mes paroles la surprennent. D'un geste plein de grâce, presque câlin, elle pose une main sur mon front brûlant et me dévisage. Elle est peut-être inquiète de mon exaltation, peut-être aussi troublée, peut-être encore désireuse de découvrir, dans la contraction de mes traits, la forme du mal qu'elle pressent en moi, qu'elle envie et qui l'énerve!

Nébilé! Nébilé! pourquoi, en cette minute où nos âmes se cherchaient, ne me donniez-vous pas la caresse que j'espérais et n'osais prendre, effrayé, moi-même, par la violence de mes sentiments?... Combien notre volupté eût été enivrante si vous vous étiez faite complice de mes désirs.

Elle reste immobile, indécise. Entre nous, de nouveau, c'est le silence.

Une bougie agonise; une bobèche éclate avec un bruit sec. Nous tressautons. Une seconde lumière s'éteint, accaparant notre attention. Le charme se trouve rompu!

J'ai quitté ma femme à la porte de sa chambre. Elle en a paru surprise. Mais il faut qu'elle apprenne à me chérir avant que je consente au sacrifice d'elle-même; une étreinte sans amour me représenterait une profanation.

Bulbul attendait sa maîtresse. Je les ai entendues échanger à voix contenue de brèves paroles.

J'ai guetté, longtemps, au fond du couloir. Bulbul n'a point réapparu. J'ai gagné la pièce qui m'est destinée, je me suis étendu sur mon lit et j'ai pleuré comme un enfant!

XII

Ortakeuy, mars.

Nous nous rencontrons à l'heure du déjeuner.

Je regardais le paysage, sur lequel s'étendait une de ces brumes couleur de nuage qui noient, aux approches du printemps, les rives bosselées du Bosphore, quand Nébilé est entrée.

En l'apercevant j'éprouve immédiatement le trouble qui pétrifie chaque fois, sur mes lèvres, les confessions brûlantes que je me promets de lui faire, lorsque je pense à elle dans la solitude. Car l'amour que j'ai pour elle est une perpétuelle extase.

Elle n'est plus pâle et triste ce matin. Elle est telle que je l'entrevis, une première fois, au sortir du débarcadère de Yénikeuy, telle que je la vis au fond du jardin de son père et, plus tard, aux Eaux Douces d'Europe, admirablement jolie.

Elle demande, la mine confuse :

— Vous m'attendiez, effendim, excusez-moi si j'ai tardé, c'est la faute à Kadrié.

Je ne cherche pas à savoir quelle est la faute de Kadrié et nous nous mettons à table.

Nous sommes servis par les halaïks, Bulbul et Kadrié. Ces halaïks ressemblent à de curieuses poupées vêtues de couleurs claires, avec les nattes courtes de leurs cheveux qui, dépassant le « bach-eurtu (1) », leur dansent entre les épaules, et leurs mains enfantines dont le bout des ongles, coupés ras, est coloré de rouge.

Elles vont et viennent sans tapage, et baissent leurs paupières, frangées de cils longs jusqu'à l'invraisemblance, lorsque le service les rapproche de moi.

Je m'exclame :

— Je ne puis croire que c'est bien vous assise là, en face de moi, et que ces délicates fillettes, qui tournent autour de nous, appartiennent à ma maison. J'ai si longtemps, si

(1) Couvre-tête en mousseline.

ardemment soupiré après cette heure-ci, au bonheur de n'être plus seul que, maintenant, ce bonheur m'est invraisemblable !

Nébilé me répond, sérieuse :

— La réalité semble parfois irréelle, alors qu'il suffit de si peu de chose pour croire à la réalité de nos rêves.

Le repas achevé, je la mène dans mon cabinet de travail, parce que en cette pièce, lui dis-je, j'ai toujours pensé à elle.

Pour nous rendre d'une chambre à l'autre, je glisse mon bras sous son bras, mon visage est près du sien. Qu'il me serait enivrant de baiser sa chevelure magnifique, qu'aucun homme, en dehors de moi, ne verra jamais ! Je résiste à la tentation, un pressentiment m'avertissant qu'il serait dangereux d'anticiper sur l'heure d'aimer.

Nébilé a choisi le coin d'un divan d'où elle peut voir, au dehors, le ciel maussade, notre jardin — s'étendant jusqu'à un kiosque minuscule élevé au bord de l'eau — la mer, et, au delà, le village en contre-bas, formé de maisons multicolores et de minarets blancs. On distingue

aussi, au loin, la colline plantée de cyprès.

Je me suis installé tout contre ma femme. J'ai emprisonné ses mains entre les miennes et je lui ai raconté mon passé : mon enfance sevrée d'affection, ma vie, plus tard, sans personne pour me chérir, ma passion quand je l'eus rencontrée, mes affres, mes angoisses...

Au récit de certaines péripéties, l'émotion m'étreint et fait tomber ma voix, car, près de Nébilé, les choses ressuscitées du passé, auxquelles je n'ai songé, jusqu'ici, qu'avec une légère peine, m'émeuvent grandement. Alors elle baisse la tête pour mieux m'entendre et sa respiration se mêle au murmure de mes lèvres.

Mon récit terminé, elle prend la parole et l'accent extraordinaire de sa voix exagère mon émoi :

— Effendim, quelle âme étrange est la vôtre! Le passé, comme l'avenir, appartient à Dieu. Pourquoi réveiller les morts, pourquoi s'inquiéter du futur qui est écrit? Vous m'aimez, Effendim, et votre amour me touche. Vos mains tremblent... Pourquoi?... Je suis à vos côtés et je ne compte pas vous annoncer des choses

cruelles. Ecoutez, je m'étais toujours promise de ne jamais épouser un officier, un diplomate, ni un médecin. Les militaires, les consuls, voyagent à l'étranger; les docteurs s'absentent continuellement, et la femme musulmane, prisonnière chez elle, n'est plus une épouse heureuse. Aux instants où l'obscurité incite la créature humaine à rechercher de la société, elle est précipitée dans la solitude. Je rêvais donc d'un mari qui serait à moi comme je serais à lui, dont rien ne me séparerait, pour lequel le monde extérieur ne présenterait pas d'attraits et, lorsque Fitnet eut pris l'habitude de m'entretenir journellement de vous, je me fis, de votre personne, une image qui répondait à mon idéal, une image qui se précisa petit à petit et à laquelle je me plus à penser souvent. Je vous rencontrai et — oh! fermez vos yeux bruns, Effendidjiîm (1), sinon je n'oserai continuer mes confidences — votre vue ne me fut point indifférente. Mais vous étiez encore, à cette époque,

(1) Mon maître chéri.

un chrétien et je m'efforçai, en vain l'avouerai-je, d'orienter ailleurs mes songeries. Plus tard, à l'annonce de votre conversion, je ressentis une joie infinie, plus tard encore.....

La nuit arrive. Dehors il pleut. Un vent furieux s'est levé et la pluie frappe avec un bruit de grésil sur les carreaux des fenêtres.

Nébilé se rapproche de moi; le bourdonnement de la tempête l'effarouche. Je lui parle bas, tout bas, profitant de l'obscurité qui me cache l'éclat de ses yeux, pour lui dire des choses troublantes. Et je la sens qui s'abandonne, saisie de langueur. Je parle de plus en plus bas. Je l'enveloppe dans mes bras; nos lèvres se rencontrent; elle ne se détourne pas.

O l'enchantement de ce premier baiser, de ce frôlement des lèvres qui est comme la porte des voluptés de l'amour!

Tout tourne dans mon esprit, rien ne survit en moi qu'une sensation imprécise de jouissance et de griserie.

Je recherche la chaleur de sa bouche et notre étreinte se prolonge, longue, longue, longue...

XIII

Ortakeuy, 15 avril.

A la pointe du jour je m'éveille. J'aime à admirer Nébilé plus divinement jolie que jamais lorsqu'elle dort. Et puis il me semble qu'elle m'appartient alors davantage.

La lumière filtrant à travers les rideaux, car nos fenêtres n'ont pas de persiennes, tombe comme exprès sur elle et éclaire son visage.

Les fossettes de ses joues disparaissent dans la rigidité du sommeil, mais ses lèvres, à peine entr'ouvertes, pareilles en leur éclat à des fraises trop mûres, ébauchent un semblant de sourire; les narines frémissent par instants comme si elle rêvait de voluptés; les cheveux, que Bulbul lui natte le soir à l'heure

du coucher, s'enroulent autour de son cou, tel un serpent amoureux de chaleur et de chair tiède et douce. Ses paupières ont des cils épais, et j'ai peur de la voir soudain ouvrir tout grands ses yeux énigmatiques, dont le regard m'hypnotise et me change en un être sans énergie, pour lequel tout est néant en dehors de l'amour.

Je ne dirai rien du corps charmant de ma bien-aimée. Ma contemplation est gourmande; il me plaît lorsqu'elle se prolonge. Le désir de la possession a une saveur plus pénétrante que la possession elle-même, car elle ne nous laisse pas le regret triste de la jouissance trop brève...

Nébilé s'éveille. Elle a, aussitôt, le mouvement d'un enfant qui découvre à son réveil une figure aimée penchée sur lui. Elle me jette ses bras sur les épaules, tend ses lèvres et clôt ses yeux pour mieux jouir de cette première caresse.

Elle chuchote : je t'aime!

Je t'aime! Le seul mot pour l'emploi duquel

elle consent à se servir du tutoiement familier, combien il me grise!

Nébilé me fait l'effet d'une rare et étrange créature, d'une fiction délicieuse. Elle n'imite aucune des jeunes filles et des jeunes femmes rencontrées au sein du monde européen. Celles-ci ont généralement des pudeurs et des timidités hypocrites; elles rougissent en société d'un mot risqué; dégustent, en cachette, des livres dépravés; admettent de recevoir, lorsqu'elles se trouvent en tête à tête avec un homme, des secrets audacieux et longtemps à l'avance préparent, pour attiser ceux de l'autre sexe, des attitudes et des phrases de coquettes.

Nébilé, ma Nébilé, n'est pas comparable à ces civilisées. Elle ignore le mal parce qu'elle ignore les raisons du mal. Elle a des candeurs et des inexpériences de jouvencelle; des pudeurs farouches, à côté desquelles elle dit parfois des choses trop franches, qui surprennent dont le choquant, toutefois, ne lui appa-

raît pas et dont elle s'étonne que je m'étonne.

Ainsi, l'autre jour, nous nous étions retirés en mon cabinet de travail, qu'elle préfère, elle aussi, à son boudoir et aux autres pièces de la maison. Debout, les mains croisées derrière le dos, la tête un peu rejetée en arrière et idéalement séduisante en cette attitude, elle inspectait les ouvrages de ma bibliothèque. Elle annonçait, à voix haute, les titres des livres déjà lus par elle : *Une tache d'encre, les Demi-Vierges, le Disciple, Fort comme la mort, Sapho, la Faute de l'Abbé Mouret, la Maison du péché, Tartarin de Tarascon, Mon Oncle et mon Curé,* etc... etc...

A l'audition de certains de ces titres je poussais des exclamations d'étonnement et de désapprobation. Elle se retournait alors et m'interrogeait, surprise :

— Quoi, vous me blâmez; ce roman serait-il vilain? Toutes mes amies l'ont eu, cependant, entre les mains. Oh! cette mine sévère! C'est ça qui est vilain, effendim; dites, que voyez-vous de mauvais dans ces histoires?

— Rien, mais en France on n'en permet pas la lecture aux jeunes filles.

Elle esquissa une petite moue fâchée qui l'embellit davantage. Je me précipitai et désavouai mon blâme.

Ensemble, nous avons repris l'examen de mes livres. Nous avons trouvé, chemin faisant, un in-octavo somptueux; elle l'a ouvert et l'a aussitôt laissé s'effondrer par terre en poussant un cri :

— Aman, quelle honte!

J'ai ramassé le gros volume : *le Nu au salon,* et je l'ai replacé, joyeux, sur le rayon.

Notre existence se compose de ces mille et légers épisodes qui, au cours de la vie ordinaire, échappent à la sensation: de ces riens qui, dans une vie d'amoureux, représentent les raisons de vivre, agitent les battements du cœur d'un mouvement si fou qu'on a la perception que ce cœur, sans cesse irrité, finira brusquement de battre d'excès de joie.

Pourtant notre passion n'est point fougueuse.

Seul, du reste, j'ai perdu la conscience de tout, hormis du bonheur de me savoir près d'elle. Nébilé tâtonne dans le labyrinthe de ses sentiments; on dirait qu'elle craint de se trop livrer. La câlinerie de ses gestes n'est pas encore exquise. Lorsqu'il m'arrive de vouloir lui prouver qu'elle a été ma constante préoccupation, en citant les multiples choses que je lui ai vu faire depuis ma première rencontre avec elle, elle se penche vers moi, surprise, pour me dire, de sa voix aux sonorités musicales :

— Effendidjiîm, vous me semblez extraordinaire. Cela provient, peut-être, de ce que, chrétien, vous avez été élevé loin de nos pays; car nos jeunes gens, m'affirmait ma mère, ne sont pas aussi soucieux de l'amour de leur femme. Il leur plait de retrouver la compagne choisie au logis, mais il leur plait également de s'éloigner de celle-ci pour retourner à la société des hommes. Vous, vous recherchez uniquement mon voisinage. Aussi, je vous aime d'un amour incomparable qui me surprend parce qu'il ne ressemble pas à l'amour ressenti pour mes pa-

rents. Cet amour me procure parfois des impressions inconnues qui m'attristent affreusement; et près de vous, effendidjiîm, je voudrais n'avoir que des sourires. Dites, sévgulum (1), pourquoi mon âme se comprime-t-elle à certains instants, si étrangement?

Les fois où elle me parle de la sorte, je la presse entre mes bras et je lui dis :

— Nébilé, Nébilé, petite épouse que le destin clément a mise sur mon chemin, le grand amour, sachez-le, est inquiet, car la passion est un orage qui fait trembler et frissonner les âmes!

O le pur et délicat visage qui se tourne alors vers le mien, ô le mystère de ces yeux, ô le sourire de ces lèvres rouges qui recherchent, chaque jour, plus tendrement, la caresse de ma bouche!

Nous passons des journées entières à nous interroger mutuellement sur ce que nous étions avant de nous rencontrer. Elle se refuse à croire qu'elle soit la seule femme que j'aie jamais

(1) Mon bien-aimé.

entretenue de paroles tendres; je serais un époux trop parfait.

Son histoire à elle est simple.

Elle a été élevée entre des femmes; le seul homme dans leur maison était son père. On lui a représenté l'existence de la chrétienne, au milieu des mâles, sous un aspect honteux, mais on lui abandonna le droit d'enlever, chez les libraires, les mauvais livres, à la lecture desquels elle s'est créé des croyances extraordinaires sur les mœurs européennes. Toujours livrée à elle-même, dans la vaste maison de Stamboul ou le Conak immense de Yénikeuy, elle n'apprit rien des nécessités de la vie. Les livres hardis ne lui ont pas donné la hardiesse de pensée des filles de nos villes; le mal a glissé sur elle comme une brise de tempête sur la mer, sans laisser de traces, car elle s'est conservée chaste, incroyablement!

Lorsque brille ce soleil d'avril, qui est, à la nature, pareil à un sourire d'amante retrouvée, nous parcourons le jardin où les arbres com-

mencent à bourgeonner et les fleurs hâtives à naître, le long des plates-bandes. Près du kiosque, contre une balustrade blanche, au-dessus de l'eau bleue, nous faisons halte. Nous admirons, émerveillés, Scutari, dont les contours, au bord de la mer, imitent des baies et des caps minuscules; où les minarets dessinent sur l'onde des ombres blanches et vacillantes que le sillage des navires efface un instant, comme un nuage efface, en passant, les fulgurations du soleil.

Si un caïque, une barque surviennent, rasant notre propriété, j'oblige Nébilé à dissimuler son visage. Elle se moque de ma jalousie, plus sévère que celle des hommes nés autour des mosquées saintes. Car la jalousie — une jalousie stupide, maladive, incontrôlable — a mis son emprise sur moi. Je suis jaloux des regards accidentels qui s'arrêteront et s'attarderont sur le si beau visage de Nébilé.

Elle m'a confié, en effet, qu'à l'époque où elle était jeune fille, elle soulevait un peu sa voilette — juste de quoi se laisser admirer — lorsqu'elle croisait un homme dont les regards

émerveillés auraient, prévoyait-elle, chatouillé sa vanité. Je me garde bien de lui rappeler cette confidence, déjà oubliée d'elle, mais les rares fois où elle a dû s'absenter pour se rendre chez ses parents, je l'ai obligée à me jurer qu'elle imiterait un de ces fantômes impénétrables qui exerçèrent sur moi, quelques mois auparavant, la fascination curieuse qui m'a amené à l'islamisme.

Elle a prêté serment, puis a ajouté :

— Vous seul existez pour moi. Pourquoi chercherais-je à troubler mon bonheur; Dieu punit sévèrement les femmes coquettes.

J'admets, aujourd'hui, moi qui le critiquais hier, le sentiment des Turcs. La beauté d'un visage conduit à admirer le corps complétant ce visage. Et je regrette l'époque où les eunuques suivaient les hanoums lorsqu'elles s'éloignaient du gynécée. J'en veux aux rares Jeunes-Turcs qui penchent vers l'émancipation de la femme et j'applaudis à la proclamation du Chéik-ul-Islam, jugée exagérée et offensante par Nébilé, et que voici :

« Les dispositions de la religion islamique

au sujet du voile des femmes renferment beaucoup d'utilité et empêchent beaucoup de maux. Ses bienfaits sont même reconnus par beaucoup de philosophes. Pourtant on remarque, avec bien des regrets, que, chez nous, ce devoir religieux et les nobles usages qui y sont basés et qui sont nationaux tombent de jour en jour en désuétude. Les tcharchafs, dont les femmes musulmanes se servent de tout temps, ont progressivement changé de forme et ont revêtu une mode qui impressionne tous les gens sensés. Il est absolument nécessaire que les femmes musulmanes évitent cette action, dont il leur sera demandé compte dans l'autre monde. Et, nous, hommes, nous devons rappeler à nos femmes et à nos filles que, en adoptant cette mode, elles s'éloignent de la morale, et leur démontrer que cette manière de s'habiller s'éloigne des prescriptions du Chériat. C'est là un devoir pour tous. Il est nécesaire de punir les personnes qui s'en écartent.

« En conséquence, les femmes musulmanes, pour éviter les poursuites judiciaires, doivent

porter le voile selon les prescriptions du Chériat; elles ne doivent pas, sous le prétexte de faire des emplettes, pénétrer dans les endroits répréhensibles. Il incombe aux chefs de famille d'expliquer les prescriptions religieuses à ce sujet et de toujours veiller à la sauvegarde de la morale nationale. »

Je ne parviens pas, néanmoins, à me familiariser à l'idée qu'il m'est défendu d'accompagner Nébilé dans la rue. J'ai plusieurs fois proposé de lui servir de cavalier, elle a toujours refusé. La colère de la plèbe musulmane l'effraye. L'été prochain, dans les campagnes, cela deviendra peut-être possible, puisqu'elle a déjà vu, l'an dernier, des couples qui flânaient ensemble sur des voies écartées.

Cependant, une après-midi, je reviens à la charge. Je la supplie de retourner avec moi, comme en pèlerinage, aux Eaux Douces d'Europe, où il me fut accordé de lui parler pour la première fois. Elle résiste d'abord, mais je me fais si tendre qu'à la fin elle cède.

En me voyant grimper derrière ma femme,

dans le coupé, Moustafa sursaute d'étonnement, puis, quand je lui donne la direction, il grimace un sourire, se souvenant probablement d'une promenade antérieure au même endroit.

Nous voici semblables à des amoureux qui se cachent, serrés l'un contre l'autre, au fond de la voiture. Nébilé craint de se mouvoir et d'être aperçue de l'extérieur.

Aux environs du jardin public d'Osman bey, sur cette avenue très fréquentée qui commence Chichli, je lui vole de force un baiser. Elle m'adjure de ne plus recommencer : elle a atrocement peur.

Oh, les délices de cette escapade, au cours de laquelle, semblables à des amants coupables, nous redoutons d'être découverts; au cours de laquelle je sens enfin Nébilé souffrir de la contrainte qui lui est imposée; d'où nous revenons avides de solitude et de caresses!...

Elle ne retient pas, ce soir-là, un cri qui me bouleverse :

— Chéri, Chéri, que serais-je devenue si je ne vous avais pas rencontré!

XIV

Ortakeuy, avril.

Nébilé recevait des visites. L'entrée du haremlik m'étant interdite, je me réfugiai dans mon cabinet de travail avec l'intention de classer mes notes. La chose me fut impossible. J'étais rongé de curiosité, du désir de savoir ce que faisait ma bien-aimée en compagnie des petites femmes qui me restent toujours, malgré mon mariage, mystérieuses, indéchiffrables.

J'essayai de chasser loin de moi ce puéril désir et je m'assis devant mon bureau, résolu à m'absorber en mon ouvrage. Cette belle résolution ne tint pas longtemps. Il me sembla percevoir les sons du piano. On dansait peut-être. Je me dirigeai vers la porte, pour revenir, aussitôt, indécis, me rasseoir. De nouveau je quittai ma chaise...

Cette comédie dura une grande demi-heure. Je n'y tins plus. Incapable de dompter ma curiosité, je grimpai l'escalier et me dirigeai vers le couloir sur lequel donnent les salons.

Je m'avançai doucement, inquiet, et je préparai mon plan. Oh! un plan fort simple, consistant à coller un œil sur le trou d'une serrure. Je comptais cependant sans mon hôte.

J'avais parcouru un bon tiers du corridor lorsque j'aperçus, installée tranquillement dans un angle — non loin de la pièce d'où partait un bruissement de voix féminines — Bulbul qui se tenait à la portée d'un appel.

Dès qu'elle me vit, elle se mit debout et me fixa de ses yeux noirs et lointains d'assyrienne. Honteux, je courbai le front et rebroussai chemin. Au moment de disparaître, je tournai la tête et je jure bien avoir remarqué que cette gamine de halaïk souriait, narquoise.

Revenu chez moi, je me promenai de long en large, livré à des impressions confuses; rêvant à Nébilé — toujours! — qui, là-haut, papotait avec des hanoums pareilles à elle, pures comme

elle, car l'âme de la musulmane a conservé ce quelque chose des âmes d'enfants que l'ambiance fait tôt perdre aux raffinées d'Occident.

Je m'attardai à la fenêtre, longtemps! Une lueur couleur de sang s'étendait sur l'horizon, au-dessus de la rive asiatique; et à mesure que le soleil s'abaissait derrière Stamboul, cette lueur changeait rapidement de teinte, devenait rose, violette, verte, puis grise, et les formes des choses, au dehors, perdaient de leur netteté, se fondaient imprécises dans le jour mourant.

Ces fins de jour, à Constantinople, sont emplies d'une incroyable mélancolie; j'en fus envahi! Je perdis conscience de mon bonheur présent et je me retrouvai, le cœur serré, avec des pensées de malheur et de mort!...

Des portes s'ouvrirent, se refermèrent. Ensuite ce fut le silence; puis, brusquement, j'entendis un piétinement de pas légers qui se rapprochaient, et Nébilé me rejoignit. Elle me saisit la figure entre ses mains fines, me courba la tête, rapprocha ses lèvres de mes lèvres et me dit, dans un de ces élans de tendresse qui

lui deviennent de jour en jour plus familiers :

— Mon maître chéri, je t'aime !

En la retrouvant, l'apaisement me vient. Près d'elle, toutes mes idées sombres s'effacent; un calme immense, délicieux, m'envahit.

Plus tard, je hasardai, confus, l'histoire de ma fugue. Nébilé rit, Bulbul et Kadrié s'éclipsèrent.

Toutes deux devinaient sans doute de quoi s'égayait leur maîtresse et elles avaient, comme elle, envie de rire !

XV

Ortakeuy, avril.

Ruchdi bey — marié, le mois dernier, avec la fille du Defterdar (Trésorier Payeur Général) de Trébizonde — dîne chez nous avec sa femme; Enisse Pacha et Dilara hanoum sont également invités.

En nous assemblant de la sorte, nous inaugurons les coutumes que la Jeune-Turquie tolère, pourvu que les réunions de ce genre soient discrètes, c'est-à-dire de façon à ne point choquer les préjugés populaires. C'est, du reste, la première fois, depuis notre mariage, que nous rompons l'intimité de nos soirées.

A l'arrivée de ma belle-mère, Bulbul et Kadrié se précipitent, s'empressent pour la débarrasser de son tcharchaf et lui baiser les mains. Cela

fini, elles se redressent bien droites, les bras tombants, les yeux baissés, les joues rougissantes : on supposerait des écolières peu sages en face de leur directrice.

A table, les halaïks, habituées à servir deux personnes, perdent la tête. Quand une assiette reste vide par trop longtemps devant un convive, je m'irrite malgré moi et fronce des sourcils. Bulbul s'en aperçoit et, du coup, ne sait plus ce qu'elle fait. Nébilé, devinant mon impatience, me lance des coups d'œil pitoyables — car c'est elle qui s'est opposée à ce que nous engagions des servantes chrétiennes — et je rentre incontinent dans l'ordre. Je m'applique à soigner les désirs d'Enisse Pacha, n'osant accorder d'attention à ma voisine Macboulé hanoum, la femme de Ruchdi, petite provinciale timide qui, chez ses parents, aux bords de la mer Noire, n'a jamais vu un étranger s'asseoir à la table familiale. Elle a des yeux ingénus et limpides, des cheveux blonds et des joues d'un rose éclatant de porcelaine peinte. Au milieu d'un cercle d'hommes, dont elle serait la seule

femme, elle paraîtrait gentille; aux côtés de Nébilé, elle perd ses attraits. Cette constatation m'enorgueillit.

Après le dîner, nous gagnons le salon. Nébilé et Macboulé hanoum se retirent au fond de la pièce, près du piano; Enisse Pacha, étendu dans un fauteuil, cause avec Ruchdi, assis sur une chaise basse. Quant à moi, je prends place auprès de Dilara hanoum dont les yeux, quand elle les tourne vers moi, se font très doux. Elle ne dissimule pas qu'elle m'est reconnaissante du bonheur qu'elle devine en sa fille, et j'aime les intonations de sa voix, qui ressemblent aux intonations caressantes de la voix de ma bien-aimée.

— Mon fils, me dit-elle, j'ai pleuré le jour où Nébilé nous fit connaître sa décision de vous épouser, malgré les objections opposées par nous à ce mariage entre une emmurée musulmane et un républicain français. Elle a été élevée si différemment des jeunes filles que vous avez dû certainement connaître en Europe que nous appréhendions cette union. Je craignais

qu'une fois le mariage accompli Nébilé ne répondît pas à l'idée que vous vous créeiez d'elle et je me demandais ce qu'il adviendrait alors, le divorce étant chose si aisée à obtenir chez nous... Dieu soit béni, mes craintes se sont, ce soir, évanouies; sur vos visages à tous deux brille la beauté des amoureux...

Notre conversation est interrompue par une violente discussion entre mon beau-père et Ruchdi.

Enisse Pacha reproche à mon ami les menées jeunes turques, qui, affirme-t-il, conduisent l'Empire à sa perte.

Il s'écrie :

— Sous le règne du déchu nous manquions d'amis, mais nous ne nous connaissions pas d'ennemis. L'Europe se contentait de nous regarder vivre et attendait patiemment notre mort, qu'elle déclarait prochaine depuis un demi-siècle. A l'heure actuelle, grâce aux erreurs du Comité Union et Progrès, dont vous êtes un des membres les plus turbulents, l'Empire s'est attiré l'inimitié de toutes les puissances; j'excepte

l'Allemagne qui vide nos poches et ne nous donne rien. Profond diplomate, Abdul-Hamid sut ne mécontenter aucun État. Vous, des enfants inexpérimentés, nés hier à la vie politique, vous avez : à l'extérieur, provoqué la France, l'Italie, l'Angleterre. L'Italie se venge en nous enlevant la Tripolitaine; à l'intérieur vous avez semé la discorde, la haine parmi les éléments non musulmans du pays dont l'existence est nécessaire à notre subsistance...

Ruchdi bey, le visage écarlate, garde un calme apparent, mais ce qu'il rétorque est violent :

— Les hommes de l'entourage de Hamid ont perdu, après la chute de ce souverain, de gros revenus, facilement gagnés; de là leur haine du nouveau régime.

— Vraiment? Expliquez donc comment certains de vos membres sont devenus riches du jour au lendemain, comment votre comité recrute et retient ses adhérents si ce n'est pas en distribuant des charges et de l'argent ramassé soi-disant pour doter la Turquie d'une flotte, pour laquelle manquent les officiers et les canon-

niers? Nos gouvernants actuels sont des gamins à la recherche de la popularité, des honneurs et, surtout, des moyens de s'enrichir. Voulez-vous des noms? Voulez-vous le nom de ceux qui, pareils au sultan que vous critiquez, font assassiner les hommes qui leur résistent et qu'ils ne peuvent acheter?

— Tout troupeau comprend des brebis galeuses, et puis le progrès se paie avec du sang. Ceux des Jeunes-Turcs sincèrement épris de leur mission — ils sont nombreux — se sont donné pour but d'instruire un peuple végétant depuis trente ans dans l'ignorance; de relever en lui l'idée de patrie; de lui rappeler que les musulmans qui étaient, quelques siècles auparavant, les conquérants toujours glorieux des races chrétiennes, retomberont, s'ils ne secouent leur torpeur, sous le joug de ces conquis... Nous errons parfois, mais nos erreurs ne comptent pas en face de la magnifique conception qui nous guide de restaurer l'Empire ottoman sous les regards étonnés et effrayés de l'Europe, et de devenir un facteur intensif de civilisation musulmane.

— Vous débutez en vous laissant arracher la Tripolitaine, que le vieux sultan sut conserver sans dépenses et sans soldats.

— Les Italiens ne garderont pas la Tripolitaine!

— Boche, Boche! Vous ergotez. Lisez attentivement les journaux de votre parti et voyez ce que l'on pense ailleurs, en Occident, de vos menaces et de vos rodomontades. Retenez mes paroles : pas un de ces plumitifs qui prêchent la guerre, narguant une Europe dédaigneuse mais rancunière, n'oserait affronter un champ de bataille. Ces écrivassiers enverront le peuple à la tuerie, au nom de notre sainte religion, à laquelle eux, les Jeunes-Turcs, ne croient plus.

— Vous blasphémez, Pacham!

— Je blasphème, moi, qui, connaissant les forces et les faiblesses de ma patrie, souffre de votre œuvre? Moi, l'ancien ambassadeur, en position de juger, mieux que tout autre, que nous ne sommes pas mûrs pour l'indépendance! Oui, effendim, je souffre de constater combien vous pourrissez l'armée en l'immisçant

à vos querelles politiques, car, le jour où vous lui demanderez de combattre pour la défense du territoire, cette armée aura oublié le maniement du fusil et son sabre se sera rouillé dans le fourreau. Les Jeunes-Turcs sont les démolisseurs de l'Empire, malheur à eux, à l'heure de la reddition des comptes.

Enisse Pacha ne se possède plus, il gesticule et crie.

Ruchdi bey est méconnaissable. Il a blémi et il tremble.

Nous intervenons, effrayés; moi surtout qui ignore que, quelle que soit l'âpreté d'une discussion, le Turc se laissera rarement entraîner à un vilain geste, et nous parlons tous ensemble d'un événement tragique relaté dans les gazettes.

Cependant, en se quittant, le vieux et le Jeune-Turc se saluent à peine. Ils sont ennemis.

XVI

Ortakeuy, mai.

Les soirées deviennent divinement tièdes, et nous prenons l'habitude de nous retirer jusqu'à une heure avancée dans le kiosque construit tout au bord de la mer. J'y ai fait installer des divans profonds, près des baies grandes ouvertes. La brise nous arrive rafraîchissante quand elle souffle du nord, molle et assoupissante dès qu'elle vient du sud, des déserts immenses de l'Afrique.

Nous ne voulons pas que l'on allume la lampe à dessins chinois, qui se balance au moindre vent avec un bruit de souris prise au piège, car nous craignons les moustiques. Nous regardons dans le noir de l'espace avec les villages d'en face, où clignotent de rares points jaunes, qui sont des lumières.

Les derniers bateaux, desservant les échelles du Bosphore, passent et repassent, et le battement des palettes résonne étrangement dans le silence, tandis que les projecteurs promènent, sur l'eau noire, de longues traînées blanches, qui s'arrêtent parfois sur nous et nous aveuglent. Les mouches à vapeur des particuliers et des ambassades sont moins bruyantes; et la lueur de leurs fanaux, sur la mer, fait penser à des étoiles filantes, tombées du ciel, qu'emporterait le courant.

Nébilé se blottit entre mes bras et, la tête appuyée contre ma poitrine, elle déclare qu'elle trouverait divin de n'avoir jamais à se nourrir, à sortir, à penser, mais de pouvoir rester là, tout contre moi, indéfiniment, haleine contre haleine.

— Bien-aimé, me dit-elle un soir, Dieu est vraiment très grand et très bon. Il m'a distinguée parmi tant d'autres femmes et, pour cela, je lui rends grâces chaque jour. Il aurait pu me vouer à l'amour d'un effendi turc, cependant l'amour de cet effendi n'aurait pas eu la

douceur de votre tendresse, car les Orientaux n'ont pas les sentiments des gens de votre pays. Mes amies m'entretiennent de leur époux et je me tais. Elles s'étendent sur leur existence de jeunes mariées; cela m'est impossible, parce que mon amour, pareil à un souffle qui serait profond comme la mer, est intraduisible. Elles supposent en riant le divorce et la mort, je ne le puis pas. Voyez-vous, mon bey chéri, si vous mourriez, je resterais inconsolable et, si Dieu voulait que je vous survive longtemps, mon existence serait consacrée à revivre nos joies passées. Si, qu'Allah m'en protège, vous arriviez à m'aimer moins, je n'y survivrais pas! Je viendrais ici, au bord de cette eau dangereuse, dont le frémissement est analogue aux soupirs éloignés des morts qu'elle recouvre, et, les yeux fermés, pour bien retenir votre image, je me laisserais tout doucement glisser sur les vagues qui me rouleraient et me berceraient jusqu'à l'oubli.

— Enfant, enfant adorée, ne parlez point de la sorte. Ma passion pour vous est immortelle comme la terre. En vous découvrant, mon âme

a festoyé d'amour; mes sentiments périront avec mon corps.

Une autre fois je l'interroge :

— Mignonne, dites-moi une chose : si nous nous étions connus par hasard, si nous nous étions aimés et si, malgré cela, j'étais resté chrétien, m'auriez-vous épousé ?

Elle se dresse brusquement, pose ses mains sur mes épaules et s'exclame :

— Je vous aurais peut-être aimé, mais vous épouser m'eût été chose impossible. J'y songe quelquefois à cette éventualité terrible et, aujourd'hui où je vous connais, je me demande si je n'en serais pas morte !

— L'amour est cependant indépendant de la religion.

Nébilé baisse la voix pour s'expliquer.

— C'est vrai, mais après la vie terrestre il y a la vie future et, là-haut, nous nous serions cherchés en vain; nous aurions été séparés et maudits. « Seuls, a écrit le Prophète, les croyants en compagnie de leurs épouses, se reposeront à l'ombre, et y auront tout ce qu'ils demande-

ront. » Imaginez-vous l'effrayante situation, rechercher éternellement la créature qui vous fut la plus chère et comprendre qu'on ne la retrouvera jamais, jamais, quoiqu'on entreprenne, car le Prophète a encore écrit :

« Ce jour-là vous serez séparés des infidèles. »

XVII

Ortakeuy, juillet.

Un grand mois, puis un autre, s'achèvent, chauds et remplis de bonheur.

Les incidents de notre heureuse existence ne se racontent pas. Les indifférents en souriraient alors qu'ils nous remplissent de félicité.

Loin de la ville proprement dite, un grand nombre de Turcs se hasardent dehors avec leurs femmes. Nébilé, encouragée par l'exemple, n'a plus peur, aujourd'hui, de sortir en ma compagnie.

Aux excursions en caïque, sur la mer, où, de bonne heure, la brise fraîchit et nous glace, nous préférons les randonnées sur terre.

Le but de nos promenades est habituellement le cimetière étroit et d'ordinaire désert qui surplombe et longe un quai minuscule, au-des-

sus du Bosphore, entre Rouméli-Hissar et Emirghian.

Nous abandonnons la victoria au bas de la route pour rejoindre à pied, par un sentier bordé de murs croulants, ce tant triste champ de repos, où poussent, entre les stèles grises et les cyprès noirs, de méchantes herbes et de rares pâquerettes. Les pluies et le temps ont usé et lavé la plupart des tombes, qui ne conservent des anciennes épitaphes, inscrites à la gloire des défunts, que les taches sales des couleurs éteintes.

Cependant, certaines de ces dalles tumulaires sont encore droites, et on en peut lire les inscriptions dorées. Nébilé les connaît toutes. Elle s'est prise de sympathie pour une tombe de jeune fille. Elle m'a traduit l'épitaphe qu'on y a gravée :

Tout peut disparaître, LUI est toujours vivant.
Elle est devenue puissante
parce qu'elle a été humble. — Elle s'est
métamorphosée en une houri splendide et
elle orne, comme une perle rare, la demeure
du Dieu Unique.

Car seuls les bons, les simples
et les bienveillants entreront dans le Paradis.

SAADET

FILLE DE L'IMAM HILMI

SEIZE ANS

FRÈRE, POUR SON AME,

EL FATIHA!

14 Rebi-ul-ewel 1327.

Jamais, lors de nos visites, Nébilé n'a omis de s'arrêter au pied de la demeure dernière de cette Saadet, qui fut, imaginons-nous, magnifique!

Elle renverse alors les paumes de ses mains mignonnes et récite le *pater* demandé :

Louange à Dieu, Maître de l'Univers,
Le Clément, le Miséricordieux
Souverain au jour du jugement dernier
C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons [le secours.
Dirige-nous dans le sentier droit
Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
Non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni de ceux qui [s'égarent.

Et Nébilé me supplie d'apprendre cette oraison, afin que je sache la murmurer sur sa tombe si par malheur elle disparaît avant moi. Je m'y refuse, parce que, lui dis-je, nous mourrons ensemble, j'en ai le pressentiment. Elle insiste : « Nous ignorons ce qui est écrit. » Son insistance est triste, car, m'avoue-t-elle, elle ne saurait accepter l'idée d'être séparés l'un de l'autre un jour, qui sera peut-être demain; et un paradis sans moi ne serait plus un paradis.

Nous nous asseyons sous les cyprès. Autour de nous il y a des femmes turques qui babillent; des enfants, drôlement accoutrés, qui jouent, et, de passage, des marchands ambulants de boissons glacées et de friandises. On rencontre rarement des hommes; ceux que nous voyons sont vieux, très vieux, et ils courbent le front, leurs pauvres yeux ne distinguant plus guère les choses, quand il leur faut compter les grains d'ambre de leur *tesbih*.

Nous achetons des douceurs qui ressemblent

à d'énormes hosties, et nous nous entretenons à voix basse, imitant les gestes mystérieux des hanoums accroupies dans notre voisinage...

Cela me cause un effet étrange de me trouver en ce décor, avec une délicate hanoum qui m'appartient entièrement, pour toujours ici-bas.

Je me souviens de l'époque où, isolé et misérable, j'étais avide de pénétrer l'existence des cloîtrées de l'Islam et aspirais à obtenir les faveurs de l'une d'elles!

Je confie ces réminiscences à Nébilé, qui écoute toujours mes confidences avec surprise. Je lui répète qu'elle est le bien précieux convoité par moi avant de la connaître; qu'aujourd'hui je ne possède qu'elle à chérir et que, dès qu'elle s'éloigne, je me sens désemparé, me demandant si elle me reviendra!

Elle surveille les alentours; si personne n'est proche, elle se place tout contre moi, sur la tombe branlante, et elle soupire, ses grands yeux élargis pleins d'émoi et de tendresse :

— Djanùm (1)! vos chères paroles me ravissent, car vous m'êtes infiniment précieux, si précieux que j'ai parfois peur que de nous aimer si entièrement ne soit un sortilège, un péché grave dont Dieu me punira en me rejetant à ma vie sans flammes, d'autrefois...

Nous avons des moments de silence exquis, heureux de nous sentir l'un à l'autre, l'un près de l'autre, en face d'un décor qui, quoique nous ne nous en rendions pas compte, agit sur notre sensibilité. Il nous imprègne de l'illusoire beauté des ors et des reflets se jouant sur les maisons blanches, ocres, rouges, multicolores, aux ouvertures grillagées; sur les flots bleus; sur la multitude de vapeurs, de barques, de caïques, de voiliers qui transitent le détroit ou s'en vont, d'une berge à l'autre; sur le millier de choses que l'œil ne sépare pas et dont la réunion donne au paysage excentrique de cet Orient agonisant un charme inénarrable!

(1) Mon âme.

XVIII

Ortakeuy, août.

Le vent a tourné.

Le ministère jeune-turc est à terre. La Chambre a été dissoute et le terrible octogénaire, qui ne cessa d'être la terreur des unionistes, se lève puissant et menaçant au sein du nouveau Cabinet.

La dissolution, qui n'a été qu'un coup d'État déguisé, fomenté par la majeure partie de ces mêmes officiers qui détrônèrent Abdul-Hamid, soulève un cri de réprobation parmi les intellectuels ottomans. Les autres, ceux qui ne sont ni fonctionnaires, ni membres du Comité, poussent un soupir de soulagement.

— Mieux vaut, déclare le sage Hadji Mehmet effendi, une ère de tyrannie, où il suffira d'être

discret dans ses paroles pour vivre tranquille, à une époque où le droit d'émettre une opinion vous concédait, croyait-on, la liberté; alors que cette liberté s'est traduite par deux révolutions, des massacres, des luttes intestines, une guerre extérieure, l'irréparable ruine à l'intérieur, le discrédit à l'étranger.

— Et votre amie, l'Allemagne, vous l'oubliez, Hodja Effendi; elle passe pourtant son temps à vous adresser de mauvais conseils, à vous caresser d'une main et à vous dépouiller de l'autre.

— C'est vrai, mais les sympathies sont aveugles...

Je reçois, successivement, la visite de Ruchdi bey et celle de son beau-père.

Ruchdi s'exclame, violent :

— Ah! Ah! ils ont employé la force et Kiamil se leurre de l'idée qu'il enterrera la Constitution de 1908 aussi facilement que d'autres enterrèrent celle de 1876. Il se trompe. Nous sommes

décidés à fomenter une nouvelle révolution; seulement, cette fois-ci, nous écraserons à tout jamais ces vieux réactionnaires qu'il fallait juger et condamner à mort il y a quatre ans. Ils ne seraient pas, aujourd'hui, à nos trousses comme une meute de loups affamés, attendant l'occasion de nous exterminer. Nous demeurons des apôtres prêts à subir le martyre pour le triomphe de nos idées. Nous mettrons le pays à feu et à sang avant d'assister à la renaissance du régime absolu. Nous inaugurerons le régime de la terreur; et, à ce moment, l'Europe sera libre de se fâcher et d'intervenir. Elle recueillera des ruines, des cadavres et des cendres!

J'essaye de le raisonner, de rappeler à Ruchdi que son père est un de ces vieux Turcs abhorrés.

— Qu'importe, s'écrie-t-il, mon père a adopté une fausse doctrine, dois-je l'imiter?

Ruchdi est aveugle. Il ressemble à ses associés; et les membres du Comité Union et Progrès, perdus dans un monde de problèmes au-dessus de leurs connaissances, sans programme,

n'ont pas encore déchiffré ce qu'ils avaient à faire. Voilà pourquoi leurs efforts d'idéologues n'aboutirent qu'à créer des catastrophes.

Avec Enisse Pacha le son de cloche diffère.

Il jubile.

— Enfin, c'en est fini de ce gouvernement de jeunes fous, guidés par la vanité; de ces fanfarons à vue courte. Ils n'ont su qu'exciter les esprits et diviser les races nombreuses dont l'union seule aiderait notre pays à se relever. Ils nous ont aliéné à tout jamais les Albanais, nos meilleurs soldats. Ils ont, ces théoriciens ignorants et hâbleurs, souillé le sentiment religieux alors que notre force réside dans l'ardeur de notre croyance. Ce sont des mécréants.

XIX

Ortakeuy, août.

Un incident a mis fin aux pèlerinages qui orientaient nos pas vers le paisible cimetière de Rouméli-Hissar.

Nous avons parlé à Ruchdi de cet endroit et il a tenu à le faire visiter à sa femme et à Fitnet hanoum.

Le cimetière vénérable, parcouru par nous avec un tel respect que nous n'y causions qu'à voix éteinte, a été, lors de cette visite, le théâtre d'un bruyant scandale; et nous n'y retournerons jamais plus! La tombe délaissée de Saadet n'entendra plus la prière apitoyée de Nébilé; les mânes des trépassés, au milieu desquels nous nous reposions, ne recevront plus nos confidences amoureuses ou mélancoliques...

Ce jour-là — un vendredi — les groupes de femmes du peuple, en tcharchafs informes, étaient nombreuses autour des mausolées. Lorsque nous apparûmes, il me sembla que nombre de ces femmes guignaient d'un œil offensé les tcharchafs élégants et modernes de nos compagnes — jupes entravées, pèlerines moulant les bustes — mais je n'y attachai pas une extrême importance. Je n'ignorais point, cependant, que de belles dames musulmanes s'étaient attirées, en traversant à pied les anciens quartiers de Stamboul et de la banlieue, des insultes de la part de plébéiennes fanatiques, habituées à cacher jalousement leurs oripeaux et les lignes disgracieuses de leur corps sous des tcharchafs semblables à des sacs.

A un moment donné, Ruchdi m'arrêta pour m'entretenir de la désastreuse campagne Tripolitaine. Nébilé, Macboulé hanoum et Fitnet hanoum s'éloignèrent...

Tout à coup, un concert de voix furieuses attira notre attention. Le gentil trio, qui venait à

peine de nous quitter, accourait à nous, suivi de femmes du peuple. Ces dernières criaient :

— Voyez-les, ces indignes qui pèchent contre le Coran; voyez les costumes de ces chiennes qui imitent les ghiaours! Honte! honte sur elles!

Une des énergumènes s'avança en hurlant, les bras levés :

— Déshabillons-les, ces dissolues; nues, ou vêtues comme elles le sont, c'est la même chose.

Une autre encore conseillait de s'emparer des éhontées et de les conduire à la police pour les châtier.

Nous eûmes beaucoup de peine, Ruchdi et moi, à protéger la retraite de nos compagnes jusqu'aux voitures.

Nébilé était toute pâle; Fitnet hanoum riait, trouvant l'affaire drôle, et jurait que des démonstrations pareilles ne l'empêcheraient pas de s'attifer suivant ses goûts; Macboulé hanoum avouait qu'elle n'oserait plus s'aventurer dans les rues et qu'elle allait, sans retard, se com-

mander un tcharchaf ancien modèle; Ruchdi fulminait :

— Voilà le résultat du communiqué grotesque du Chéik-ul-Islam, colporté par des softas ignorants et bornés...

Revenus dans notre calme intérieur, j'attirai ma délicieuse épouse entre mes bras et je lui dis :

— Bien-aimée, ne soyez point malheureuse. Si vous le désirez, je vous emporterai en mon pays. Celles de votre sexe y sont respectées; nul n'ose les insulter, quelle que soit la forme de leur costume. Vous serez libre de donner essor à ce sentiment innocent de l'élégance qui est un des charmes des êtres fragiles semblables à vous.

Mais elle me répondit, saisie :

— Non, non. Le monde de là-bas m'effraye et puis, loin d'ici, peut-être m'aimerez-vous moins.

Elle se suspend à mon cou :

— Kouzoum (1)! ajoute-t-elle en sa langue si harmonieuse, restons ici, nous y sommes heureux!

(1) Mon agneau.

XX

Ortakeuy, août.

La journée est étouffante. Nous la passons à rôder d'une pièce à l'autre, à la recherche d'une brise que nous ne découvrons nulle part. Nébilé se met au piano pour distraire notre malaise : tout ce qu'elle joue nous afflige et nous devient pénible. Alors je lui demande de chanter une de ces mélodieuses romances, que la poètesse Leïla hanoum a composées pour elle.

Sa voix, brisée par la chaleur, s'élève languissante. Ce chant turc est si doux, si triste en même temps! L'angoisse m'opprime.

A bénim nouri sourourim guzélim chanli béim
Zulméti hidjriné duchdukdjé périchan olouroum.
Séni gueuklerdé arar hèp nazarim, ah! mélékim.
Bakarim pertev didarena, heïran olouroum;
Séni gueurdukdjé dé bilmèm néyé guirian olouroum?

Sénin ilé caïmdir éfendim, bana révnakli haîat,
Sensin hèp sen bana kouvvet viridji subhi nîhar,
Bir niguiah enla guélir kalbimé umidi nédjat.
O umid olsa bilé bir dèm itchoun nichvé niçar.
O da fani o da eumrum guibi itmèkdé firar!

(Ah! ma joie lumineuse, mon beau et glorieux bey. — Aussitôt plongée dans les ténèbres causés par ta séparation, je deviens malheureuse! — Mes regards te cherchent toujours dans les cieux, ô mon ange. — Je fixe ton regard radieux et je suis émerveillée. — En même temps lorsque je te vois, je pleure, je ne sais pourquoi.

Ma vie n'a de charme qu'avec toi, mon effendi. — Tu es tout pour moi, comme l'aurore printanière qui donne de la force. — Un regard de toi rend à mon cœur l'espoir du bonheur. — Mais cet espoir, quand je l'ai, ne me procure de la joie que pour une minute. — Il est lui-même périssable; il s'enfuit, lui aussi, comme la vie!)

La voix de Nébilé se traîne sur la dernière strophe, et la chanson finit dans un murmure, confus comme une prière de malade.

Le soir, un bruyant souffle de tempête se lève, couvrant le ciel de sinistres nuages noirs. Un mugissement, provenant de la mer irritée et des colères du vent, paraît effrayant et surnaturel.

Nébilé se plaint de palpitations et la langueur de ses regards me rend misérable. Nous ne savons à quoi occuper notre malaise, n'ayant envie de rien, malheureux et oppressés.

A la nuit le vent se calme, mais des bouffées chaudes, qui nous procurent d'étranges frissons, nous arrivent encore par les fenêtres ouvertes.

Nous regagnons notre chambre dans l'inquiétude. Nébilé est brisée. Avant de s'endormir, elle me dit :

— J'ai peur! Il me semble que quelque chose d'extraordinaire se prépare. Écoutez, les aboiements des chiens eux-mêmes sont bizarres.

Je lui tiens la main. Elle s'endort. A mon tour je clos les paupières. Je sommeille. Combien de temps? je ne saurais le fixer. J'ouvre les yeux sans raison, convaincu d'avoir dormi longtemps, longtemps. Aussitôt je perçois un grondement puissant. C'est pareil à un coup de tonnerre prolongé et souterrain. Ensuite, les portes et les fenêtres branlent, des sonnettes vibrent; puis la maison tremble et tout bouge.

Le sentiment que j'éprouve est terrifiant... Le mouvement dure trente, quarante secondes, et on croirait une éternité.

Nébilé ouvre les yeux à son tour. Elle pousse un cri déchirant et se jette contre moi :

— Effendidjiîm... effendidjiîm... qu'arrive-t-il?

Je la rassure : tout danger est passé. Mais elle est agitée de mouvements saccadés.

— Si cela allait recommencer?

Alors j'appelle les halaïks qui se sont réunies, affolées, derrière la porte, et nous veillons, tous, jusqu'à l'aube.

Depuis lors, Nébilé dort mal, avec d'effrayants cauchemars qui la redressent, à chaque instant, sur son lit et la laissent, au matin, faible comme une convalescente.

Maman Dilara est accourue. Sur ses conseils j'ai envoyé chercher le médecin de la famille, le docteur Arif bey, un vieillard respectable qui habite, en été, à Arnaoutkeuy, et il a ordonné un changement immédiat de milieu.

Notre voyage en Europe a été décidé de la sorte. Nébilé s'est soumise, parce que Arif bey lui a affirmé qu'en restant à Constantinople elle deviendrait très malade et que l'on serait obligé de nous séparer.

TROISIÈME PARTIE

I

Paris, fin août.

Notre débarquement à Paris est lamentable. Il tombe une petite pluie fine, brouillant tout le paysage, répandant de la mélancolie sur les édifices et les gens. La sensation qu'engendrent les rues grises, où le ciel semble se confondre aux toits des hautes maisons, est particulièrement impressionnante pour Nébilé, habituée aux étés d'Orient, splendides de lumière et de soleil.

Je remarque, pour la première fois à la descente du train, le costume tailleur de ma femme et la toque en paille de riz dont elle s'est coiffée.

Est-ce la modification apportée à son allure, à ses traits par ce changement d'habillement? Est-ce la pâleur de son visage? Je ne sais. En la regardant, je suis douloureusement émotionné.

Durant le trajet en voiture de la gare à l'hôtel, Nébilé me dit, du ton d'une enfant fatiguée et lassée :

— Aman! combien c'est noir et combien il fait froid en votre pays.

Et je dois l'envelopper dans une couverture de voyage, tant elle frissonne.

A l'hôtel elle s'étend sur une chaise longue et s'endort immédiatement.

Lorsqu'elle se réveille, midi est passé depuis longtemps. Le soleil s'est troué un chemin entre les nuages, et le boulevard, où gronde un mouvement plein de saveur, en est tout égayé

Je me sens subitement réjoui. J'oublie l'Orient, l'héritage, mon mariage, ma passion. Je suis de l'œil une ouvrière, arrêtée sur un refuge, qui gesticule et s'impatiente.

Un appel, derrière moi, me ramène à la réalité, à Constantinople. :

— Effendidjiîm!

Je n'ai pas le temps de répondre, le parquet craque, deux bras m'enlacent le cou.

— O bonheur, le soleil!

Ma tendre épouse se penche à mes côtés, sur la rue bourdonnante, surprise du tapage et du tumulte formidables...

Nous déjeunons dans le salon attenant à notre chambre à coucher. Un domestique se présente. Nébilé, effarée de voir un homme pénétrer de la sorte dans la pièce où elle se trouve, — elle se figure être encore là-bas — quitte précipitamment la table pour courir chercher un léger voile de soie blanche dont elle se couvre les cheveux.

Plus tard elle manifeste le désir de se promener et de gagner à pied les grands magasins.

Il m'est difficile de m'habituer à l'idée que la petite femme toujours délicieuse, mais combien différente de celle que je connus sur les rives du Bosphore, qui trotte près de moi, est mon

épouse musulmane; celle qui ne se hasardait, par les rues de Constantinople, que suivie d'une halaïk en tcharchaf sombre; celle dont je défendais jalousement l'admirable visage contre le regard des hommes.

Il y a des moments où je m'imagine rêver, d'autres où je me suppose en bonne fortune.

Nous sommes tout à coup éloignés l'un de l'autre par un couple qui nous sépare. Nébilé me rejoint alarmée et, d'un mouvement effrayé, s'empare de mon bras.

Son geste, si peu oriental et qui ressemble à une demande de protection, l'étonne autant qu'il me surprend. Je lui dis à mi-voix :

— Je suis dévoré d'une folle envie de vous embrasser. Ici, vous savez, personne ne s'en montrerait scandalisé, cela ferait simplement sourire les amants qui passent.

— Oh! s'exclame-t-elle; et son épouvante réelle m'empêche d'exécuter ma menace.

Nous grimpons des escaliers; nous en descendons d'autres, pour en grimper de nouveaux.

Nébilé s'immobilise à tous les rayons. Elle rappelle, par ses attitudes, une gamine que l'on aurait menée, pour la première fois, admirer les étalages aux approches du Nouvel An!

Elle essaye un large chapeau noir, garni de fleurs rouges, sous lequel son visage se découvre ravissant. La midinette qui nous sert appelle des collègues pour venir la contempler.

Trois grandes heures durant, je conseille dans ses emplettes ma mignonne émerveillée. Je n'en puis plus. Nébilé s'en aperçoit. Immédiatement ses traits se tendent, ennuyés, et elle s'exclame :

— Vous êtes pâle, Effendijiîm, je vous ai surmené. Soyez indulgent, tout ce que je vois m'éblouit et, c'est vous qui l'avez dit, une femme vraiment féminine doit aimer les toilettes. Vous en souvenez-vous?

II

Paris, septembre.

Ma passion serait-elle en péril? Les charmes des parisiennes, élégantes et aguichantes, amoindriraient-ils à mes yeux le charme de celle que j'aime?

A mesure que notre séjour se prolonge, je ne retrouve plus en Nébilé ce qui m'enthousiasmait en elle, à Stamboul. Elle est pourtant bien jolie. Sur son passage, dans les rues, des têtes se retournent. Et je remarque des yeux d'hommes qui, à sa vue, s'allument de désirs.

Cependant, quelque chose en elle s'est modifié qui m'affecte. La simplicité de ses conversations m'apparaît enfantine; ses naïvetés me semblent apprêtées, ses timidités déplacées et ses pudeurs excessives...

Les théâtres, où j'eusse aimé introduire Nébilé, qui n'a connu, jusqu'ici, en fait d'acteurs, que les *karagheuz* en bois, offrant de grotesques représentations au fond des rues de Constantinople, les théâtres étant fermés, je conduis Nébilé aux « Ambassadeurs ».

Les femmes en maillots, sur la scène, n'éveillent sans doute en elle que l'idée de la nudité et lui causent une répugnance instinctive qu'elle ne parvient pas à cacher. Les chansonnettes m'égayent, les artistes m'intéressent, et je ne le dissimule pas.

Pour Nébilé, ces créatures, qui sont jeunes et affriolantes, représentent du péché et de la turpitude européenne.

Au bout d'une heure elle me demande, tout bas, hésitante, de rentrer chez nous. J'ai un mouvement d'impatience contenue et je me lève.

Quelques jours plus tard, en revenant du jardin des Plantes, je propose de visiter Notre-Dame. En pénétrant sous la voûte, par un retour machinal aux habitudes diffuses de l'enfance, je

trempe deux doigts dans le bénitier et simule le signe de la croix.

J'effacerai difficilement de ma mémoire le coup d'œil qu'elle me lança, plein d'étonnement, de reproches et de désespoir.

Je me penche, mendiant un pardon :

— Chérie!

D'un mouvement nerveux sa main cherche la mienne et s'en empare. Et nous glissons à pas assourdis à travers l'immense cathédrale, les doigts entrelacés, imitant les paysans turcs quand ils s'en vont, deux par deux, avec la peur de se perdre, par les rues étroites de Péra, qui leur apparaissent colossales, comparées aux ruelles infimes des bourgades asiatiques.

Nous nous arrêtons devant les trésors d'architecture et les richesses resplendissantes de la Basilique.

Revenus à l'hôtel, j'exprime mon admiration :

— Quelle merveille cette Notre-Dame! Les chrétiens ont bâti là, à la gloire de Dieu, un monument impérissable.

Nébilé secoue sa tête fine. D'une voix pathétique elle me dit :

— C'est beau, oui, pourtant est-ce un temple fait pour le recueillement qu'exige la prière? Comparez ce sanctuaire à la mosquée de Suleymanié, à ce grandiose abri de notre très sainte religion. Suleymanié, vous le savez, ne ressemble pas à Sainte-Sophie, qui reste chrétienne par ses mosaïques, la disposition de ses autels et cent détails qui remémorent les Byzantins; Suleymanié est imposante par ses formes extérieures et sa simplicité intérieure.

Pour l'éclairer il n'est point besoin de cierges, et, pour y rappeler sa destination sacrée, les images n'y sont point nécessaires. Elle domine les collines et se mire, majestueuse, dans les eaux transparentes de la Corne d'Or. L'éblouissant soleil, dont Dieu s'est plu à inonder ma contrée, l'éclaire plus brillamment que des milliers de cierges; et la voix de l'imam, marmonnant des versets du Coran, secoue plus profondément nos âmes que la pompe des cérémonies, les vêtements sacerdotaux dorés, les orgues,

les statues, les encens et les tableaux des chapelles — qui furent les vôtres — n'émeuvent les cœurs chrétiens.

Les murs des églises sont couverts de fétiches et d'ornements qui incitent les esprits distraits à la prière. Le fanatisme de nos cœurs suffit à remplir nos mosquées de symboles, car notre adoration de Dieu est voisine du vertige.

Vous avez dû remarquer, tout à l'heure, des femmes agenouillées : elles paraissaient dormir. Chez nous, les oraisons transfigurent les visages.

La visite de Notre-Dame m'a ramenée plus près de mon Seigneur, qui sait, sans l'attrait d'objets profanes, s'emparer si puissamment de la ferveur des masses.....

Et tandis qu'elle parle, les yeux tendres de Nébilé s'illuminent. L'ardente admiration que j'avais pour mon épouse de Turquie me ressaisit. Cette épouse reprend, pour un instant, le charme que l'éloignement de son pays menace de lui faire perdre; elle personnifie la race qui m'a séduit, cette race qu'aucun tourbillon,

aucune émeute, aucune menace, aucun danger, n'éloigneront jamais de sa brûlante foi : muraille formidable, invincible !

... Nous nous rendons au bois. J'attire son attention sur les dames que nous rencontrons et qui me semblent belles. L'air hostile, elle détourne la tête. Je n'attache d'abord aucune importance à l'affectation qu'elle met à ne pas voir; puis, son dédain se prolongeant, je dirige mon regard vers le sien : ses paupières tremblent et une larme, glissant lentement sous la voilette, va se perdre près des lèvres contractées.

Je hausse les épaules et, cruel, allume un cigare.

Nébilé me représente, à ce moment précis, une épouse stupidement jalouse de mes enthousiasmes inoffensifs.

... Nous allons chez Hamdi bey, le Consul de Turquie, un camarade de Ruchdi, qui a fait

venir, auprès de lui, sa femme de Stamboul, une frêle musulmane, élevée à Konia, en Asie Mineure.

A la suite d'une première visite je m'habitue à mener, chaque après-midi, Nébilé chez cette compatriote et, libéré, je m'émancipe.

Je rentre tard à l'hôtel, où je retrouve ma femme. Jamais elle ne m'adresse de blâmes. Cependant ses traits se crispent souvent et ses yeux se font tristes lorsqu'ils se posent sur moi, à table, tandis que j'énumère les gaietés ramassées au courant de mes promenades.

... Nous recevons des nouvelles de Constantinople. Cela va mal. L'horizon politique s'obscurcit. Les lettres d'Enisse Pacha et de Ruchdi sont remplies de noirs pronostics. Je ricane en les lisant et ne songe pas au retour.

Nébilé m'adresse parfois la parole pour parler de sa patrie, de sa mère et de notre conak d'Ortakeuy. Je feins de ne pas comprendre le souci qui la guide et, la pensée volontairement

absente, j'omets de répondre. Je deviens méchant.

Pourtant, si je m'éveille la nuit, je m'accable de reproches. Malheureusement, le jour venu, le mouvement de la rue m'attire et je ne me reconnais plus coupable : un vent de folie souffle sur moi comme une rafale.

III

Paris, 29 septembre.

Ceci se passa hier, samedi.

Notre déjeuner terminé, je m'installai au fond d'un fauteuil, près de la fenêtre de notre chambre, avec une liasse de journaux. Au lieu de lire, je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, je ne vis plus Nébilé à la place où je l'avais laissée écrivant à ses parents. Je la cherchai du regard; elle n'était plus dans la pièce.

La porte du salon étant entr'ouverte, je me penchai et je la découvris qui, prosternée, faisait son « namaz ». En sa pieuse posture de suppliante elle était adorable.

Ni le luxe, ni le milieu, ni la grande ville et ses séductions n'avaient de prise sur elle. Elle demeurait la douce et croyante orientale qui me

parlait si dévotieusement, en quittant Notre-Dame, de la magnificence des mosquées saintes. Elle demeurait la descendante de la sublime et nombreuse famille islamique qui pourrait, aujourd'hui encore, engloutir le monde...

Ses oraisons achevées, elle rechercha ses brodequins abandonnés près de la porte. Elle m'aperçut aussitôt et recula, le front baissé : son cher visage était inondé de larmes.

Le remords m'agrippa le cœur. Depuis des semaines j'agissais en lâche. J'avais amené ma femme sur un sol qui lui était étranger, pour l'y torturer!

Bouleversé, je me mis debout d'un bond et, sans réfléchir je courus m'agenouiller à ses pieds. Je lui embrassai les mains :

— Nébilé, ô pure enfant, absolvez-moi! J'ai juré d'écarter de vous les soucis et les peines de la vie, et j'ai été brutal et je vous ai fait souffrir.

Alors elle me releva, se précipita dans mes bras et sanglota éperdument :

— Effendidjiîm..., effendidjiîm, cria-t-elle,

fuyons, retournons en mon pays. Ici l'atmosphère est dangereuse à ceux qui s'aiment! Oh effendidjiîm, fuyons vite avant que la tempête ne désunisse nos cœurs.

Je la berçai, comme on berce une enfant martyrisée par un gros chagrin qu'il faut consoler, et j'entendais son cœur meurtri battre violemment.

— Oui, nous nous en irons, nous retournerons en cette contrée d'Islam où le ciel d'azur, la température caressante adoucissent les caractères, incitant aux molles tendresses ; où l'amour ressemble à un flot paisible qu'aucun orage ne trouble. Ici les tentations sont multiples et l'amour y tournoie comme un cyclone, éphémère et brutal... Oui, nous partirons bien vite, ma Nébilé aux yeux verts de mer, et vous ne conserverez de ce séjour en France qu'un souvenir de rêve pénible, que mes étreintes plus tendres vous obligeront à oublier... Voyez-vous, impénétrable aimée, l'air de ma ville natale enivre et rend un peu fou les hommes les plus sages. Demain je redeviendrai le Cadri qui a

recherché la religion du Prophète pour vous conquérir et vous garder...

Ce soir nous commençons nos préparatifs de départ. Nous empilons, à l'intérieur des malles, les présents achetés pour les parents et les amis d'Orient; et nous restons en admiration devant une étoffe de soie rouge destinée à enchanter la naïve Bulbul.

Qui expliquera les étranges retours de l'âme? Je m'endors cette nuit plus heureux que je ne le fus le matin de mon mariage.

Un pas encore et le gouffre au-dessus duquel j'étais penché engloutissait mon amour, la félicité si difficilement rencontrée et emprisonnée, avec l'assentiment de Dieu et de Mahomet, son indulgent Prophète.

IV

Ortakeuy, 4 octobre.

Nous nous éloignâmes de Paris le 30 septembre, par une soirée de froid intense. Nébilé grelottait. Je me vis obligé d'acheter au dernier instant une fourrure, dans les plis de laquelle elle s'emmitoufla frileusement. En cours de route elle ne quitta pas une seule fois l'étroit compartiment qui nous était réservé.

Je m'alarmai, l'interrogeai. Elle déclara se sentir toute chose, avoir des vertiges dès qu'elle essayait de se tenir debout, de sourdes douleurs dans le crâne et ne pouvoir se réchauffer.

Elle se recroquevillait en un coin, près des glaces, d'où elle suivait la fuite des champs, des villages et des villes; des contrées ennemies défendues aux âmes sensibles, semblables à la sienne...

Quelquefois elle me souriait d'un navrant sourire et elle me disait :

— Prenez mes mains entre les vôtres, cela m'est bon, et puis, peut-être, votre force me guérira-t-elle.

A d'autres moments elle conservait un mutisme qui me désespérait. Elle fermait les yeux et je constatais avec terreur que les couleurs roses de ses joues s'étaient soudainement fondues. Il lui arrivait de soupirer, et ses soupirs résonnaient en mon imagination affolée pareils à des menaces de vengeance. J'avais l'intuition qu'un malheur se préparait pour moi; mes lèvres en frémissaient de peur et de misère.

La veille de notre arrivée à Stamboul, tous les dangereux symptômes disparurent par enchantement. Nébilé se déclarait heureuse de sentir le soleil plus chaud et de se rapprocher du nid.

— Regarde, s'exclama-t-elle une fois, ces paysans, tout au loin, qui s'en vont paisiblement derrière des bœufs maigres; leur turban et leur démarche nonchalante annoncent la con-

trée bénie où nous retrouverons le bonheur, n'est-ce pas, mon amour?

Je reverrai rarement une joie pareille à celle de Nébilé quand elle aperçut son père sur le quai de la gare. Cette joie m'incommoda comme un remords.

En traversant le pont de Galata, nous croisâmes une foule de manifestants qui criaient : « Mort aux Bulgares ». Nous apprîmes ainsi la guerre probable entre la Turquie et les puissances balkaniques.

A Ortakeuy, Dilara hanoum attendait sa fille. Elle décida son mari à camper avec elle chez nous, ce soir-là, car elle était curieuse de connaître les impressions rapportées de la grande ville par sa fille. Celle-ci se montra d'une gaieté fébrile. Ses parents s'en réjouissaient et j'aurais partagé leur satisfaction si, dans la gracieuse femme aux prunelles trop brillantes, aux éclats de rire irraisonnés, aux gestes violents et aux récits exubérants, j'avais

reconnu ma calme Nébilé! Mais ce n'était pas elle, et une sourde crainte me comprimait le cœur.....

Nous nous retirâmes très tard dans nos chambres.

V

Ortakeuy. Sans date.

Mon bonheur immense, mes joies présentes et futures s'effondreraient-ils pour me ramener à l'ancienne et effrayante solitude, sans amour?

Nébilé est malade, gravement malade. Le docteur dit que c'est la fièvre typhoïde.

Depuis de longues journées mon exquise épouse reste couchée, inanimée, brûlée par la fièvre.

Maman Dilara s'est établie à demeure en notre Conak, car je me refuse à ce que des mains étrangères soignent ma Nébilé. Et cette mère me surprend par son silence, un silence énorme de calme et de gravité, car son cœur doit la secouer d'effroi à la pensée de la mort possible!

C'est moi qui soutiens Nébilé dans les bras pour la transporter, deux fois le jour, au bain destiné à combattre la chaleur qui consume son corps d'enfant, ce charmant corps aux lignes si pures et qui s'amaigrit de jour en jour... Et lorsque j'observe la dévastation apportée à ses formes délicates par la terrible maladie, mon cœur se serre affreusement; la gorge contractée, je toussote pour donner le change à mon émotion et ne point pleurer devant elle.

Le froid de l'eau la réveille, de pâles couleurs remontent à son suave visage, elle ouvre les yeux, lucide une minute, on la croirait guérie.

Une fois elle gémit :

— Je ne veux pas mourir!

Entendre sa voix chérie, faible comme un souffle, exhaler cette déchirante protestation m'est atroce, m'emplit de rage contre le destin.

Une autre fois elle s'adresse à sa mère, qui m'assiste, tremblante, et mange ses larmes :

— Je ne veux pas mourir!

O la douloureuse répétition de ces mots, qui en saura rendre l'horrible amertume !...

Puis la voici allongée au milieu de l'immense lit, qui fut le nôtre, toujours engourdie, perdue en une torpeur qui est presque de l'inconscience finale.

Je m'assieds au pied de sa couche, l'oreille tendue vers sa respiration, que mon inquiétude me fait entendre d'heure en heure plus saccadée et lente.

Dans le lugubre silence de la pièce, où monte par instants le tapage d'en bas — car de vieilles amies de Dilara hanoum, d'anciennes servantes, ont envahi la maison à l'annonce du malheur et il y en a, parmi elles, qui se sont installées à demeure — des remords poignants me brisent.

Si Nébilé allait disparaître vers cet au-delà terrible et inconnu d'où l'on ne revient jamais, je vivrais donc avec l'effrayante conviction d'avoir meurtri l'être superbe et tendre qui mettait en moi l'extase de toute sa vie ! Je ne puis supporter la pensée de cette éventualité, et de mon cœur meurtri s'exhale le gémissement de celui

qui fut le Prophète Chrétien : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ».

Je colle ma bouche sur sa main exsangue, je me lamente :

— Nébilé, Nébilé chérie, écoute-moi, je te sauverai, je le jure! Vois-tu, ton âme m'appartient, Dieu n'a pas le droit de me la prendre!

Je l'appelle, mais elle ne m'entend pas!

Ah, maudite soit l'impuissance de l'homme que l'on prétend créé à l'image de son créateur; maudit soit le monde bâti sur la douleur, sur le perpétuel mensonge de l'existence!

Il a fallu raser la chevelure de ma bien-aimée. J'ai conservé la natte splendide de ses cheveux; je la baise souvent avec emportement, puis je l'enfouis sur ma poitrine, contre ma chair, comme un peu d'elle-même.

Enisse Pacha circule à travers la maison, les moustaches tombantes, une éternelle cigarette,

constamment éteinte, entre les lèvres. Dès qu'il m'aperçoit, il s'approche pour s'enquérir de sa fille et dire d'une voix gutturale, qui tremble :

— Dieu est grand, soumettons-nous!

Bulbul et Kadrié, auxquelles l'entrée de la chambre de la malade est interdite, pleurent continuellement.

La saison est printanière, mais à mes yeux, toujours brouillés, les horizons se détachent sombres. Le cerveau envahi de cauchemars, je recueille des scènes de drames dans les gaietés du paysage.

Des superstitions religieuses se mêlent à mon désespoir. Dieu lit peut-être au tréfonds du cœur de chacun des humains et m'a maudit à l'heure de mon apostasie...

Une après-midi, où la fièvre est si forte que le docteur ne dissimule plus ses inquiétudes, je m'enfuis. J'ai tout à coup songé à la Vierge;

étant petit, j'ai entendu parler de sa puissance. Je me rends à l'église.

Ployé en face du tabernacle, j'implore :

— Sainte Vierge, il s'agit d'une femme comme toi et qui souffre. Sauve-la, ô mère divine. Elle n'a été cruelle à personnne. Dis à ton fils, à celui qui fut le Prophète reconnu des religions les plus éloignées, qu'il ne faut point qu'une mère se courbe demain, éplorée, sur la tombe de son unique fille; qu'un époux renie, en son affolement, la mansuétude divine! Dès mon enfance, ce Dieu, dont tu fus la mère, a semé sur moi la souffrance. J'ai découvert le bonheur et ton fils veut m'en priver, me rejeter dans la solitude et son précipice... Oh! femme entre toutes les femmes, qui as dû assister au défilé de toutes les misères humaines, pour une fois pitié!...

Je me traîne devant les images des Saints; mais les yeux des figures, au fond des cadres, respirent la froide indifférence.

A quoi sert-il de supplier? Dieu restera éternellement sourd à la monstrueuse clameur

des misérables, myriades par le monde !

Je repars, les yeux gonflés de larmes.

Je vacille — voici combien de nuits que je veille ! — et Mehmet m'aide à remonter en voiture. Il ne me demande pas ce que je suis venu faire au sein de ce temple d'infidèles. Son regard, qui me cherche, est rempli d'une infinie commisération...

Il arrête ses chevaux près d'un minaret. Il guide mes pas jusqu'à l'entrée de la mosquée. C'est l'heure de la prière en commun et, pour lui, c'est ici la seule demeure du Dieu des croyants.

Je cogne mon front contre les dalles et je ne sais plus que crier : pitié ! pitié !

Les fidèles me prennent pour un illuminé ; je ne suis qu'un malheureux désespéré qui recherche, dans le chaos des religions, une divinité bienfaisante...

VI

Ortakeuy.

Le docteur nous déclare qu'à moins de complications imprévues la malade est sauvée. Il a recommandé le silence. La maison se vide. Il y reste maman Dilara; au bout de quelque temps celle-ci rentre également chez elle, à Stamboul.

Nébilé est si faible qu'un mouvement un peu brusque, une conversation prolongée suffisent à l'abattre. Aussitôt ses yeux se troublent, ses lèvres décolorées s'entr'ouvrent, sa respiration se précipite; on dirait un oiseau qui agonise.

Lorsqu'elle repose, au milieu du lit trop vaste, la tête enfoncée dans l'oreiller blanc, elle ressemble, avec ses cheveux ras, à un frêle et trop joli garçon.

Bulbul et Kadrié s'accroupissent, à tour de

rôle, au pied du lit pour veiller sur le sommeil de leur douce maîtresse. Elles demeurent alors inactives ct en paraissent heureuses. A quoi songent-elles, immobiles si longtemps, leurs regards fixés dans le vide, ces esclaves qu'un mariage — décidé par d'autres — emmurera derrière de nouveaux kafèss?

Quand sonne l'heure de nourrir Nébilé, je m'approche. Je glisse une main sous les coussins et je la soulève doucement, avec des précautions infinies et une grande peur de la meurtrir.

Elle me sourit faiblement et murmure :

— Pauvre... pauvre effendidjiîm!

Au fur et à mesure que les jours s'écoulent, les forces lui reviennent. Il lui arrive parfois de me jeter ses bras chétifs autour du cou, des bras si chétifs qu'ils font mal à regarder. Je répugne à lui donner les caresses dont mon cœur déborde, tant elle apparaît diaphane et immatérielle.

Pourtant elle réclame mes tendresses. Ainsi, avant-hier, elle a tendu vers les miennes ses lèvres pâlies et m'a dit :

— Djanùm, prenez-moi contre vous, comme auparavant, je me sens si seule dans mon cœur!

Et je l'ai bercée jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse, l'âme toute pleine de compassion et de désirs de volupté pour la fragilité de son corps.

VII

Ortakeuy, samedi, novembre.

Les Turcs ont accepté la guerre. Ils brûlent d'enthousiasme, sûrs de la victoire, comme les Français en 1870; et la guerre actuelle semble vouloir se terminer par un désastre, devenir « l'année terrible » du seul Empire qu'ait conservé l'Islam à travers le vaste monde.

Les gazettes locales parlent de victoires. Dans les rues on vend, à grands cris, des « illavés » (suppléments) annonçant la prise, par les armées ottomanes, de cinquante canons et de soixante-dix mille prisonniers.

Cependant, les journaux arrivant d'Europe racontent des défaites. Partout, en Épire, en Macédoine, en Thrace, les armées des pays coalisés sont victorieuses.

Est-ce possible? Je me refuse à l'admettre. Les troupes qui passaient, ces temps derniers, fières et martiales, ne peuvent avoir cédé si facilement devant l'ennemi...

Au début de la campagne, Enisse Pacha partageait mon optimisme car il savait que, depuis quatre ans, d'incalculables sacrifices étaient consentis pour relever la glorieuse armée. Ensuite le doute est venu. Des amis, au ministère, lui ont affirmé la débâcle : pas d'intendance, les munitions égarées, les officiers ne connaissant pas leurs hommes, les hommes sans confiance en leurs officiers, qu'ils considèrent, depuis la retraite de Kirk-Kilissé, vendus à l'étranger.

— Songer, s'écrie Enisse Pacha, que nous sommes redevables de ces malheurs aux Jeunes-Turcs! Nous n'étions pas prêts; ils ne l'ignoraient pas et ils ont forcé la main au Grand Vizir quand celui-ci conseillait d'appliquer les réformes demandées par les États Balkaniques.

Nébilé, ardente patriote comme la généralité des musulmanes, interroge, veut savoir. Je cache les publications d'Occident, elle ne lit par

conséquent rien en dehors des journaux de Constantinople; et elle bat des mains, applaudissant aux succès des forces ottomanes...

Combien je voudrais, pour elle, pour la nombreuse famille musulmane à laquelle j'appartiens et qui m'est chère, ignorer qu'il me faudra la détromper un jour!

Nébilé se lève, à présent, quelques heures chaque après-midi. Je l'assiste pour descendre les escaliers et je l'installe dans mon cabinet de travail.

Nous pourrions nous imaginer revenus aux premiers jours de notre mariage, tant, au dehors, la lumière est claire et le pays ensoleillé, si le feu qui ronfle ne dénonçait la saison fraîche.

Je me plais à imiter les servantes, qui aiment à s'asseoir sur le tapis. Cela me met tout près de ma bien-aimée et me permet d'appuyer mon front sur ses genoux et mes lèvres sur la paume tiède et parfumée de ses mains.

Nos épreuves ont été brutales, mais elles ont

retrempé notre amour dans la souffrance, qui, seule, fortifie la véritable passion. Celle-ci absorbe nos pensées. Nous évoquons les heures heureuses qui renaîtront pour nous. Nous soupirons doucement. Nos lèvres deviennent muettes. Nos regards sont fixes; la source de vie intérieure palpite en nous...

Nos gestes frémissent, nos mains tremblent si elles se rencontrent. Nous subissons des instants de vertige, alors nos lèvres se touchent...

VIII

Ortakeuy.

Je reçois un mot de Ruchdi. Il se dissimule, m'écrit-il, chez une famille anglaise, à Péra, car la police recherche les chefs du Comité, qui sont accusés par le Gouvernement de fomenter un complot contre l'État. Il me prie de l'aller voir sur-le-champ.

J'hésite à accéder à son désir. Je devrai abandonner ma bien-aimée à sa solitude et je ne puis me résoudre à m'en séparer. A côté d'elle la sensation de vivre m'est profonde, aujourd'hui surtout où je ne pense pas, sans un frisson, qu'un miracle a seul empêché que je ne sois, à l'heure qu'il est, incliné sur sa sépulture comme elle s'inclinait sur la modeste tombe de Saadet.

Mais Nébilé me gronde. Le malheureux Ruchdi est peut-être perdu si je ne me rends pas à son appel.

Je m'éloigne donc, après avoir obtenu la promesse qu'elle dormira en attendant mon retour et avoir placé, près d'elle, Bulbul en surveillance.

Ruchdi bey m'annonce qu'il est poursuivi. Les agents secrets fouillent les maisons où ils pensent le découvrir. Il lui faut de l'argent pour s'échapper — comment, il l'ignore encore — et son père lui en refuse. Il y a déjà longtemps qu'une scission s'est faite entre eux. Hamdi Pacha reproche à son fils ses idées et ses allures de ghiaour et, qui sait, son insuccès surtout.

Je promets à Ruchdi l'argent dont il a besoin pour le soir même. Nous nous disons adieu et, alors, il gronde :

— On nous chasse, peu importe; nous reviendrons et nous nous vengerons!

Dans la rue, non loin de la porte, un homme

en fez et à mine sournoise se promène de long en large (1).

Pauvre Ruchdi! Il était animé du réel désir de relever son pays, d'y détruire le fanatisme irraisonnné qui meut les foules musulmanes, et d'y voir créer des écoles qui régénéreraient, espérait-il, la mentalité de ses concitoyens. Mais, autour de lui, beaucoup ne considéraient dans la ligue qu'un moyen de parvenir aux honneurs et à la célébrité. Tous exigeaient d'aller très vite, tous manquaient d'expérience, et aucun ne connaissait son vaisseau. Ils oubliaient, ces étudiants qui s'improvisaient hommes d'État, qu'il fallait consolider l'armature de leur navire avant de lancer celui-ci sur la mer déchaînée. Dédaignant les avertissements, ils se sont embarqués sur la coque trop vieille. Aujourd'hui leur navire sombre...

(1) Ruchdi bey est parvenu à se sauver dans une ambassade qui l'a aidé à s'enfuir en Europe.

IX

Ortakeuy.

Il fait nuit noire lorsque j'arrive au Conak d'Ortakeuy. Un chien, dormant près de la porte cochère, réveillé par le bruit des roues, s'étire et se frotte contre moi. Eumer le renvoie brutalement, et la bête s'éloigne, va un peu plus loin regretter l'époque heureuse où, en compagnie de nombreux congénères, il régnait sur le quartier et y était heureux.

Le nouveau régime a été cruel à sa race; voilà pourquoi, assurent les vieilles gens, le malheur s'est si lourdement abattu sur la contrée bénie des mosquées magnifiques. Dieu se détourne des malfaisants.

Nébilé regagne d'habitude sa chambre au soleil couchant; aussi suis-je surpris de voir de la

lumière briller aux fenêtres de mon cabinet. C'est sans doute, me dis-je, un oubli de Kadrié chargée d'éteindre les lampes, et je m'avance pour réparer sa négligence. Un sourd gémissement précipite mes pas. Et alors, je découvre, consterné, que Nébilé ne s'est pas retirée chez elle.

Les *Illustration*, rangées par moi en un endroit ignoré de tous, j'en étais persuadé, gisent grandes ouvertes sur une table, et ma Nébilé pleure désespérément en face des vérités terribles que lui révèlent les gravures.

En m'entendant venir, elle bondit :

Je la prends entre mes bras, elle sanglote :

— Pourquoi m'avoir trompée!

— Chérie, chérie, laissez-moi vous expliquer.

— Oh! crie-t-elle, c'est affreux, affreux!... O mon doux pays, on l'a trahi, autrement la défaite aurait été impossible! Nos soldats sont intrépides et ils savaient qu'ils combattaient pour notre foi. Aman! Aman! voyez l'incroyable

exode: voyez ces femmes, ces enfants, ces figures de malheureux qui fuient, ils ne savent plus pourquoi, ils ne savent pas vers quel nouveau destin, ravagés par l'épouvante et la faim... Voyez, effendidjiîm, ce *Prisonnier pensif*... Le malheureux!... Quel est l'homme qui, méprisant toute pudeur, a osé livrer à la publicité l'agonie de ce vaincu, qui désespère?

J'assieds mon épouse adorée sur le divan; je lui baise passionnément les mains :

— Je vous en supplie, mignonne, calmez-vous. Tout cela est atroce, mais votre pays n'est pas perdu.

Elle désigne d'un doigt tremblant l'émouvante composition du maître Sabatier *L'hallali*, et elle continue à pleurer tout bas, tout bas. Soudain elle se redresse et, tournant vers les miens ses beaux yeux chagrins, elle me demande :

— Alors, c'est vrai, jurez-le moi, tout n'est point perdu? La guerre continuera, nous repousserons l'ennemi, nous combattrons jusqu'à la victoire?

Je détourne mon regard, car j'ai peur que ma Nébilé n'y lise l'effroyable vérité, avant de répondre :

— Inschallah ! (1)

(1) S'il plait à Dieu.

Constantinople, 7 décembre 1912.

FIN

MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PREMIÈRE PARTIE..... 1

DEUXIÈME PARTIE..... 117

TROISIÈME PARTIE..... 233

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 18441.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 7458